

SPIRITUS

*monde nouveau,
création nouvelle*

CONGRÈS DE L'I.A.M.S.

Hawaï, 3-12 Août 1992

monde nouveau, création nouvelle

Joachim Wietzke	L'Association Internationale d'Etudes Missionnaires	119
Michael Amaladoss	Le congrès d'Hawaï	124
Kosuke Koyama	Monde nouveau, création nouvelle	129
	la parole se fait chair	149
Justin Upkong	Perspectives bibliques. Contribution (W. Saaymann) – Atelier	
	repentir, conversion	163
Guillermo Cook	Perspective latino-américaine – Atelier	
	la terre et les peuples	179
	Hawaï (Ha' aheo Guanson). Palestine (G. Houry) Papouasie (Leva Kila Pat). Sommes-nous frères ? (Seattle)	
	les femmes nous interpellent	191
Mary John Mananzan	Philippines – Atelier (Chun Chaï A. et R. West)	
	guérison	200
Eric de Rosny	La médecine traditionnelle	
Godelieve Prové	Le guérisseur blessé – Atelier	
	pouvoir du peuple	214
Edmund Davis	Défis économiques – Atelier	
	Mission au-delà du colonialisme (F. Wilfred)	223
	Idéologies (C. Taber) – Religiosité populaire (C. Shenk)	
	Pluralisme des religions (G. Kings)	
James Kroeger	Conduits par l'Esprit	228
Edith Bernard	Action de grâce... appels...	234

Mary Mabweijano	L'Eglise dans le nouvel ordre mondial	236
	notes bibliographiques – livres reçus	244
	informations	248

un encart est inséré dans ce numéro.

Autrefois, la mission chrétienne, avec ses diverses dénominations, a répandu bien souvent les divisions. C'est donc avec joie qu'aujourd'hui on voit des missionnaires chrétiens s'ouvrir à la compréhension mutuelle et prendre des directions communes. Le Congrès de l'Association Internationale d'Etudes Missionnaires (IAMS) à Hawaï en a été un signe étonnant.

Venus de tous les continents et représentants de nombreuses traditions chrétiennes, les participants ont réfléchi sur le thème « Monde nouveau, création nouvelle... ». Ils ont confronté la diversité de leurs expériences et de leurs recherches en vue de dégager « ce que l'Esprit dit aux Eglises » pour la mission aujourd'hui. Nous sommes convaincus de l'importance de ce vaste mouvement œcuménique pour la mission au-delà de toutes frontières : là où se rapprochent les hommes, le Règne de Dieu arrive.

L'IAMS, de langue anglaise, est très peu connue dans le monde francophone. Michael Amaladoss, son président, et Joachim Wietzke, son secrétaire général, nous ont accordé volontiers l'autorisation de faire connaître le Congrès de Hawaï, et nous les en remercions. Nous aurions aimé publier dans leur intégralité les interventions et les conclusions des différents ateliers, mais il aurait fallu doubler le volume de ce numéro de SPIRITUS déjà augmenté de vingt pages¹. Nous avons donc dû sélectionner certains articles, demander aux auteurs d'en reprendre d'autres, résumer les échanges des ateliers. Nous espérons que vous apprécierez la richesse des perspectives missionnaires qui nous sont ainsi partagées : elles peuvent nourrir nos réflexions et nos engagements missionnaires pour bien des années.

La décision de faire connaître ce Congrès de l'IAMS a été prise en août dernier par le Conseil de rédaction de SPIRITUS. Réfléchissant sur ce monde nouveau, le Conseil a aussi discerné dans les différents continents les signes d'espérance qui sont autant d'enjeux dynamisants pour la mission de l'avenir. Le prochain numéro de SPIRITUS leur sera consacré.

Spiritus

1/ On trouvera une documentation plus abondante (en anglais) dans la revue bi-annuelle de l'IAMS: «Missions Studies», IAMS Secretariat, Normannenweg 17-21, 2000 Hamburg 26, Allemagne.

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE D'ÉTUDES MISSIONNAIRES

présentée par Joachim Wietzke, secrétaire

Pasteur luthérien allemand, Joachim Wietzke est missionnaire en Inde où il assure des cours au Collège théologique de Karnatala. Secrétaire général de l'IAMS, il est aussi directeur associé de « Mission et Eglises Protestantes » en Allemagne.

origines de l'IAMS

L'idée de l'IAMS est née à l'Institut Egede d'Oslo. En 1951, Olav Guttorm Myklebust, son directeur, publia un opuscule intitulé: « An International Institute of Scientific Missionary Research » (Un Institut international de recherche scientifique missionnaire). L'auteur proposait l'érection d'un institut avec trois objectifs: établir une « association internationale de missiologues »; organiser des conférences internationales sur des sujets missionnaires « dans un esprit strictement scientifique »; publier une « revue de haut niveau ». ¹

On peut difficilement contester la raison invoquée: la recherche missionnaire par sa nature même a une visée globale et appelle une structure internationale. La proposition reçut une réponse positive de la part de missiologues en vue, tant catholiques romains que protestants: T. Ohm, J. Beckmann, K.S. Latourette, R.P. Beaver, E.A. Payne, et T. Neill. D'autres, comme Ch. W. Ranson et W. Freytag, soutenaient l'idée d'un outil de travail souple mais ne sentaient pas le besoin d'une structure permanente telle qu'un institut ou une association.

Par la suite O.G. Myklebust essaya bien de mettre sur pied une « Association internationale pour l'étude scientifique de la Mission chrétienne dans le

Monde»². Mais pratiquement, pendant plus d'une décennie, rien ne fut réalisé pour la mise en œuvre de cette idée. Il semble qu'une opposition considérable venait des spécialistes allemands qui montraient peu d'intérêt pour le dialogue avec les anglo-saxons et surtout avec la missiologie américaine³. Cependant, la proposition de créer une «société missiologique interconfessionnelle mondiale» fut reprise en 1968 lors de la «Consultation Européenne sur les Etudes Missiologiques» au «Selly Oak College» de Birmingham. Elle conduisit à la Conférence d'Oslo en 1970 où fut prise à l'unanimité la décision d'établir l'«International Association for Mission Studies» (IAMS) avec comme objectif de «*susciter des études de haut niveau sur les questions théologiques, historiques, sociales et pratiques relatives à la mission; de promouvoir la confraternité, la coopération et l'assistance mutuelle dans ces études; d'établir des liens entre les études sur la mission et les études en théologie et en d'autres domaines*»⁴. Le premier président élu fut H.W. Gensichen, avec pour vice-président A. Camps, ofm, et pour secrétaire-trésorier O.G. Myklebust.

caractéristiques

Le moment était certainement propice. En quelques mois plus de 200 particuliers et 39 institutions sollicitèrent leur inscription. Aujourd'hui, l'association est réellement **internationale** avec plus de 500 particuliers et 78 institutions parmi ses membres. Déjà en 1978, J. Aagaard déclarait que l'IAMS était le «*plus vaste mouvement œcuménique de la chrétienté*». Bien entendu, cela ne tient pas au nombre de ses membres mais peut se vérifier si l'on considère la représentation **des divers continents** et le large éventail des **traditions confessionnelles** et des **orientations théologiques**. Certes, l'initiative de la fondation de l'association revient aux missiologues protestants d'Europe occidentale, à l'exception près de A. Camps, franciscain des Pays-Bas et de S.J. Samartha, de l'Inde, directeur du «Programme wcc (World Council of Churches) pour le dialogue». Mais aujourd'hui, l'IAMS est devenue une **confraternité mondiale**. Un tiers de ses membres vient des pays du Sud. L'association s'étend de fait à toutes les traditions chrétiennes, depuis les églises catholique romaine, orthodoxes, protestantes conciliaires et évangé-

1/ Les origines de l'IAMS, par O.G. MYKLEBUST. «*Mission Studies*» n° 5, p. 4.

2/ Lettre de l'Institut «Egede» en date du 5 juin 1954.

3/ «Anti-américanisme dans la missiologie allemande», par W. Ustorf. «*Mission Studies*» n° 11, pp. 23-34.

4/ Citation du premier prospectus de l'IAMS.

liques, jusqu'aux églises et mouvements pentecôtistes, charismatiques et indépendants.

les finalités

Examinant l'histoire de l'IAMS et m'interrogeant sur la manière dont se réalise le projet qui a présidé à sa constitution, je voudrais souligner les points suivants :

1. L'IAMS constitue un forum unique pour **les échanges universitaires au niveau de la recherche théologique et interdisciplinaire sur la dimension missionnaire du message chrétien**. Le principal moyen pour y parvenir a été une série de conférences internationales qui ont attiré en moyenne 150 participants. La place manque pour aborder la diversité des sujets et des questions qui ont été traités, mais permettez-moi de rappeler au moins les villes où ont eu lieu ces conférences: Driebergen (Hollande-1972); Frankfurt (Allemagne-1974); San José (Costa Rica-1976); Maryknoll (New York-1978); Bangalore (Inde-1982); Harare (Ethiopie-1985); Rome (Italie-1988); Kaneohe (Hawaï-1992).

2. L'IAMS favorise **la confraternité et la coopération des missiologues de différents pays et traditions chrétiennes**. Elle aide à diffuser l'information sur la mission parmi tous ceux qui sont engagés dans de telles études et parmi le grand public. A cette fin, le principal moyen a été la «IAMS News Letter» (depuis 1972) et notre bulletin semestriel «Mission Studies» (depuis 1984). Le tirage actuel est de plus de 700 exemplaires.

3. L'IAMS sert d'agence pour **stimuler et coordonner certains projets de recherche**. Déjà à Driebergen en 1972, un groupe de travail sur la bibliographie et la documentation a été mis en place avec comme objectif de recueillir, classer, normaliser les informations dans le domaine de la recherche missiologique. Il a donné naissance à un programme informatisé de «*Documentation, Archives et Bibliographie*» (DAB) qui fournit les outils indispensables à la collecte des données et qui facilite la circulation de l'information entre les universitaires, les bibliothèques et les instituts de recherche⁵.

5/ On trouvera les rapports des sessions de travail de la «DAB» dans «*IAMS News letter*» n° 2, pp. 4ss ; n° 13, pp. 8ss ; n° 16/17, pp.9ss ; n° 18/19, pp. 12ss ; et dans «*Mission*

Studies » vol. 11/1, pp. 135 ss ; vol. 11/2, pp. 92ss ; n° 5, pp. 100ss ; n° 7, pp. 71ss ; n° 10, pp. 134ss ; n° 14, pp. 237ss.

Un autre domaine crucial pour toute recherche missiologique concerne ses fondements bibliques. Cette préoccupation s'est exprimée avec force à la conférence de Maryknoll en 1978 et a conduit à la mise en route du projet « *Etudes Bibliques et Missiologie* » (BISAM). L'objectif principal était d'étudier « l'importance de la recherche exégétique récente pour la missiologie »⁶ et d'exploiter le Nouveau Testament comme document missionnaire de base. Un des premiers résultats de ce projet a été l'ouvrage de grande valeur de M.T. Spindler et P.R. Middlekopp : « Bible et Mission », une bibliographie partiellement annotée de 1960 à 1980 (Leiden-Utrecht-1981) et l'article audacieux de Spindler : « Visa pour le témoignage : une nouvelle mise au point sur la théologie de la mission et l'œcuménisme »⁷.

Un troisième projet a vu le jour à la conférence de Harare et a été officiellement approuvé par le Comité Exécutif en avril 1986 sous le titre : « L'Eglise en tant que Communauté qui guérit ». Pour ne pas en rester aux limites de l'Eglise, ce projet a ensuite été appelé « *Guérison* ». Il s'est révélé un instrument utile pour l'échange des études spécialisées concernant les concepts de guérison, tant en médecine traditionnelle que dans la médecine occidentale. En termes de missiologie, il a pour ambition de développer des théologies contextuelles de la guérison⁸.

Ces projets montrent la vitalité de l'IAMS. Elle est plus qu'une agence de fonds pour organiser des conférences. La mise en œuvre des projets n'est pas le fait de son Comité Exécutif mais de membres engagés et actifs. Le rôle de l'association est de rendre possible, de faciliter et de coordonner. Elle joue le rôle d'une sage-femme. D'aucuns pourraient appeler cela une limite alors qu'il s'agit d'un rôle qui ne doit pas être sous-estimé. En même temps, et particulièrement pour les responsables de l'IAMS, c'est un rappel salutaire du but de l'association : stimuler et affermir chacun et chacune dans ses études de missiologie et son engagement missionnaire.

un défi

Pour améliorer le cadre et l'infrastructure de l'association, nous sommes en face d'un défi. En premier lieu, il nous faut répondre à la question de savoir

6/ « *News Letter* » n° 13, p. 31. De plus, consulter « La portée du projet BISAM » par D. BOSCH. « *Mission Studies* » n° 11, pp. 61-69.

7/ « *Mission Studies* » n° 5, pp. 51-60.

8/ Voir les rapports de la conférence de Rome par H.J. BECKEN. « *Mission Studies* » n° 10, pp. 146-149, et par C. Grundmann. « *Mission Studies* » n° 11, pp. 70-72.

comment étendre les services de l'association aux régions où elle est peu connue: l'Europe de l'Est, le Moyen-Orient, les pays francophones d'Afrique et d'ailleurs. Nous sommes conscients du fait que, dans les pays du Sud en particulier, il y a des chercheurs ne se considérant pas comme missiologues, mais qui pourtant s'occupent des questions auxquelles nous nous intéressons. Comment nous mettre en rapport avec eux? L'IAMS doit-elle entrer en relation avec les associations nationales et régionales existantes ou bien créer ses propres sections régionales et continentales? Est-il nécessaire d'affiner le profil de l'IAMS ou faut-il proposer une plate-forme aussi large que possible? Faut-il nous concentrer sur des études académiques ou devons-nous davantage insister sur l'engagement commun dans la mission?

Le nouvel exécutif devra répondre à quelques-unes de ces questions. J'ai le sentiment que notre dernière conférence a donné quelques indications sur la direction à prendre. Je n'en mentionnerai que deux.

En premier lieu, à Hawaï s'est exprimée une forte demande pour le lancement d'un nouveau projet sur «*Femmes en Mission*». Les femmes ont pris à la conférence une part probablement plus importante que dans n'importe quelle conférence auparavant. Il sera sage d'en tenir compte et de donner aux femmes leur juste place au sein de l'IAMS.

En second lieu, à Hawaï s'est manifesté fortement le sentiment que la missiologie ne peut pas être un simple exercice académique mais qu'elle doit se faire à partir de l'engagement concret dans les missions. Ceci nous invite à repenser nos critères d'adhésion et à nous ouvrir davantage aux groupes activement impliqués dans le travail missionnaire d'avant-garde. Ni le missiologue ni le missionnaire à l'action ne doivent réfléchir et travailler isolément. Tous deux ont besoin d'échanger de manière créative leurs convictions théologiques et leurs expériences missionnaires. Pour ce faire, je ne connais pas de meilleur forum que l'IAMS. J'apprécie vraiment que SPIRITUS veuille aider à faire plus largement connaître l'IAMS dans le monde francophone.

Joachim Wietzke

*Normannenveg 17-21
2000 Hamburg 26 – Allemagne*

LE CONGRÈS DE L'IAMS À HAWAÏ

présenté par Michaël Amaladoss, président

Jésuite indien, Michaël Amaladoss est assistant du Général de la Compagnie de Jésus. Membre du Conseil de rédaction de SPIRITUS, il est bien connu de nos lecteurs. Il a été élu Président de l'IAMS au dernier congrès de Hawaï qu'il présente ici.

Le huitième Congrès de l'IAMS s'est tenu au « Hawaï Loa College », à environ dix kilomètres de Honolulu, du 3 au 12 août 1992. 179 participants, dont 64 originaires des pays du Sud, représentaient non seulement la Tradition catholique et les principales Traditions protestantes mais aussi les Eglises orthodoxes et pentecôtistes et les Eglises indépendantes d'Afrique. Ce fut réellement un événement international et interecclésial.

Le thème du Congrès « **Monde nouveau, Création nouvelle – Mission : Puissance et Foi** » est riche de multiples résonances, bien qu'il ait été choisi en raison de l'époque et du lieu de la réunion. 1992, c'était le cinq centième anniversaire de la découverte du « Nouveau Monde » : l'histoire de la mission dans le « Nouveau Monde », avec ses aspects positifs mais aussi contestables, nous invitait à nous instruire du passé afin d'éclairer le présent dans la perspective de l'avenir. Le Congrès avait lieu dans la région du Pacifique : beaucoup de communautés protestantes célébraient le second centenaire de leur présence dans cette région. Enfin on entend dire que le centre économique du monde se déplace vers le Pacifique : cela nous offre un autre ensemble de défis pour l'avenir de la mission.

monde nouveau, création nouvelle

L'expression « Nouveau Monde » ne désigne pas seulement le monde découvert par Christophe Colomb. 1992 a vu la naissance d'une nouvelle

Communauté européenne de nations. C'est important pour le monde entier puisque cela signifie un nouvel équilibre entre les puissances politiques et économiques. L'accession de l'Europe de l'Est à la liberté rend la situation encore plus complexe. Avec la fin de la guerre froide, on parle de construire un nouvel ordre mondial. Il se peut qu'une tension Nord-Sud remplace la tension Est-Ouest. Le Pacifique prend de l'importance dans ce nouvel ordre économique mondial. Certains discernent une société post-industrielle où l'information et l'intelligence deviendront les ressources principales. C'est au sein de tous ces mouvements vers un monde nouveau et à travers eux que se réalise la promesse de Dieu : « *Voici que je fais toutes choses nouvelles* » (Ap 21,5).

Tout cela concerne la mission puisque les chrétiens sont les signes, les témoins et les promoteurs de cette promesse. Nous sommes appelés à être des prophètes qui luttent contre l'injustice et construisent des communautés alternatives. Dans ce monde multireligieux qui émerge, nous avons à apporter une base morale et religieuse pour le « monde nouveau », en dialogue et en collaboration avec tous ceux qui croient à des valeurs suprêmes, tout en témoignant de la spécificité de l'Évangile et en la proclamant. Les Nouveaux Mouvements Religieux peuvent être aussi des réponses aux tensions sociales, culturelles et économiques de toutes sortes. Leur présence en Amérique Latine et dans le Pacifique est un défi permanent pour la mission.

Pour certains, la vision de ce « monde nouveau » va au-delà de notre monde pour atteindre les étoiles dans l'espace extérieur. Mais sans un réel développement et une maîtrise de **l'espace intérieur**, tant au niveau de chaque personne que des communautés, les raids dans l'espace extérieur ne peuvent être qu'une coûteuse distraction. Tandis que nous faisons tout ce que nous pouvons pour promouvoir la liberté, la justice et la fraternité au nom de l'Évangile dans le monde nouveau que les peuples sont en train de construire, nous ne pouvons oublier que la réalité complète du monde nouveau promis par Dieu est d'ordre eschatologique. C'est un don de Dieu, mais nos propres efforts seront assumés et transformés selon les voies propres de Dieu.

Dans la construction du « monde nouveau », un des problèmes dont les peuples du monde ont pris aujourd'hui une conscience aiguë est la dégradation effrénée de **l'environnement**. Le don à tous les hommes de la création de Dieu n'est pas respecté. Une petite minorité de la population mondiale accapare la plus grande partie des ressources de la terre. Les techniques de production industrielle et les exigences en biens de consommation déciment les richesses de la planète et vicient son atmosphère. Une part de cette destruction est irréversible, puisque les éléments qui rendent possible le déroule-

ment de la régénération sont eux-mêmes endommagés. Non seulement la santé et le bien-être des gens sont aujourd'hui compromis, mais la vie des générations futures l'est aussi. La protection de l'intégrité de la création devient ainsi, non seulement un problème concernant la nature, mais un problème humain et un problème moral et par suite un défi pour la mission contemporaine.

En malmenant la nature, les êtres humains eux-mêmes se déshumanisent. Ils deviennent esclaves de leur corps et des machines qu'ils ont fabriquées. Dès lors, tout appel au respect de la création et de ses buts fixés par Dieu est aussi un appel à l'**humanisation** et à la renonciation à une attitude de domination et d'exploitation.

Les rivages du Pacifique sont certainement un lieu propice pour redécouvrir des relations plus globales avec la nature. La **tradition orientale**, représentée par les cultures chinoise et japonaise, de même que les approches culturelles des divers groupes **indigènes** du Pacifique insistent sur une attitude de respect envers la nature et un effort pour vivre en harmonie avec elle. Une attitude nouvelle vis-à-vis de la création suscite beaucoup d'autres résonances, particulièrement dans le contexte du continent Latino-Américain et du Pacifique. Le problème de la **terre**, sa mauvaise répartition, l'exploitation et l'expropriation des indigènes, est un problème permanent en Amérique Latine. Le mauvais usage de la nature, le non-respect des peuples et de leurs cultures au profit de l'industrie touristique constituent un défi particulier à l'Évangile dans les nombreuses îles si belles du Pacifique.

La riche **diversité** ethnique et culturelle des peuples est aussi un don de Dieu. La richesse de cette diversité peut se perdre par suite d'un ensemble de discriminations auxquelles sont soumis beaucoup de groupes ethniques dans différentes parties du monde. L'attitude des peuples vis-à-vis de la nature semble aller de pair avec l'attitude des personnes vis-à-vis des **femmes**. Non seulement la terre est vue comme féminine mais la femme aussi est vue comme génitrice et créatrice. L'abus de la nature et l'exploitation des femmes résultent de la même attitude de domination qui cherche à contrôler et à utiliser à ses propres fins toute ressource créatrice. Les traditions culturelles orientales sont également respectueuses du **corps** en tant que partie intégrante de l'être humain. C'est une perspective très différente de celle qui considère le corps comme un instrument dont on peut user et abuser pour le plaisir ou le travail.

L'attitude chrétienne vis-à-vis de la nature ne se limite pas à la respecter et à la protéger. La nature n'existe pas pour elle-même. Elle rend les hommes

capables de s'humaniser eux-mêmes par une **activité créatrice**, qui se manifeste dans les arts et les sciences, et de promouvoir une **communauté** par le partage et la collaboration.

mission : puissance et foi

La première partie du thème du Congrès donnait le but et l'orientation de la mission. La seconde partie indique plutôt la manière d'exercer la mission. **Puissance** est un terme ambigu. C'est un hasard de l'histoire que dans le « Nouveau Monde » comme ailleurs, à l'époque coloniale, la puissance politique, militaire et économique ait accompagné et souvent précédé la proclamation de l'Évangile. Dans le monde post-colonial, certains semblent mettre leur confiance dans la puissance des médias, utilisant des méthodes commerciales et de propagande empruntées à une société de consommation. Ce sont là des genres de puissance dont l'Évangile n'a pas besoin. La Parole de Dieu a sa propre puissance pour provoquer et convertir le cœur des gens. **L'Esprit** de Dieu est puissant, lui aussi : il souffle où il veut. Il y a aussi **la puissance des pauvres**, de l'amour et de la non-violence, des mouvements de libération qui amènent les personnes à être les acteurs de la création d'un monde nouveau pour eux-mêmes et pour les autres. La foi dans la puissance de l'Esprit peut rendre humble et attentif à ses manifestations dans l'histoire, sans anxiété ni agressivité.

La foi est une réponse à Dieu qui nous appelle à être co-créateurs d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle. Certains semblent construire un monde nouveau, mais sans Dieu. D'autres ont une foi qui semble fondamentaliste et fuyante, cessant d'être un défi historique personnel. La foi authentique implique non seulement la soumission au mystère, mais aussi un engagement dans l'effort créateur. « Monde Nouveau », « Création Nouvelle », ces mots peuvent faire référence à des thèmes communs dans les circonstances géographiques et historiques actuelles. En fait, ce qui est vraiment en question, c'est une **humanité nouvelle**. Le monde nouveau est vraiment un nouveau monde humain et la création nouvelle est une nouvelle communauté humaine en **harmonie** intérieure et extérieure avec chacun, avec la communauté, avec le monde et avec Dieu.

le déroulement du congrès

Ce thème très riche a été exploré de différentes manières. Au début du Congrès, les participants ont été confrontés aux réalités économiques, humaines, culturelles et du « pouvoir » à Hawaï ainsi qu'aux efforts des

Eglises pour faire face à leurs défis. Kosuke Koyama a donné **l'exposé d'ouverture et d'orientation** qu'il a centré sur la puissance de la Croix. Dans son allocution, le président John Pobeé a complété ce point de vue en parlant de la « mission d'en-bas ». **L'étude biblique** quotidienne, dirigée par Ana Langerak,¹ a développé ce thème à partir du Psaume 22, de Joël 2, de Luc 9,28-36 et de 2 Timothée 3,10-17, réflexion complétée par l'adoration animée par Jean Stromberg. Dix **ateliers de travail** ont approfondi divers aspects du thème avec l'assistance de facilitateurs et de personnes-ressource.

Par des interventions en Forum, 45 spécialistes ont pu partager le fruit de leurs études et de leurs recherches avec ceux qui s'y intéressaient.

Durant tout le Congrès, un groupe de trois participants a essayé d'identifier les questions missiologiques importantes qui nécessitent un surcroît d'étude. Ils en ont retenu trois :

- Dieu veut que tout soit réconcilié (Cf. Ep 1,10).
- On a besoin de relier création et rédemption d'une manière nouvelle (Cf. Rm 8,22).
- L'amour de Dieu nous appelle à la mission (Cf. 2 Cor 5,14-15).

Et ils ont conclu par une question : « Dans le contexte du nouveau modèle de mission qui émerge, ne sommes-nous pas invités à réinterpréter l'Envoi en mission (Great Commission) comme un appel à faire de toutes les nations des disciples sur le modèle d'un **pèlerinage** vers le règne de Dieu ? »

L'étude et la recherche continuent, avec les différents projets de l'IAMS dont le nouveau sur « Femmes en Mission », avec aussi la revue « Mission Studies » et la préparation du prochain Congrès.

Michaël Amaladoss sj

*Borgo Santo Spirito, 5
C.P. 6139 – 00193 – Rome – Italie*

1/ Ana Langerak, vice-présidente de l'IAMS, vient d'être nommée directrice du Département « Mission » au Conseil Œcuménique des Eglises.

MONDE NOUVEAU, CRÉATION NOUVELLE

MISSION : PUISSANCE ET FOI

par Kosuke Koyama

Pasteur japonais, membre de l'Eglise unifiée du Christ au Japon, Kosuke Koyama a été missionnaire en Thaïlande. Il enseigne l'œcuménisme et le christianisme mondial à New York et assure des cours à Singapour et en Nouvelle Zélande.

Le monde nouveau est encore à venir. Non pas sous la forme du « Nouveau Monde » façonné par la rage occidentale des conquistadors crucifiant les peuples qu'ils baptisaient, mais sous la forme de l'humanité nouvelle du Christ. Sur la croix, il nous révèle un Dieu de tendresse qui veut transfigurer l'humanité par son abaissement. La théologie de la mission reste à bâtir sur la « theologia crucis », la théologie de la croix.

LA TRANSFORMATION DE L'HUMANITÉ

L'objectif de la mission chrétienne est de créer une humanité dont la forme atteigne la « forme du Christ » (morphè – Gal 4,19), celle de l'amour qui se donne. En manifestant sa gratitude pour l'acte de Dieu qui se donne lui-même, l'Eglise fait l'expérience d'une parcelle de la plénitude universelle de l'Évangile.

L'Eucharistie embrasse tous les aspects de la vie. Elle est un acte représentatif d'action de grâce et d'offrande au nom du monde entier... L'Eucharistie entraîne le croyant dans l'événement central de l'histoire du monde¹.

La tradition apostolique assure que l'humanité, dans sa réalité personnelle, communautaire et cosmique, est recréée par cet « événement central » de l'amour qui se donne. Le don de soi, à l'opposé de la glorification de soi, est

véritablement guérison. La visée de cette guérison, c'est la transformation (transfiguration) de l'humanité. Nous avons là l'ébauche d'une missiologie selon la « **theologica crucis** ». La source de la missiologie, de la prière chrétienne et de la méditation sur la mission de l'Eglise, c'est le Christ qui se donne. C'est pourquoi le mystère de la transformation de l'humanité commence par le dépouillement du Christ (kenosis). « Sur le mont Thabor, non seulement la divinité se manifeste dans l'humanité, mais l'humanité se manifeste dans la gloire de Dieu ».²

Pourtant la civilisation chrétienne a bien souvent crucifié les peuples. « *Au début, les Indiens considéraient les Espagnols comme des anges venus du ciel. C'est seulement après que les Espagnols eurent fait preuve à leur égard de violences, massacrant, spoliant, torturant, que les Indiens se sont soulevés contre eux* ».³ « *Nous avons l'habitude de louer notre Dieu dans notre langue, par nos gestes et nos danses, sur des instruments faits par nous, jusqu'au jour où survint la civilisation européenne. Elle a dressé le glaive, la langue et la croix, et a fait de nous des nations crucifiées* ».⁴

Les expressions « nouveau monde » et « nouvelle Eglise » nous feraient peur, si nous savions comment elles furent utilisées par l'Occident chrétien il y a cinq cents ans. Elles révélaient tragiquement un impérialisme qui s'autoglorifiait. Au cours des cinq cents dernières années, la civilisation chrétienne occidentale a, par sa conduite, défiguré la forme du Christ. La « theologia crucis » est devenue « theologia crucificandi » (théologie de l'homme à crucifier) (Ps 106,20).

Pourtant, grâce à Dieu, à chaque moment de notre affligeante histoire, il y eut « 7 000 Bartolomé de Las Casas et Steve Bikos ». Elie lui-même ne les connaissait pas. Nos études missiologiques, même les plus pénétrantes, peuvent ne pas être informées des actes et des pensées de tous ces gens cachés dont « les genoux n'ont pas ployé devant Baal » (1 R 19,18). Car la missiologie est toujours fragmentaire. La transformation de l'humanité s'accomplit avec ou sans les structures, méthodes, stratégies, institutions, doctrines et règles qu'élaborent nos esprits les plus affinés, et par lesquelles nous

1/ « *Baptême, Eucharistie, Ministère* », C.O.E.O, 1982.

2/ Philarète, métropolitain de Moscou et Kolomna ; publié en russe en 1873.

3/ Bartolomé De LAS CASAS : « *The Devastation of the Indies* », 1552.

4/ Message remis au pape Jean-Paul II au nom de 2 500 Indiens, le 8.04.87 à Salta-Argentine.

essayons de donner une impression d'ordre à la vérité souverainement libre de « notre être façonné à l'image de Dieu » (theopoieisthai).⁵

SIGNIFICATION THÉOLOGIQUE DE LA « NOUVEAUTÉ »

La communauté de foi chrétienne proclame, par la puissance du Saint-Esprit, qu'il y a un Dieu qui est toute tendresse, « Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté » (Ex 34,6). Le Dieu de tendresse et de pitié est le Dieu de justice. Cela souligne l'impressionnante sensibilité du Dieu de la Bible : « Toutes mes entrailles frémissent » (Os 11,8).

La profondeur du commandement « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi » (Ex 20,3), se révèle dans les paroles du Seigneur lors de la dernière Cène : « Ceci est mon Corps, qui est pour vous » (1 Cor 11,24). Paradoxalement, l'auto-affirmation de Dieu s'approfondit dans l'abnégation de Dieu. « Toutes les oreilles furent effrayées devant l'ineffable condescendance de Dieu ». ⁶ L'abnégation divine est la manifestation centrale du Dieu de tendresse, et cette abnégation pousse l'Eglise à travailler à la promotion de la justice en ce monde.

Le Dieu de miséricorde est théologiquement antérieur au Dieu du premier commandement : (Tu n'auras pas d'autre Dieu...). Le premier commandement implique la richesse de la miséricorde de Dieu (Eph 2,4). Il ne doit pas être compris simplement comme un principe d'exclusion. Les notions théologiques d'exclusif, d'absolu, de relatif, de normatif, de pluraliste, ne peuvent réussir à domestiquer le mystère du Dieu de tendresse. « Ce ne sont pas les gens bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mc 2,17). Le Dieu de tendresse vient. « Dans un bidonville de Récife, une femme dit à une religieuse : « Sœur, aujourd'hui, Dieu est venu dans ma maison ! » La religieuse demandant comme cela s'est fait, s'entendit répondre : « Je n'avais pas d'argent pour acheter des remèdes pour mon petit garçon qui est malade. Et voilà que ma voisine a touché sa paie pour la lessive de toute une semaine : cent cruzeiros. Elle m'a tout donné pour que je puisse acheter les médicaments. Si ça, ce n'est pas Dieu, qu'est-ce que c'est ? » ⁷

5/ Athanase, « De incarnatione » 54.

6/ « Divine Prayers and Services of the Catholic Orthodox Church of Christ » ; August 6 – The Transfiguration, p. 579

7/ Concilium : « Conflicting Ways of Interpreting the Bible », p. 43.

L'idée de « nouveauté » est moins liée à la notion de temps qu'à celle de tendresse (hesed, tsedeq, agapè). L'avènement de la « **nouveauté-tendresse** » est le signal d'un temps de crise (kairos) dans notre histoire. La communauté de foi parvient à la connaissance du sens du mot « nouveauté » lorsque cette nouveauté est embrassée par le Dieu de miséricorde (Lc 15,20). C'est la puissance du pardon qui nous conduit au repentir. La nouveauté surgit du repentir (Lc 15,18).

Au commencement (Jn 1,1) du « Nouveau monde – Nouvelle création », il y a le Dieu de miséricorde. Toutes les expériences et les expressions chrétiennes sont construites sur ce fondement. Ce modèle primordial se trouve à l'intersection de nos réflexions sur la théologie et la missiologie. Dieu (théologie) est le Dieu qui toujours vient à nous (missiologie). Dans la parabole du Bon Samaritain, Jésus révèle la pensée du Dieu missionnaire. « Le scribe répondit : ' Celui qui a pratiqué la miséricorde à son égard ! ' Et Jésus lui dit : ' Va, et toi aussi, fais de même ' (Lc 10,37) ». Ce précepte est universel. « Point de voix qui s'entende, mais leur parole éclate jusqu'aux limites du monde » (Ps 19,4,5).

Aujourd'hui, les conditions de vie de l'homme se modifient de fond en comble. Les changements qui nous entourent ne sont pas pour autant identifiables à la nouveauté. **L'expérience de la nouveauté relève de la conscience prophétique.** « Ce qui intéresse le prophète, c'est l'événement humain comme expérience de Dieu ». ⁸ « Le Seigneur ne regarde pas à la manière de l'homme ; les hommes voient ce qui leur saute aux yeux, mais le Seigneur voit le cœur » (1 Sam 26,7).

Les mots du voyant Samuel peuvent nous guider pour voir le monde nouveau. Nous devons être prudents quand nous proclamons : « *Pour le service de Dieu et l'accroissement de la vraie foi* » ⁹, lorsque nous parlons de l'importance de certaines dates comme le 500^e anniversaire de l'arrivée de Colomb aux Caraïbes ou le 200^e anniversaire de la venue de la mission protestante en Asie. Il est bien possible que nous soyons alors soumis « à des éléments (stoicheia) sans force ni valeur » (Gal 4,9 : Col 2,8). Pourquoi ? Parce que « les bontés de Dieu... se renouvellent chaque matin » (Lam 3,22-23), et ce sont elles qui transforment l'humanité.

8/ Abraham HESCHEL : « *The Prophets* » p. 172

9/ Colomb : « pro servitium Dei ac fidei orthodoxae augmentum ».

MISSION DANS LA PUISSANCE ET LA FOI

LE JUGEMENT BIENVEILLANT DE L'HUMANITÉ

Notre époque est un temps de bouleversement général. Autrefois, les changements sociaux étaient de nature plus locale. Pourtant un événement local tel que la prise de Jérusalem par les Babyloniens en 587 av. J-C, a reçu une interprétation prophétique qui lui a fait acquérir une universalité mystérieuse. La prise de Tokyo par les Américains en 1945 pourrait recevoir un éclairage inattendu de l'interprétation de l'événement de 587 avant J-C. Les événements ne sont pas des faits bruts. L'événement et son interprétation se rencontrent. L'interprétation est la voix intérieure de l'âme humaine qui examine l'authenticité d'un événement. Nous vivons aujourd'hui une période de pauvreté dans l'interprétation inspirée.

Le sang d'Abel protestait contre le pouvoir. Le mur de Berlin est tombé le 9 novembre 1989, changeant du tout au tout la carte politique de l'Europe de l'Est. Le peuple comme force sociale démocratique est apparu sur la scène de la vie politique. **Une puissance morale (satyagraha) a contraint un empire à l'écroulement.** Depuis la dissolution de l'Union Soviétique le 25 décembre 1991, il ne reste plus qu'une seule des deux superpuissances mondiales. Or le 25 décembre 1961, exactement 30 ans avant la date du décès de l'Union Soviétique, le pape Jean XXIII convoquait le Concile Vatican II. Depuis, l'Eglise a appris que, malgré les effroyables abus de pouvoir qui ont provoqué guerres, esclavages, génocides, notre monde n'avait pas été abandonné par l'Esprit-Saint.

L'épicentre de ce séisme politique est le pays de Dostoïevski et de Soljenitsyne et non pas « l'Amérique chrétienne ». La signification universelle et missiologique de ce fait reste encore à étudier. Le monde, en particulier l'Occident, a assisté au spectacle de cet invraisemblable drame de l'esprit humain mis en scène à l'Est qui, tout récemment encore, était son ennemi mortel. Actuellement l'Est est invité à rejoindre le monde « libre » de la démocratie et du capitalisme. Et c'est à ce propos qu'a fait son apparition sur les lèvres des politiciens et des experts l'expression de « nouvel ordre mondial ». ¹⁰

10/ Par exemple, en août 1992 à New York, le séminaire théologique de l'Union organise une conférence sur « l'héritage de Bonhoeffer pour l'avenir : responsabilité dans un monde nouveau ». En novembre 1992, le Centre

« Stony Point » et l'Institut missionnaire de Maryknoll accueillent la conférence : « Un nouvel ordre mondial et le Règne de Dieu : implications pour la mission ».

Cependant, pour la grande majorité de l'humanité, c'est toujours le **même vieil ordre tyrannique** qui reste en vigueur. Dans ce monde « nouveau » vivent des centaines de millions de gens aux prises avec une pauvreté dévastatrice, uniquement engagés dans la lutte pour la survie. En Inde, sont considérés comme pauvres les personnes qui disposent par jour de moins de 2,50 roupies en région rurale, ou de 3 roupies en ville et, à la fin de ce siècle, le nombre des pauvres y atteindra le chiffre de 400 millions. Racisme et sexisme sévissent. Pour les nations, le militarisme est une manière normale de vivre. Dans ce monde « nouveau », les Etats-Unis n'ont plus la satisfaction d'avoir « un ennemi dont la prétendue perversité leur renverrait le reflet de leur propre vertu exceptionnelle ». ¹¹

ce qui est en jeu

La controverse entre John Foster Dulles et Joseph L. Hromadka, lors de la première Assemblée du Conseil œcuménique des Eglises en 1948, m'aidera à cerner mon propos. Après avoir présenté une analyse historique approfondie, Dulles exprimait sa préférence pour la démocratie occidentale plutôt que pour « la confiance mise par l'Union Soviétique dans le changement par la force et la violence ». ¹² Et Hromadka de répondre : « *La grande affaire de notre temps, qu'il s'agisse de la vie nationale ou internationale, c'est bien plus que la liberté et la démocratie. Cela dépasse les catégories du capitalisme et du socialisme... Ce qui est en jeu, ce sont les principes ultimes de vérité, de justice, de personne humaine, d'amour, ainsi que la solidarité fondatrice entre les hommes.* » ¹³

L'organisation du pouvoir dans le monde mise en place en 1948 et qui depuis 40 ans a causé tant de dommage au bien-être de l'humanité vient de disparaître brutalement. Cela ne doit pas être interprété aujourd'hui comme une justification des vues de Dulles. Ce qu'a dit Hromadka est toujours vrai. Pour maintenir et fortifier la démocratie, il faut prendre au sérieux les paroles de Hromadka. Le professeur Amaladoss, jésuite indien, écrit : « En ce qui concerne les structures d'oppression, il n'y a en fait aucune différence entre les idéologies du capitalisme libéral ou du socialisme d'Etat ». ¹⁴ Le capitalisme est rapace. Il prospère sur un vaste système d'exploitation des ressources naturelles et humaines. La démocratie est menacée par le capitalisme

11/ George F. KENNAN : « *The Nuclear Delusion* » ; p. XXII.

12/ « *Man's Disorder and God's Order* », vol. IV, p. 98.

13/ George F. KENNAN, loc. cit. p. 115.

14/ Michaël AMALADOSS : « *Mission in the Nineteen 90s* », p. 14.

qui engendre une répartition effroyablement injuste des richesses tant au niveau local qu'à l'échelle mondiale. Démocratie et capitalisme doivent tous deux être examinés à la lumière des « axiomes de vérité ».

La transformation de l'humanité par la puissance du Dieu qui se donne, voilà la vérité, vérité de foi chrétienne, la plus profonde qui soit mais qui devrait être reconnue publiquement. Education, médecine, soins de santé, transports, communications, gouvernement, religion, idéologie, beaux-arts et toutes les autres activités humaines doivent viser à transformer l'humanité. Sur cette vérité de transformation, qui ne peut se réaliser que par le moyen de l'abnégation chrétienne (Mt 16,24-25) nous « invoquons le jugement bienveillant des hommes et la faveur miséricordieuse du Dieu tout puissant », comme le disait Abraham Lincoln dans la Déclaration d'Emancipation des esclaves en 1863. Cette vérité ne doit pas être conservée hors des regards dans un reliquaire et rester inutilisée. Elle doit être constamment le sujet de discussions, de débats et de controverses.

pour un jugement bienveillant

La mission chrétienne doit être bénie par « le jugement bienveillant des hommes et la faveur miséricordieuse du Dieu tout-puissant ». En 1992, le Service coopératif médical chrétien du Japon a envoyé et continue d'aider 38 infirmières et médecins en Indonésie, au Népal, au Bangladesh, au Pakistan, à Taïwan, au Cambodge et en Thaïlande. Cette œuvre a été soutenue financièrement par 8 000 Japonais, dont la moitié sont des non-chrétiens.

La missiologie doit :

- reconnaître que l'esprit humain n'est pas totalement déformé, dégénéré et démuné mais qu'il est effectivement capable de se forger un « jugement bienveillant »;
- s'engager dans l'effort de transformer un « jugement irréfléchi » en « jugement bienveillant ». La missiologie ne peut entrer créativement dans cette voie qu'à la condition d'étudier, en toute humilité et sans exclusion, les exemples abondants de « jugements bienveillants des hommes »;
- examiner la connexion existant entre la barbarie et la civilisation.

la vérité la plus profonde

La vérité, qui est concrète, peut être mystérieuse. L'article 9 de la Constitution japonaise de 1946 est éminemment concret et mystérieux. Il donne une expression à la vérité la plus profonde de l'histoire humaine. Il dit : « *Aspirant sincèrement à une paix internationale fondée sur la justice et*

l'ordre, le peuple japonais renonce pour toujours à la guerre comme droit souverain de la nation, et à la menace de la force aussi bien qu'à son usage comme moyens de résoudre les différends entre nations. »

« En vue de réaliser le but formulé au paragraphe précédent, on n'entretiendra jamais de forces terrestres, maritimes et aériennes, aussi bien que tout autre potentiel de guerre. Le droit de belligérance de l'Etat ne sera pas reconnu ».

Tout comme la Magna Carta de 1215, la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 et la Charte de la Terre de 1992, cet article montre l'extrême importance de la transformation de l'humanité, comme le fait le Symbole de Nicée. Le Symbole de Nicée a besoin aussi d'un « article neuf » pour provoquer l'attention des gens aujourd'hui. Dans notre missiologie, prenons garde à ne pas imiter saint Boniface qui abattait les chênes sacrés.

MISSIOLOGIE ET ÉCOLOGIE

l'écologie, l'universel et le sacramental

Le bonheur de la création tout entière est le sujet de la missiologie. Tous les « êtres vivants » sont dépendants du « bien-être » du monde naturel, pour paraphraser les paroles de Jérémie aux exilés de Babylone : « Dans le « bien-être » de la terre vous trouverez le vôtre » (Jér 29,7). La crise écologique est une crise universelle. Le salut écologique est un salut universel. L'écologique et l'universel partagent le même destin.

Le pain et le vin de la sainte Eucharistie sont devenus symboles pour la biosphère terrestre. Jésus a pris les produits de la biosphère planétaire et « a rendu grâce » (1 Cor 11,24). Les sacrements du christianisme – baptême et eucharistie – utilisent les éléments naturels de manière très significative. Les sacrements incorporent symboliquement le monde naturel tout entier. Une goutte d'eau, une feuille d'arbre, un moineau sur le toit... la terre, le système solaire, les galaxies, l'univers doivent refléter la « forme du Christ ». L'univers doit se présenter lui-même comme un sacrement qui provoque notre étonnement. Il doit devenir l'icône du Christ. L'humanité est une partie vivante de l'icône cosmique (Col 1,17). Aujourd'hui, la missiologie est consciente de la rencontre entre l'universel, l'écologique et l'eucharistique. Il y a là un « nouvel » horizon missiologique.

La terre est l'arche unique dans laquelle se trouvent embarqués tous les êtres vivants. Tous, nous sommes liés à la terre (Gn 3,19). Si nous voulons aller dans l'espace, nous devons embarquer avec nous un environnement terrestre. Si l'arche est détruite, tout ce qui est à son bord sera détruit. Si l'humanité disparaît, Dieu « disparaît » aussi, car il n'y a plus d'êtres humains pour dire « kyrie eleison ». Quand il n'y a plus d'êtres humains, la théologie disparaît aussi. Cela souligne la stupéfiante réalité de l'universalité écologique. En 1969, l'image de la terre telle une arche s'est imposée d'elle-même à l'esprit humain quand l'équipage d'Appolo XI l'a photographiée depuis l'espace, splendide planète couverte d'eau et de terre, traversant l'immense océan de l'espace.

La terre, avec sa puissance de vie, est l'arche du salut. « Le secours me vient du ciel et de la terre », pour paraphraser le psaume 121,2. Cependant les chrétiens croient, non pas au ciel et à la terre, mais au créateur du ciel et de la terre. Ce qui implique que le salut est dans le Créateur, et non pas dans le ciel et dans la terre. La crise écologique nous pousse à repenser la position chrétienne concernant notre relation avec la nature. Dans la Déclaration de Quito, on lit : « *Nous affirmons notre décision de défendre notre culture, notre éducation et notre religion comme les fondements de notre identité en tant que peuples, et de reprendre et maintenir nos propres formes de vie spirituelle et de coexistence communautaire, dans une relation d'intimité avec notre Mère Nature.* »¹⁵ Dans l'enseignement chrétien, peut-on faire des objections à un style de vie « en intime relation avec notre Mère Nature » ?

impossibilité de « fuir la terre »

L'écologie (« *home-understanding* » – *compréhension de notre terre*) met en cause un salut de type « exode ». On ne peut appliquer à la crise écologique l'image du salut comme fuite « hors » de la situation actuelle. « Fuir l'Égypte » est possible, mais « fuir la terre » ne l'est pas. Il n'y a pas d'autre choix que de rester, et de purifier la planète polluée. La perspective écologique rejette l'idée de « salut dans la fuite ». Il n'y a qu'une destinée pour l'humanité. Tout est délicatement entremêlé. Le type de « salut dans la fuite » est irresponsable. Dans un rapport au président Carter intitulé « Global 2000 », Gérald O. Barney commence par ce paragraphe : « *Si les tendances*

15/ Déclaration de Quito – Equateur, juillet 1990 « *Indigenous Alliance of the Americas on 500 years of Resistance* ».

actuelles se confirment, en l'an 2000 le monde sera plus encombré, plus pollué, écologiquement moins stable, et plus sujet à la rupture que le monde dans lequel nous vivons maintenant. »

Est-ce cela que nous fuyons ? Est-ce là la forme du salut ? Est-ce là la forme du Christ ? Il n'y a pas d'autre endroit où nous pouvons attendre la manifestation du Règne de Dieu que ce monde écologiquement dévasté, notre monde. ¹⁶

la grâce au travail à travers l'éclatement

Tout est interdépendant : c'est la structure de l'écologie. Un moineau a sa place dans le vaste système de la vie sur la terre. La connaissance humaine est aussi interdépendante. Une culture est interculturelle. Une langue est interlinguistique. Une religion est interreligieuse. Il n'y a pas de culture, de langue, ou de religion, isolée. Morale et théologie sont aussi interdépendantes. A la question : « Suis-je le gardien de mon frère ? » (Gn 4,9), je dois répondre affirmativement. Il n'y a pas de « je » séparé de « mon frère ». Écoutons l'avertissement de l'Apôtre : « Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous allez vous entre-détruire » (Gal. 5,15).

Les minorités ethniques, raciales, économiques et religieuses, les femmes aussi, réclament une entière dignité humaine ; voilà un événement prophétique qui se passe à la fin du xx^e siècle. La tranquillité et l'ordre apparent, soutenus par les systèmes d'autorité religieuse, sont remis en cause. L'ordre hiérarchique sans âme qui a dominé l'esprit et la communauté des hommes est en voie d'être remplacé par la puissance d'un éclatement créateur.

Brusquement, l'Évangile s'est mis à proférer des paroles puissantes. Théologie noire, théologie de la femme, théologie féministe et théologies du tiers-monde expriment clairement des aspects fondamentaux de l'Évangile qui avaient été longtemps ignorés. Des idées jadis acceptées sont soumises à examen et contestées. **L'expression théologique devient pluraliste.** Les expériences de vie de groupes minoritaires font leur entrée dans le monde de la théologie comme une rafale de vent de Pentecôte : « *A différents moments*

16/ Les spécialistes du bouddhisme nous disent que le Bouddha définissait le salut comme une sortie de ce monde pour entrer dans le nirvana.

*de l'histoire, quelques femmes noires ont demandé si Jésus était un blanc raciste et un mâle sexiste. Ainsi l'effort des femmes noires pour libérer Jésus de l'Amérique raciste, sexiste et divisée en classes, trouve ses origines dans la situation des esclaves quand ils revendiquaient et proclamaient Jésus comme leur rédempteur. »*¹⁷

C'est l'intégration, non l'éclatement, qui est l'image écologique de base. L'interdépendance écologique, par laquelle « tout est lié », renforce l'affirmation théologique de l'interdépendance humaine. Une authentique interdépendance n'est possible que lorsque les différents points de vue sont partagés de manière responsable. Sur ce « je suis le gardien de mon frère », nous entendons aujourd'hui des propos véhéments exprimant des perspectives provenant de différentes expériences de vie. Cette « **contextualisation de la théologie** » renouvelle la vie de l'Eglise chrétienne et de la théologie. Elle crée une nouvelle prise de conscience de l'unité universelle dans le christianisme. L'unité universelle requiert une solide contextualisation de la théologie à la lumière de l'Ecriture et de la Tradition de l'Eglise.

Nous devons savoir cependant qu'un éclatement créateur s'accompagne toujours de la possibilité d'une explosion destructrice. Un éclatement créateur restera créateur s'il invite chaque genou – le noir, le jaune, le blanc, le rouge – à fléchir au nom de Jésus (Phil 2,10).

orientation communautaire

Tout est interdépendant. Dans ses réalités physiques et spirituelles, la vie humaine est écologique. Ce n'est pas la vie individuelle mais la vie communautaire qui est la forme fondamentale dans laquelle l'humanité peut trouver son accomplissement. **La forme du Christ n'est pas individuelle mais communautaire.** L'Eglise est « le Peuple de Dieu ». ¹⁸ C'est seulement depuis 200 ans qu'est apparue, en Occident, une tendance théologique qui considère la conversion chrétienne comme une affaire spirituelle individuelle. Ni dans l'Ecriture, ni dans la Tradition de l'Eglise on ne trouve la possibilité ni même le sens de la « conversion individuelle », à plus forte raison du « salut individuel ».

17/ Jacquelyn GRANT : « *White Women's Christ and Black Women's Jesus* », p. 190.

18/ Vatican II : Constitution dogmatique sur l'Eglise.

L'« individuel » est une construction idéologique. C'est « un épouvantail dans un champ de concombres » (Jér 10,5). La religion et l'éthique individualistes ne peuvent donner de réponse adéquate à la question posée par un garçonnet de cinq ans qui demandait avec un sentiment d'angoisse : « Papa, pourquoi les Blancs traitent-ils les gens de couleur de si vilaine façon » ?¹⁹ En diminuant le sens de la responsabilité communautaire, l'individualisme détruit la dignité personnelle de chacun.

La missiologie de la « conversion individuelle et du salut individuel » a éloigné le Christ de la communauté du peuple. C'est une missiologie atomisée. Elle va à l'encontre de l'orientation fondamentale de la forme du Christ. Dans son mode de transmission, dans son contenu, dans sa vie, la foi chrétienne n'est pas individualiste. La forme du Christ est celle d'une communauté et elle est toujours engagée dans la création de la communauté. Le Christ parle à la communauté et la communauté lui répond.

L'individualisme chrétien est un sous-produit du siècle des Lumières en Europe. Il suggère l'idée que les individus jouissent de la raison éclairée qui peut décider individuellement de la valeur de l'Évangile. L'individualisme chrétien présente aussi un autre aspect troublant : il peut rapidement tourner à l'égoïsme. Walter Rauschenbusch a écrit : « *Craindre l'enfer ou le purgatoire, et désirer au ciel une vie sans souffrance ni chagrin, n'est pas en soi chrétien. C'est de l'égoïsme porté à son plus haut degré.* »²⁰

Dans le contexte destructeur de l'individualisme, les chrétiens ont conscience de deux dangers : celui d'une confiance excessive dans la raison, et celui de la subtile présence de « *l'égoïsme porté à son plus haut degré* ». Notre intérêt actuel pour l'écologie nous presse de retrouver l'orientation communautaire fondamentale de l'Évangile du Christ.

fureur et théologie

Dans son livre « *Befriending the Earth* » (« Aimer la terre »), Thomas Berry parle, à propos de la psyché occidentale, d'« une fureur profonde et cachée contre la condition humaine ». Cette fureur provient « *d'une vision millénariste dans laquelle, à travers l'histoire, nous allons au-delà de la condition humaine... Cette vision, cette grande force directrice dans la civilisation*

19/ Martin LUTHER KING JR. : « *Letter from the Birmingham City Jail* », 1963.

20/ Walter RAUSCHENBUSCH : « *A Theology for the Social Gospel* », p. 108.

*occidentale, nous a rendus radicalement malheureux dans notre condition humaine, si radicalement malheureux que, dans la psyché occidentale, cette force suscite une fureur profonde et cachée contre la condition humaine ».*²¹

Le livre de Berry porte en sous-titre : « Une théologie de réconciliation entre les hommes et la terre ». Une telle réconciliation est peut-être nécessaire pour l'humanité occidentale. Mais elle peut paraître étrange au reste de l'humanité. Le besoin de réconciliation suppose l'existence d'un sentiment d'hostilité dont le reste de l'humanité n'est peut-être pas conscient.

Cependant, quand on voit la manière dont Berry introduit l'élément de fureur dans la psyché occidentale, il semble bien vrai que **la psyché occidentale est malheureuse** parce qu'elle refuse d'accepter la condition humaine. Paul parle de la mort comme du « dernier ennemi » (1 Cor 15,26). Une telle « insatisfaction » – une instabilité émotionnelle – peut être la source d'une grande créativité humaine. Mais pour ceux qui ne se trouvent pas dans l'orbite de la psyché occidentale, cette fureur à fondement théologique est un inquiétant casse-tête. Je fais une nette distinction entre fureur et indignation. Elargissant le propos de Berry, je pourrais suggérer que la fureur n'est pas sans lien avec la bonne conscience. Sa source est mise en lumière dans la prière du Pharisien (Lc 18,11-12). La bonne conscience est bien plus perverse dans une « culture théologique » que dans toute autre culture.

C'est peut-être une expression raciste de cette fureur que nous rencontrons dans les pages du livre d'histoire de Bartolomé de Las Casas intitulé : « La dévastation des Indes ». Cette fureur a poussé les Etats-Unis à se nommer « l'Empire du Bien », l'Union Soviétique étant « l'Empire du Mal ». La fureur a constamment besoin d'un ennemi. La psyché occidentale est malheureuse. Elle s'engage furieusement dans la production à outrance d'armes éminemment destructrices. Elle viole la planète, puis l'abandonne. Ou bien, après avoir pollué la terre, elle essaie avec frénésie de la nettoyer. La fureur occidentale est déconcertante, et cependant elle est bien au point. Elle est comme l'esprit rageur de Saul sur le chemin de Damas. Elle est catastrophique pour le bien général et écologique. Elle anéantit l'espérance d'une transformation de l'humanité. Comment la théologie du Dieu miséricordieux

21/ Thomas BERRY : « *Befriending the Earth – A Theology of Reconciliation between Humans and the Earth* », pp. 115 sq.

a-t-elle suscité la psyché de la fureur ? C'est là une question fascinante et troublante sur la nature de la civilisation chrétienne occidentale.

questions

Aucune missiologie ne peut aujourd'hui fonctionner de manière significative sans comprendre la relation entre salut écologique et salut théologique.

– Si la terre est l'arche de salut, en quoi cela affecte-t-il notre missiologie ?

– L'écologie a un caractère sacramental. Aux yeux de la foi, l'univers est-il l'icône du Christ ? En quoi cela affecte-t-il notre missiologie ?

– Comment la critique écologique du salut « de type Exode » affecte-t-elle notre missiologie ?

– Quelle est la signification missiologique de l'éclatement créateur ? Comment cet événement crée-t-il la forme du Christ au sein de l'humanité ?

– La forme du Christ n'est pas individualiste. L'évangélisme, la conversion, le salut individuels sont des images étrangères à l'orientation communautaire de la forme du Christ. En quoi cela affecte-t-il notre missiologie ?

– La psyché de la fureur a peu de chose à apporter à la santé écologique générale. L'énergie de la fureur peut-elle être utilisée pour établir une relation d'amitié entre l'humanité et la terre ?

RELIGION ET CIVILISATION

la Shekhinah

La valeur d'une religion se mesure à son influence morale positive sur une civilisation. L'Odyssée d'Homère cherche à savoir « *s'ils sont sauvages, violents, dénués de justice, ou s'ils sont accueillants pour les étrangers et doués d'un esprit religieux* » (LIX, 175).

La religion doit rendre une civilisation hospitalière aux étrangers, et l'influencer de telle sorte que son esprit soit religieux. Pareille influence est une part importante de la mission chrétienne. La religion a toujours poussé des gens à poursuivre le but le plus élevé de la vie humaine. L'expérience personnelle de la béatitude doit contribuer à la création d'une civilisation morale.

Dans une religion morale, le sens de la béatitude spirituelle et le sens de la justice sociale sont unis. C'est cette unité qui rend possible l'impact de la religion sur une civilisation. La religion devient alors publique. « Et si vous réservez vos saluts à vos frères et à vos sœurs, que faites-vous de plus que les autres ? » (Mt 5,47). L'objectif de la religion n'est pas d'exhiber une liste de frères et de sœurs qui sont sauvés, c'est de rendre les gens conscients de la présence divine dans notre monde quotidien. **La shekhinah** – un terme rabbinique désignant la présence divine – n'est pas impérialiste. Elle embrasse tout. Pour citer le Coran : « A Dieu appartiennent le Levant et le Couchant ; où que tu te tournes, là se trouve la face de Dieu. Dieu est Celui qui embrasse tout, Celui qui connaît tout » (La vache, 109).

La civilisation ignore l'ordre d'« ôter les sandales de ses pieds » même quand le sacré la rencontre (Ex 3,5). Et pourtant, il est important pour une civilisation d'expérimenter un tel moment symbolique, fut-ce une fois tous les deux siècles. Il faut rendre la civilisation consciente de la shekhinah. James Baldwin, un philosophe d'Harlem, un quartier de New York, essaie de restaurer le sens de la shekhinah pour notre civilisation d'aujourd'hui par ces simples mots percutants : « C'est une loi terrible, et inexorable, qu'on ne peut nier l'humanité d'un autre sans diminuer sa propre humanité. »²² Les chrétiens ne peuvent nier l'humanité des musulmans sans diminuer leur propre humanité. C'est là un axiome sacré qui attire l'attention sur la shekhinah.

le sens de l'histoire

Robert Speer, directeur de la mission presbytérienne, a publié en 1904 une œuvre en deux volumes : « Missions et Histoire moderne : étude des aspects missionnaires de quelques grands mouvements du XIX^e siècle. » Il y passe en revue douze « grands mouvements » ; tous, sauf deux, se rapportent à l'Asie, à commencer par la rébellion de Taiping en Chine de 1850 à 1864. Selon Speer, ces mouvements qui influencent la vie et le destin d'un milliard de gens, « sont incompréhensibles si on n'en saisit pas les dimensions missionnaires ». De son point de vue, « tout le mouvement occidental en Asie est révolutionnaire et subversif », et son impact central est de nature morale et religieuse. « *Les premiers frémissements de la vie nouvelle* » ont ainsi été donnés aux foules de l'Asie par la mission chrétienne. Quel magnifique résultat ! « Pour ceux qui croient que Christ convient parfaitement à tous, aucune porte n'est fermée et des occasions innombrables sont offertes ». ²³

22/ James BALDWIN : « *Nobody Knows My Name* » p. 66.

23/ John R. MOTT, à la première assemblée du Conseil œcuménique des Eglises, en 1948.

Si un milliard de gens ont été ainsi provoqués par la morale chrétienne, le caractère de la civilisation orientale a sûrement dû être changé. L'interprétation chrétienne de la vie humaine a dû être injectée dans la civilisation asiatique. Depuis l'époque de Speer, un deuxième ou peut-être un troisième milliard de gens on dû expérimenter « les premiers frémissements de la vie nouvelle ». Et la mission va pouvoir continuer à remporter des succès en influençant les 6,35 milliards d'êtres humains de l'an 2 000.

De fait, le genre humain tout entier vit aujourd'hui sous l'impact de la civilisation occidentale, mais « vaste comme la mer » est la ruine de l'homme dans le monde (Lam 2,3). En dépit des milliards de gens qui ont ressenti « les premiers frémissements de la vie nouvelle », la civilisation orientale a refusé de devenir chrétienne. Partout dans le monde, et en particulier en Orient, les hommes voient de sérieux problèmes dans la civilisation chrétienne occidentale. D'où viennent donc « les premiers frémissements de la vie nouvelle » ? D'une missiologie de la « théologie de la croix » ou bien de la fureur de la psyché occidentale ?

Missionnaires et universitaires affirment que l'évangile éveille les peuples au « sens de l'histoire ». Des millions de gens à travers le monde font l'expérience de la réalité de l'histoire en entrant en contact avec Jésus-Christ. Quand je compare la vue cyclique de l'histoire proposée par la civilisation orientale (hindoue, bouddhiste, taoïste) avec la civilisation occidentale marquée par sa vision d'une histoire linéaire orientée, je suis frappé par **un prodigieux contraste**.

Tout d'abord, ce qu'on entend par « sens de l'histoire » n'est pas clair. Toute religion et culture a un certain sens de « l'histoire ». Le taoïste a un sens de l'histoire, mais il diffère radicalement de celui du christianisme. Dire que l'histoire est une illusion sans réalité est également une forte affirmation hindoue sur l'histoire. Selon les chrétiens, le sens chrétien de l'histoire est le seul qui puisse donner aux gens « les premiers frémissements de la vie nouvelle ». Mais d'autres traditions spirituelles sont également capables de donner « les premiers frémissements de la vie nouvelle » selon les critères de leurs propres traditions. L'évangile n'est « unique » que pour ceux qui croient en l'évangile.

En second lieu, la théologie chrétienne affirme l'intentionnalité de l'histoire. Elle vient du Dieu miséricordieux et retourne au Dieu miséricordieux. Jésus-Christ est le Commencement et la Fin (Ap 22,13). Mais cela ne veut pas dire que le trait qui relie le Commencement et la Fin soit rectiligne. En vérité,

l'image d'une ligne droite, l'image de l'efficacité, et celle de la hesed biblique, de l'amour constant, ne peuvent aller ensemble. C'est la hesed qui ouvre les gens à la vérité sur l'histoire. Toutes les images – ligne droite ou cercle, triangle ou pendule, zigzag ou point – devraient être librement utilisées pour exprimer la shekhinah de Dieu dans l'histoire.

questions sur le sens chrétien de l'histoire

Les chrétiens doivent exercer un esprit d'autocritique :

– N'ont-ils pas considéré leur impérialisme comme « une image linéaire de l'histoire » ? Combien de lignes droites les nations chrétiennes n'ont-elles pas tirées pour diviser le continent africain en vue de leur profit colonial ?

– Ont-ils réellement compris « le sens biblique de l'histoire » ? Y a-t-il dans la Bible un « sens de l'histoire » dans le sens que les théologiens lui donnent aujourd'hui ?

– Les chrétiens savent-ils que leur façon de concevoir l'histoire comme orientée n'est peut-être qu'une formulation théologique du « Destin inévitable » ? Justo L. GONZALEZ écrit : « Colomb pensait qu'il était guidé par la divine Providence, qu'il avait été choisi par Dieu pour accomplir une tâche unique. Il pensait aussi que cette tâche comportait la capture des autochtones et leur vente comme esclaves en Europe pour rembourser ses dettes. »²⁴

– Se rendent-ils compte que cette façon linéaire de penser rend le contenu théologique du christianisme superficiel et borné ? Ne rend-elle pas la théologie chrétienne plutôt guidée par la fureur qu'orientée par la théologie de la croix ? « Nous n'avons jamais rien su de l'enfer. Nous ne croyons pas que Dieu puisse créer des gens simplement pour les punir éternellement après un bref passage sur terre. »²⁵

– Ont-ils été dérangés par les paroles de Jésus : « Chaque arbre se reconnaît au fruit qui lui est propre » (Lc 6,44) ? Ne devraient-ils pas décider quelle vision de l'histoire est la plus crédible « à la vue des fruits qui lui sont propres » ? La vision chrétienne de l'histoire apporte-t-elle vraiment plus de plénitude dans le monde que la vision bouddhiste ?

24/ « *The Christ of Colonialism* » Church and Society, janv/févr. 1992, p. 20.

25/ Steve BIKO : « *I write what I like* », p. 44.

LE CHRIST BRISEUR DE FRONTIÈRES

Le Christ marginalisé est le Christ briseur de frontières. Pour les religions, les catégories de « ceux du dehors » et de « ceux du dedans » jouent un rôle capital. La missiologie chrétienne a souvent été fondée sur la dynamique de ces catégories. Les gens qui confessent la foi chrétienne sont « ceux du dedans », tandis que ceux qui ne le font pas sont « ceux du dehors ». La mission consiste à transformer « ceux du dehors » en « ceux du dedans ».

La théologie de la croix commence avec la contemplation du Christ devenu le dernier de « ceux du dehors ». Nul n'a pu se trouver plus « extérieur » que lui à la grâce salvifique de Dieu (Mc 15,34). A la base de l'Évangile, et donc de l'identité de l'Église, il y a l'expérience qu'a Jésus agonisant d'être abandonné par Dieu. « Quand tu offres un festin, invite le pauvre, l'estropié, le boiteux et l'aveugle » (Lc 14,13).

En général, on regarde « les pauvres » comme « ceux du dehors ». Pourtant ils sont au cœur même de l'Évangile. La raison en est que le Christ, « celui du dehors », est le nouveau centre. Telle est l'orientation fondamentale de la missiologie de la théologie de la croix. « Ceux du dedans » ne sont tels que parce que le Christ est devenu « celui du dehors » (2 Cor 8,9). La « **théologia glorie** » est centrée sur l'intérieur, tandis que la « **theologia crucis** » est centrée sur l'extérieur (Lc 15,7). Durant les 500 dernières années, la principale poussée de la missiologie a été axée sur « ceux du dedans », alors qu'un centrage sur le Christ est axé sur « ceux du dehors ». Il en est ainsi parce que le centrage, ici, est inspiré par l'amour qui se donne. Permettez-moi de mettre en lumière quelques éléments qui provoquent notre missiologie.

questions pour notre missiologie

– *au dehors* : « Hors de Dieu », « Hors du Christ », « Hors du Saint-Esprit » : y a-t-il vraiment des gens « hors » de la Sainte Trinité ? (cf. Ps 139,8). Y a-t-il quelqu'un hors du Christ, lui qui est devenu le dernier de « ceux du dehors » « pour notre salut » ? Qui donc est « quelqu'un du dehors » ? C'est une importante question théologique qui nous conduit au mystère de la grâce de Dieu.

– « *les élus* » : Dans l'Écriture et dans la Tradition de l'Église, y a-t-il un concept de « personnes élues » ? Les « élus », sont-ils « ceux du dedans » ? Dans la « théologie de la croix », quels sont la situation et l'esprit des « élus » ?

– *autres religions* : A partir de quand le bouddhisme devient-il une « autre » foi pour le christianisme ? La critique bouddhiste de la cupidité humaine est-elle « en dehors » de l'enseignement de Jésus ? Pour Dieu, il est bien possible que les distinctions entre juifs, chrétiens, musulmans, hindous, bouddhistes, taoïstes, etc. ne soient pas de mise, bien que ces distinctions soient importantes pour nous (Rom 11,32). Le Dieu de la Bible est un Dieu « briseur de frontières ». ²⁶

– *esclavage* : L'esclavage prend sa source dans le cœur de ceux qui saluent seulement leurs frères et leurs sœurs (Mt 5,46-47). C'est l'expression d'un complexe de fanatisme de la part de « ceux du dedans ».

– *demande de pardon* : La missiologie centrée sur l'extérieur ne devrait-elle pas s'interroger sur les questions d'« excuse » et de « réparation » ? En 1946, la commission Calhoun du Conseil fédéral des Eglises du Christ en Amérique a fait une déclaration significative. « *Nous voudrions commencer par un acte de contrition. En tant que chrétiens d'Amérique, nous nous repentons profondément pour l'utilisation irresponsable qui a été faite de la bombe atomique. Nous reconnaissons que, quel que soit le jugement de principe sur la moralité de la guerre, les bombardements par surprise d'Hiroshima et de Nagasaki sont moralement indéfendables.* » Si en 1946 on avait fait connaître cette déclaration au peuple japonais, sa réponse au christianisme après la guerre aurait été radicalement différente.

– *syncrétisme* : En christianisme, notre discours sur le syncrétisme n'est-il pas souvent faussé par un « complexe du centre » ?

– *civilisation occidentale* : Selon Gandhi,²⁷ la civilisation, dans le vrai sens du mot, ne consiste pas à multiplier mais à réduire délibérément et volontairement les désirs. L'esprit du christianisme, guide moral de la civilisation occidentale, ne devrait-il pas être d'accord avec la position de Gandhi (Lc 12,15) ? La culture de la « réduction des désirs » n'est-elle pas plus ouverte aux besoins des autres ? N'est-il pas vrai qu'« accorder l'hospitalité aux étrangers » (philoxenia-Rom 12,13) serait un acte extrêmement malaisé à accomplir dans la civilisation de « multiplication des désirs » ?

26/ Donald SENIOR and Cartoll STUKLMULLER: « *The Biblical Foundation for Mission* », pp. 211-340.

27/ Mahatma GANDHI : « *The Gita and Satyagraha* ».

« Se donner » : c'est l'attitude fondamentale du Christ envers ceux du dehors, les « outsiders ». Le Christ qui se donne, celui qui est radicalement ouvert et vulnérable, est en relation avec chacun. C'est pourquoi, pour lui, il n'y a pas de « gens du dehors ». L'universalité du Christ est une expression de son ouverture radicale envers tous (Mc 2,17).

conclusion

Le thème dont on m'avait chargé était : « Nouveau monde – Nouvelle création : mission dans la puissance et la foi. » J'ai mis ce thème sous la lumière du Dieu qui se donne dans le Christ. Dans cet éclairage, nous pouvons dire avec humilité que « nous apercevons les gens, mais ils ressemblent à des arbres qui marchent » (Mc 8,24 ; Ps 36,9). Dans la théologie de la croix, nous apercevons la gloire universelle du Dieu miséricordieux et juste à travers le Christ marginalisé. La gloire de Dieu est révélée, bien que cachée, dans l'humanité renouvelée et transformée qui est créée par le Christ marginalisé.

La foi se réjouit de la promesse de la transfiguration de l'humanité. A cause de cette promesse, elle est libre de participer à toutes les branches de l'activité et de la pensée humaines. Elle n'a pas un plan de l'histoire humaine, mais elle est en mesure de dire « cinq mots » d'importance cruciale pour l'humanité (1 Cor 14,19). « Oui, que vienne bientôt le temps où votre plan de grâce pour le salut deviendra réalité sur la terre, comme il l'est maintenant dans les cieux » ! ²⁸

Kosuke Koyama

*606W, 122nd Street, Apt. n° 4W
New York, NY 10027. USA*

28/ D'après la paraphrase de la Prière du Seigneur selon K. Stendahl.

LA PAROLE SE FAIT CHAIR

Quelle « mission » mener dans un monde en proie aux injustices, aux oppressions et aux discriminations de toutes sortes ? Et dans ce monde quel est l'avenir du projet de Dieu : « Voici que je fais toutes choses nouvelles » ? Relire dans ce contexte la Parole de Dieu, pour qu'Elle prenne chair en notre temps et devienne réellement « lumière sur nos pas » (Ps 119,105), tel était l'objectif de l'atelier « Données Bibliques ». Nous reproduisons l'exposé de Justin Upkong du Nigéria et résumons la contribution de Willem Saayman d'Afrique du Sud et les réflexions de l'atelier.

CRÉATION NOUVELLE

PERSPECTIVES BIBLIQUES ET CHRISTOLOGIQUES

par Justin Upkong

Prêtre nigérian, J. Upkong est professeur de Théologie biblique à l'Institut Catholique de l'Afrique de l'Ouest (Port-Harcourt, Nigéria).

Jésus a inauguré la création nouvelle en dénonçant les oppressions de son temps et en libérant ceux qui souffraient. La mission de l'Eglise est de discerner les oppressions nouvelles et de lutter contre elles dans la force de l'Esprit. Alors, elle sera signe du Royaume qui vient.

La mission de l'Eglise est participation à la continuation de la mission de Jésus. De même que le Père a envoyé Jésus dans le monde, ainsi Jésus a appelé ses disciples et continue aujourd'hui à appeler tous les chrétiens pour cette mission (Jn 20,21). Le ministère de Jésus constitue le modèle de la mis-

sion de l'Eglise aujourd'hui.¹ Si nous examinons le Nouveau Testament, nous constatons que la mission de Jésus concernait le renouvellement du monde. Il proclamait la venue du **Royaume de Dieu** sur terre et la transformation de la vie des hommes et des relations humaines comme un signe de la Royauté effective de Dieu sur la terre.

De même, la mission de l'Eglise aujourd'hui doit être l'annonce du Royaume de Dieu sur la terre, ce qui implique la transformation du monde par le rétablissement de la justice, l'élimination de l'oppression et de la pauvreté, la promotion de la paix et d'une coexistence harmonieuse au sein de la création.

1. « convertissez-vous, le Royaume de Dieu est proche » (Mt 4,17)

Si nous recherchons la cause profonde de la famine, de l'oppression, de la destruction des ressources naturelles et de l'environnement, l'explication dernière se trouve être l'égoïsme effréné des hommes. Il en est résulté l'émergence de structures économiques, politiques, sociales et religieuses d'exploitation, d'oppression et d'asservissement, qui garantissent à ceux qui ont accès aux richesses de les conserver en opprimant les pauvres, en surexploitant les ressources naturelles disponibles et en saccageant l'environnement. Et tous ceux qui ont conquis le pouvoir ne cessent d'opprimer les autres afin de le conserver. C'est dans ce contexte que nous mesurons l'importance et la pertinence de la proclamation de la **metanoia** (repentance, conversion), lors de l'inauguration du Royaume de Dieu sur terre, selon les évangiles synoptiques.²

La metanoia implique **un changement intérieur** qui se manifeste dans un style de vie adéquat (Mt 3,8). A la fois don de Dieu et activité de l'homme, elle s'impose à tous. Jean-Baptiste et Jésus en ont, tous deux, fait le point de départ de leur prédication.

Luc présente l'appel de **Jean-Baptiste** au repentir à trois niveaux (Lc 3,10-14). En premier lieu, il y a ce qui est demandé à tous : partager avec ceux qui en sont démunis les biens indispensables à la vie, la nourriture, le vêtement. Celui qui sait être désintéressé devant ces besoins fondamentaux saura l'être aussi en d'autres domaines. Il s'agit de porter un coup mortel à l'égoïsme jusque dans ses racines les plus profondes. En second lieu, vient ce qui est

1/ Cf. Justin S. UPKONG : « *Mission in the Acts of the Apostles. A Study from the Perspective of the Evangelized* » in « *Revue africaine de théologie* » 13, 1989, pp. 189-190.

2/ Cf. Teresa OKURE in « *Spiritus n° 130* », pp. 34-43.

demandé aux collecteurs d'impôts. En raison de leurs exactions et de leurs fraudes passées, pour eux, le repentir implique, outre le partage des biens fondamentaux de la vie, l'honnêteté dans l'accomplissement de leur charge. Jean-Baptiste s'en prend là à la soif désordonnée des richesses. En dernier lieu, il y a ce qui est demandé aux soldats réputés pour leur arrogance et leurs violences. C'est contre cela que s'élève le Précurseur.

Dans sa prédication, **Jésus** accepte mais dépasse l'appel au repentir de Jean-Baptiste. La metanoia est liée indissolublement au message du Royaume qu'il vient inaugurer (Mc 1,15 ; Mt 4,17). Toute la prédication de Jésus, même lorsqu'il n'emploie pas ce terme, est un appel à la metanoia, une invitation pressante à se soumettre aux exigences du Royaume. Il est venu pour cela (Lc 5,32) et c'est pour cela aussi qu'il a envoyé ses disciples (Lc 24,4). Ses miracles sont des appels à la conversion. En Mt 11,20, les cités où il a opéré des miracles et qui ont refusé de se convertir, sont l'objet de ses invectives. La pêche miraculeuse (Lc 5,4-11) suscite le repentir de Pierre (v.8). Pour Jésus, la metanoia est la voie du salut auquel il était venu appeler l'humanité. Elle demande une transformation profonde de notre être, par laquelle des adultes doivent devenir comme de petits enfants (Mt 18,3). C'est une transformation qui affecte la personne tout entière, le cœur de la vie personnelle, la conduite de l'homme, ses pensées, ses paroles et ses actes, car un bon arbre produit de bons fruits et un mauvais arbre de mauvais fruits (Mt 12,33-37).

Comme pour Jésus, la metanoia doit être pour **l'Eglise aujourd'hui** le thème central de l'annonce du Royaume. L'égoïsme, qui donne naissance à une soif désordonnée des richesses et de la puissance, est à considérer comme le péché fondamental de notre société, et la prédication de l'Eglise doit d'abord et surtout viser ce péché. Elle doit viser à transformer les individus égoïstes en personnes qui partagent leur vie et leurs biens avec les autres et cherchent à promouvoir réellement le bien-être des autres. Cette transformation intérieure est exigée d'un chacun pour que le règne de Dieu puisse s'établir sur terre.

2. « rendre la liberté aux opprimés » (Lc 4,17)

a. diverses formes d'oppression

L'oppression économique : c'est une situation de dénuement, de misère. La misère est paradoxalement le fléau le plus dévastateur et le plus commun de l'humanité souffrante, en un temps réputé être plus prospère que tous les siècles passés. Au sein des pays riches d'Europe et d'Amérique du Nord, on

rencontre de nombreux ghettos de pauvres exclus de l'accès aux richesses et aux services de leurs pays. Cependant le plus grand nombre des pauvres de ce monde vit dans les pays du Tiers Monde. D'année en année, leur nombre et leur misère ne font que croître. De plus, ces gens ne sont pas seulement pauvres, ils sont aussi psychologiquement exclus et socialement marginalisés. La cause principale de cette oppression économique est la structure actuelle des rapports entre pays riches du Nord et nations pauvres du Sud, entre riches et pauvres à l'intérieur de ces pays.

L'oppression politique se rencontre un peu partout dans le monde, sous une forme ou sous une autre. La forme la plus radicale en est le colonialisme en vertu duquel un pays exerce un contrôle politique direct sur un autre, lui déniait la liberté fondamentale d'exercer ses droits de nation. Une autre forme en est le néo-colonialisme, en vertu duquel des nations politiquement fortes imposent leur volonté à des pays plus faibles pour les contraindre à prendre des décisions politiques et économiques avantageuses pour les nations fortes, mais préjudiciables aux plus faibles. Un exemple en est le programme d'ajustement structurel imposé aux pays du Tiers-Monde par la Banque Mondiale, sous contrôle de l'Occident, comme condition de prêts pour le développement, ce qui a aggravé la misère des pauvres du Tiers-Monde. Une autre forme d'oppression politique assez fréquente est l'étouffement de la démocratie par les régimes militaires ou les systèmes de parti unique. Tout cela est à considérer comme une injustice flagrante.

L'oppression sociale se rattache à toutes les formes de discrimination envers les personnes. L'apartheid en Afrique du Sud, le système des castes en Inde, la discrimination à l'encontre des aborigènes et des noirs dans les Amériques en sont des exemples manifestes. De nos jours, nous avons aussi pris conscience de l'assujettissement des femmes un peu partout dans le monde et du fait que notre système social est foncièrement patriarcal dans ses structures. De plus, il y a les enfants dont les droits en tant que personnes ont toujours été bafoués. Dans certains pays, les discriminations tribales, entraînant des conflits, sont également le sujet de graves préoccupations. De nos jours, l'oppression sociale ne cesse de croître en intensité dans notre monde soi-disant « civilisé ».

L'oppression religieuse et culturelle. Bien que, de par sa nature, la religion doive être un facteur d'intégration sociale, l'histoire de l'humanité fourmille d'exemples où elle a été manipulée au point de devenir un facteur de discrimination, de haine et de conflits. Le conflit Israëlo-Arabe, bien que politique, est fortement enraciné dans les croyances religieuses. Au Liban, le conflit est

ouvertement religieux. En Inde, au Soudan, en Algérie et au Nigéria, le fondamentalisme religieux a renforcé la guerre civile, au prix d'un grand nombre de morts et de dommages matériels. Pour ce qui concerne le christianisme, l'Eglise devrait examiner sa propre histoire pour critiquer ses attitudes envers les fidèles des autres religions en Afrique, en Asie et dans les Amériques. L'Eglise devrait aussi examiner d'un œil critique ses structures internes pour que leur fonctionnement ne donne pas prise à une quelconque oppression. Les laïcs, et particulièrement les femmes, en arrivent aujourd'hui à exprimer leur sentiment d'être mis à l'écart des rouages du gouvernement et de la mission de l'Eglise.

b. bonne nouvelle de libération

A la lumière de tout ce que nous venons de voir, le message de Jésus, ses relations personnelles avec les gens et ses engagements se détachent en pleine clarté. Luc présente Jésus reprenant les paroles d'Isaïe sur l'ère messianique (Is 61,1-2) pour annoncer **le programme de sa mission** (Lc 4,15-19). Il est consacré par l'onction de Yahweh, dont l'Esprit repose sur lui. Sa mission est d'apporter la Bonne Nouvelle aux opprimés : autrement dit, il proclame que les opprimés cesseront de l'être. Il ne l'a pas seulement proclamé, mais il l'a réalisé tout au long de son ministère.

Le ministère de Jésus s'adressait aux *opprimés dans la société d'alors*. Dans la vision du monde des Palestiniens contemporains de Jésus, la maladie était considérée commune une manifestation de la puissance de Satan sur les hommes, une funeste conséquence du péché.³ Dans cette perspective, l'évangile nous présente Jésus détruisant le royaume de Satan et ses structures oppressives (la maladie) pour instaurer sur terre l'ordre du royaume de Dieu, conclure avec les hommes une nouvelle alliance de vie, construire un ordre social fondé sur la libération des hommes.

La libération apportée par Jésus se situe à *quatre niveaux* : psychologique, social, matériel et spirituel. *Psychologiquement*, au contact de Jésus, les opprimés étaient remplis d'estime pour eux-mêmes, de confiance, de joie. Le lépreux de Mc 1,40-45 a été rassuré par ce contact auquel il ne s'attendait pas mais qui lui inspirait une vive conscience de sa dignité. Rien n'aurait pu donner au paralytique de Mc 2,1-12 une plus grande confiance en lui-même que

3/ Cf. Jean GIBLET et Pierre GRELOT, *Maladie/guérison*, in « *Dictionnaire de théologie biblique* ».

les paroles de Jésus : « Lève-toi, prends ton brancard et marche. » La veuve de Naïm (Lc 7,11-17) a dû éprouver confiance et consolation quand Jésus lui a dit : « Ne pleure pas. » Le démoniaque de Gérasa a découvert que sa rencontre avec Jésus avait fait de lui un homme nouveau et il voulait devenir un de ses disciples (Mc 5,1-20 et textes parallèles). *Socialement*, ceux qui étaient guéris étaient aussi réintégrés dans la société. Les lépreux et les possédés, considérés comme des parias, devenaient, une fois guéris, des membres actifs de leur communauté. *Physiquement*, ils n'étaient plus des lépreux ni des possédés. La veuve de Naïm, quand son fils lui fut rendu, n'était plus une veuve sans soutien. En même temps que ces bienfaits matériels, une rencontre avec Jésus entraînait aussi des *faveurs spirituelles* car il guérissait en vertu d'une force qui émanait de lui et pénétrait la personne guérie (Lc 8,46). Cette force apportait guérison spirituelle et rémission des péchés (Mc 2,9). La rencontre avec Jésus (Jn 4) amène la Samaritaine à reconnaître en lui le Messie promis.

La rencontre de Jésus **avec les non-juifs** était empreinte de bienveillance, d'amour et de compréhension, plutôt que de rejet et de condamnation. Dans la rencontre avec la Samaritaine (Jn 4,1-42), c'est Jésus qui prend l'initiative de la conversation en lui demandant à boire, en dépit du fait que les Samaritains, en matière religieuse, n'étaient pas bien vus par les Juifs et qu'une vieille hostilité régnait entre les deux groupes. Dans les récits des rencontres avec la Syrophénicienne (Mt 7,24-30) et le Centurion (Mt 8,5-13), nous remarquons à nouveau l'attitude de Jésus empreinte de charité et de compréhension. Il ne leur demande pas de se convertir à sa religion comme condition préalable à l'accomplissement de leur requête.

La mission de Jésus était une mission de libération. Il proclamait cette libération dans sa prédication et la réalisait au cours de son ministère. Le défi lancé à l'Eglise d'aujourd'hui est donc de proclamer la Bonne Nouvelle de la libération comme Jésus l'a fait, mais dans le contexte des oppressions économiques, sociales et religieuses d'aujourd'hui...

3. « artisans de paix » (Mt 5,9)

La paix sur terre est sérieusement menacée par *l'accumulation des armements*, y compris nucléaires, par des pays qui aspirent à la suprématie militaire. Il y a aussi le *déploiement des bases militaires* dans diverses parties du monde. Elles constituent une menace et un rappel constant de l'absence de paix. Avec la récente *désintégration de l'Union Soviétique* et l'annonce d'un moratoire sur la fabrication de l'arme atomique par les USA et la Russie, on

espère que le temps de la guerre froide et de la course aux armements est désormais révolu. *Le terrorisme* est une autre menace très sérieuse pour la paix du monde. Au cours de la dernière décennie, ce monstre hideux a causé la perte de nombreuses vies humaines et rendu les voyages dangereux.

La mission de Jésus était de répandre la paix sur la terre. Dans les récits de l'enfance selon Luc, le message capital et la signification de la nativité de Jésus sont l'annonce de la paix (Lc 2,1-20). En Lc 2,1-14, Jésus est présenté comme le « Messie davidique venu apporter le don eschatologique de la paix ».

Ainsi, encore tout petit enfant, il a été reconnu comme porteur de paix. Tout son ministère a été un ministère de paix. Dans les Béatitudes, il nous est dit que les doux posséderont la terre (Mt 5,4) et que les artisans de paix seront appelés les véritables enfants de Dieu (Mt 5,9). Et la paix, dans ce contexte, ne signifie pas seulement l'absence de guerre, mais la plénitude du bien-être. Pour Luc, le salut signifie le rétablissement de la paix et la délivrance du péché (Lc 19,9). La paix est un don du salut de Dieu pour le monde. La proclamation du Royaume de Dieu sur terre signifie l'annonce de la paix, la transformation de ce monde déchiré par les guerres en un lieu de paix et de joie.

Mais la paix que Jésus nous donne ne ressemble pas à celle que donne le monde (Jn 14,27). Selon l'ancienne pratique orientale, adoptée par le Judaïsme, on pouvait établir la paix en ripostant à la mesure exacte de l'offense (loi du talion : Ex 21,24). Jésus a aboli cette conception de la paix (Mt 5,38-39). La paix n'est pas rétablie en répondant coup pour coup, mais plutôt en renonçant à certains de nos droits et en acceptant des inconvénients personnels. La paix proclamée par Jésus est une paix empreinte d'amour, d'amour des ennemis (Mt 5,44). Voilà la paix que l'Eglise doit continuer de proclamer de nos jours, la paix qui doit transformer le monde.

4. problème d'écologie

Au nom du développement économique et du progrès, le monde contemporain connaît, plus que par le passé, de sérieuses pollutions de l'air, de l'eau et de la terre, une mauvaise exploitation de la terre, de la vie des animaux et des poissons, avec comme résultat une déforestation aggravée et la disparition progressive de diverses espèces. En Afrique, cette déforestation a entraîné une désertification massive engendrant la pénurie alimentaire et la famine, et

provoqué la disparition de nombreuses espèces animales et végétales, indispensables pour la médecine, l'alimentation, etc. Au Sud-Est du Nigéria, où des compagnies pétrolières multinationales font des prospections, de vastes étendues de terres cultivables, des ruisseaux et des rivières ont été contaminés par des infiltrations de pétrole, enlevant à la terre sa fertilité, tuant les poissons et privant les populations de ce qui est nécessaire à leur subsistance. Ces dernières années, le stockage des déchets toxiques des pays d'Europe dans les pays pauvres (l'Italie au Nigéria, la France en Côte-d'Ivoire) avec tous ses dangers pour la vie humaine et l'environnement, constitue un acte de barbarie et de dévastation de la création. Le problème de l'écologie se présente comme une menace non seulement pour la vie humaine, mais aussi pour la survie de notre planète et de toute forme de vie. Cela a été jugé comme suffisamment grave pour provoquer la convocation du Sommet de la Terre au Brésil en juin 1992.

C'est dans ce contexte qu'il nous faut relire l'enseignement de Jésus : tout ce qui a été créé, même les moindres créatures, est l'objet de la sollicitude sans limite de Dieu. Les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent et qui n'ont que peu de valeur, sont l'objet de sa sollicitude (Mt 6,26), et pas un moineau ne tombe à terre à l'insu ou contre la volonté de Dieu (Mt 10,29). Même l'herbe des champs est entretenue avec amour par la Providence, pour croître et fleurir en toute beauté (Mt 6,28-30).

La sollicitude de Dieu pour ses créatures nous montre non seulement que Dieu en est l'origine, mais nous révèle aussi la réalité de la royauté divine sur l'univers. Dieu est un roi qui gouverne avec tendresse et nourrit les sujets de son royaume comme un berger nourrit son troupeau (Cf. Is 40,11). Les créatures vivent parce que Dieu les maintient en vie. Saccager la création en gaspillant et en surexploitant ses ressources va à l'encontre de la conception de la royauté de Dieu sur l'univers proclamée par Jésus. Face à l'entreprise de dévastation de la création, l'Eglise doit proclamer la restauration et la protection de l'univers.

5. dans la puissance de l'esprit

La mission confiée à l'Eglise de proclamer au monde contemporain le salut de Dieu est vaste, voire écrasante. Mais l'Eglise sait bien que sa mission est une participation à la mission du Christ qui continue à être l'Évangéliste par excellence. Aussi ne compte-t-elle pas sur ses propres forces dans l'accomplissement de ses tâches, mais elle s'appuie plutôt sur la puissance de

l'Esprit Saint qui a animé le ministère de Jésus et que ce dernier a promis d'envoyer pour guider son Eglise.

Dans les quatre évangiles, le mandat missionnaire confié par Jésus à ses disciples après sa résurrection est accompagné de **la promesse de son soutien personnel** ou par l'affirmation que ce soutien se manifestera au cours de leur mission. En Mt 28,20, après avoir donné mandat à ses disciples de proclamer l'Evangile à toutes les nations, Jésus leur promet de rester avec eux jusqu'à la fin des temps. Par cette promesse, Jésus signifiait le début de « l'ère finale du salut » et son assistance à son Eglise dans son entreprise missionnaire. En Marc, le mandat missionnaire s'accompagne de l'affirmation de la puissance de Jésus agissant en ses disciples pour confirmer leur prédication (Mc 16,20). Chez Luc, l'accueil miraculeux de l'Esprit Saint marque le début de la mission de l'Eglise dans le monde entier (Lc 24,44-49 ; Ac 2,1-4). Chez Jean, Jésus communique le Saint-Esprit aux disciples au moment de les envoyer en mission (Jn 20,21-23).

Au cours de son ministère public, Jésus affirme clairement que la puissance de l'Esprit **guidera ses disciples** dans leur mission. Ils seront persécutés, traduits en justice, mais l'Esprit leur enseignera ce qu'ils auront à dire (Mc 13,11). Au cours du discours de la dernière Cène, Jésus promet qu'une fois retourné chez son Père, il enverra l'Esprit Saint pour guider l'Eglise dans sa mission. Il s'agit de l'Esprit de vérité qui introduit l'Eglise dans la vérité et qui sera avec elle pour toujours (Jn 24,16-26).

Dans l'histoire de Jésus lui-même, nous constatons que le Saint-Esprit dirige sa vie et son ministère. Les évangiles de l'enfance en Mathieu comme en Luc soulignent que, dès le sein maternel, Jésus a été constitué Fils de Dieu par le Saint-Esprit (Mt 1,20 ; Lc 1,35)⁴. Les récits du baptême de Jésus dans les évangiles synoptiques (Mt 3,13-17 ; Mc 1,9-11 ; Lc 3,21-22) nous montrent que pour Jésus ce n'était pas seulement un baptême d'eau, mais un baptême de l'Esprit. Il a été consacré alors pour sa mission et proclamé publiquement Fils de Dieu.⁵

Au début de son ministère public, Jésus a reconnu cette onction de l'Esprit en s'appliquant à lui-même la prophétie d'Isaïe : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la bonne*

4/ Cf. Jacques GUILLET, l'Esprit de Dieu, in 5/ *Ibid.*
« *Dictionnaire de théologie biblique* ».

nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le retour à la vue, rendre la liberté aux opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur. » (Lc 4,18-19).

Dans ce texte, Luc nous révèle le **programme de la mission de Jésus**. Il s'agit d'une mission de libération, de guérison et de renouvellement, sous *la conduite de l'Esprit* de Yahweh. Les évangiles nous montrent clairement que ce programme a été exécuté à la lettre, et que dans son ministère Jésus agissait avec la puissance de l'Esprit. Grâce à cette force de l'Esprit, Jésus l'a emporté sur le démon lors des tentations au désert (Mt 4,1-11). C'est par le même Esprit qu'il chassait les démons (Mt 12,28). Ses miracles manifestaient la puissance en lui de l'Esprit. Avec Jésus, l'ère nouvelle du royaume de Dieu est devenu accessible aux hommes. S'aveugler et attribuer les œuvres de Jésus à la puissance de Satan est un blasphème contre l'Esprit Saint (Mc 3,28-30).

Jésus savait que la tâche de l'Eglise sur terre serait énorme ; il a donc promis d'envoyer l'Esprit pour qu'il **demeure** avec elle pour toujours et la **dirige** dans sa Mission. L'Eglise, pour la réussite de sa mission, ne doit donc pas compter sur le prestige des moyens humains mais uniquement sur la puissance du Saint-Esprit de Dieu.

6. mission fondée sur la foi

Pour autant que la mission de l'Eglise est de continuer celle du Christ, elle ne pourra atteindre son but de renouveler le monde que dans la mesure où elle est fondée sur la foi, c'est-à-dire accomplie **en union avec Jésus lui-même** et en obéissance à la volonté divine. Les évangiles nous le montrent de diverses manières. En Jn 15,5-7, Jésus recourt, pour exprimer cette idée, aux images de la vigne et des sarments. Jésus est la vigne, les chrétiens sont les sarments. De même que les sarments ne peuvent survivre et porter des fruits s'ils ont été détachés de la vigne, de même les chrétiens ne peuvent produire des fruits dans leur vie et dans leur mission s'ils ne sont pas unis à Jésus. Si les chrétiens restent unis au Christ, le Père leur accordera tout ce qu'ils lui demanderont (Jn 15,7 ; 26,26), ils maintiendront toujours l'union entre eux et seront ainsi capables d'apporter la foi au monde (Jn 17,21-23).

En plusieurs occasions, Jésus exalte la foi de ceux qui s'adressent à lui pour être guéris en leur faisant comprendre que leur demande est exaucée à cause de leur foi. Ce fut le cas du centurion venu solliciter la guérison de son serviteur (Mt 8, 5-13), du paralytique (Mt 9,1-8), de l'hémorroïsse (Mt 9,18-26),

de la syrophénicienne (Mc 7,24-30). Inversement, le manque de foi l'a empêché d'accomplir des miracles à Nazareth (Mc 6,5).

Durant sa vie publique, Jésus a souligné l'importance de la foi comme **pierre de touche de la réussite de la mission** . Quand les disciples échouent dans la guérison d'un enfant épileptique qui leur avait été amené en l'absence de Jésus, il attribue leur échec à leur manque de foi (Mt 17,14-20). La foi est capable de remuer les montagnes (Mc 11,22 ; Lc 17,6). Et au moment de subir sa passion, Jésus a prié pour Pierre afin que sa foi ne défaille pas (Lc 22,31-34).

Les évangiles nous indiquent clairement que Jésus vivait et remplissait sa mission **en union étroite avec son Père** . C'est Jean qui exprime le mieux cet aspect de la vie et du ministère de Jésus. Dès son prologue, Jean affirme que Jésus était avec Dieu depuis le commencement (Jn 1,1-2). Et dans son entretien avec la Samaritaine, Jésus se révèle comme agissant au nom du Père : « Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive. » (Jn 4,10).

Il déclare un peu plus loin : « *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* » (Jn 4,34) Il n'a rien fait de lui-même, mais seulement ce que le Père qui l'avait envoyé, lui disait de faire (Jn 5,19-24, 30). Il vivait du Père pour sa mission : ainsi les chrétiens doivent-ils vivre de lui pour cette mission (Jn 6,57). Il insiste : son enseignement ne vient pas de lui-même, mais du Père (Jn 7,16 ; 12,49).

Ainsi, celui qui croit en lui, ce n'est pas en lui qu'il croit mais au Père qui l'a envoyé, et celui qui le voit, voit celui qui l'a envoyé (Jn 12,44-45). Jésus est la voie qui conduit au Père, la vérité qui révèle le Père et la vie éternelle dans le Père (Jn 14,6). Il est dans le Père et le Père est en lui (Jn 14,10-11).

Dans les synoptiques, la vie d'union de Jésus avec son Père s'exprime surtout par la **prière** . Avant le début de sa vie publique, Jésus consacre une longue période dans la solitude du désert pour prier et jeûner (Mt 4,12-17 et textes parallèles). Après plusieurs guérisons à Capharnaüm, il se retire dans un lieu désert pour prier (Mc 1,35-39 et textes parallèles). Luc prend soin de remarquer que Jésus avait l'habitude d'agir ainsi (Lc 5,16). Et avant sa Passion, Jésus a passé de longs moments en prière à Gethsémani, avant d'aller au-devant de sa Passion, en obéissance totale à la volonté du Père (Mt 26,36-46 et textes parallèles).

L'Eglise, de nos jours, ne peut remplir fructueusement sa mission si elle n'agit pas en union avec le Christ et en soumission à la volonté du Père. Jésus l'a promis : ceux qui croient en lui sont assurés de pouvoir accomplir de plus grandes œuvres que lui-même (Jn 14,12).

conclusion

Le but et l'objectif de la mission de l'Eglise sont le renouvellement du monde. Jésus a inauguré l'ère nouvelle du Royaume de Dieu sur terre et appelé l'Eglise à collaborer à la mise en place de ce Royaume jusqu'à son plein accomplissement à la fin des temps. Le défi que doit affronter l'Eglise dans sa mission est de savoir *comment proclamer ce Règne de Dieu* dans un monde où abondent l'oppression, la violence et la méconnaissance de la création. Son message, comme celui de Jésus doit être **un message de libération, un engagement pour la vie, une annonce prophétique**. Et tout comme Jésus a rempli sa mission en union d'obéissance à son Père et dans la puissance de l'Esprit, la mission de l'Eglise sera possible et facilitée, si elle est fondée sur la foi et guidée par la force de l'Esprit.

Justin S. Upkong

*CIWA P.O. Box 499
Port Harcourt – Nigéria*

MONDE NOUVEAU – CRÉATION NOUVELLE

contribution de Willem Saaymann (résumé).

Comme J. Upkong, Willem Saaymann porte son attention sur un monde blessé : « La création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement » (Rm 8,22-23). « Ces gémissements, nous pouvons les percevoir aujourd'hui dans les atteintes à la nature, dans la pauvreté et l'injustice qui sont le lot quotidien de tant de peuples, dans la terreur et la violence qui caractérisent la vie de tant de communautés ».

A la suite du Christ, Seigneur de l'univers, qui inaugure la création nouvelle (Col 1,15-20), la communauté chrétienne est appelée à coopérer à la

rédemption de l'univers tout entier. « A l'écoute des gémissements de la terre entière, travailler au rachat et promouvoir de nos jours l'avènement de la nouvelle création signifie prendre part aux souffrances et aux luttes des hommes ». Comme le souligne le rapport de San Antonio : « La participation aux souffrances et aux combats est au cœur de la mission de Dieu et de son dessein sur le monde... L'Eglise, dans la puissance de l'Esprit, est envoyée à la suite du Christ portant les marques de la Croix ».

Pour accomplir cette mission, les chrétiens ont besoin d'être munis d'une force créatrice. Willem Saaymann en présente diverses sources. D'abord la Royauté universelle du Christ : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre... Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps. » (Mt 28,18-20 ; Col 1,15-20 ; Eph 1,9-10). Cette puissance est donnée et demeure active par l'Esprit Saint : « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint, et vous serez mes témoins... jusqu'aux extrémités de la terre. » (Ac 1,8). La Pentecôte inaugure la création nouvelle (Ac 2,17-21).

Une autre source de puissance rénovatrice, et on le souligne aujourd'hui, est la force des pauvres pour la transformation du monde. Les pauvres jouissent de l'amour privilégié de Dieu ; ils « ne cessent d'interpeller l'Eglise et de l'inviter à la conversion » (Puebla). Objet de l'oppression sous diverses formes, les pauvres deviennent les premiers acteurs de leur libération.

La communauté chrétienne puise encore sa force dans l'espérance eschatologique des « cieux nouveaux et de la terre nouvelle » promis en Is 65 et Ap 21. Le règne de Dieu déjà présent tend vers son plein achèvement. Nous œuvrons à l'avènement du Règne de Dieu aujourd'hui, soutenus par l'espérance de l'achèvement final.

L'auteur souligne un autre point qui prend de plus en plus d'importance aujourd'hui : la coopération avec les croyants d'autres traditions religieuses pour œuvrer ensemble à la transformation du monde. Dieu est le créateur de toutes choses, il est le Père de tous. L'humanité entière et toute la terre sont liées dans une destinée commune. Tous sont concernés par les défis de notre temps.

De toutes ces réflexions, Willem Saaymann tire quelques conclusions :

- *Notre foi en la nouvelle création doit s'incarner dans notre vie de missionnaires et nous mettre au service du Christ dans les pauvres...*

• *Un projet missionnaire pour notre temps doit prendre en compte les interpellations aux niveaux écologique, social, économique, politique et spirituel. Pourtant, l'histoire montre que souvent on s'est polarisé sur tel ou tel aspect.*

ATELIER

– *Bien des thèmes restent à approfondir : Royaume de Dieu, Royauté universelle du Christ, Force de l'Esprit à l'œuvre dans la création nouvelle, car ils prennent une importance grandissante dans la réflexion sur la mission.*

– *Le thème « création nouvelle » suscite de nombreuses questions. En quoi cette création est-elle nouvelle ? L'événement « Jésus Christ » est certes le fondement du monde nouveau et de la création nouvelle, mais les défis de notre temps en façonnent aussi le visage concret et orientent notre recherche.*

– *En raison de leur ampleur, les interpellations de notre monde stimulent notre espérance en un monde nouveau, monde bien différent du « Nouvel ordre mondial » que l'on nous promet. C'est dans cette perspective que nous relisons la Parole et qu'elle prend visage à travers des situations diverses. Il s'agit d'une redécouverte de la Parole comme source d'inspiration et comme soutien dans les luttes et les engagements.*

– *J. Upkong et W. Saaymann ont tenté cette relecture. Dans leurs contributions, l'atelier souligne l'importance de l'action qui transforme les structures, l'attention aux cultures et aux relations communautaires, la relation à la nature, le rôle important de la femme dont l'identité doit être reconnue et affirmée.*

– *La relecture de la Bible par les fondamentalistes qui pactisent avec des régimes d'oppression présente des dangers certains. Il convient également de reconnaître certaines autres difficultés. La Bible véhicule parfois des conceptions marquées culturellement, par exemple une façon de se situer face aux païens peu favorable à une théologie de la coopération interreligieuse, ou encore une conception de la femme fortement marquée par une société de type patriarcal.*

– *Travailler à la nouvelle création exige des conversions personnelles et communautaires. L'Eglise, signe de cette nouvelle création, doit se garder de toute complicité avec les pouvoirs oppresseurs.*

ÉVANGÉLISATION, REPENTIR, CONVERSION

En Jésus-Christ, l'évangélisation est d'abord un appel au repentir et à la conversion. Un atelier s'est attaché à approfondir les liens entre ces trois thèmes. Trois interventions ont alimenté ces échanges. Teresa Okuré a proposé une perspective africaine sur les exigences de la conversion, perspective déjà publiée dans le dernier SPIRITUS (N°130). Nous présentons maintenant l'intervention de Guillermo Cook, qui sera suivie d'un résumé des échanges de l'atelier, notamment à propos de l'intervention de A. Kirk.

LA CONVERSION CHRÉTIENNE UNE PERSPECTIVE LATINO-AMÉRICAINNE

par Guillermo Cook

Pasteur évangéliste du Costa-Rica, G. Cook est secrétaire général adjoint de la Fraternité théologique latino-américaine et Coordinateur général du 3^e Congrès latino-américain sur l'Évangélisation.

Dans un raccourci éclairant, il rappelle les manières dont la conversion a été comprise au cours de l'histoire chrétienne, avant de présenter la variété des « conversions » possibles selon les sensibilités catholiques et protestantes en Amérique latine.

la conversion est au cœur de l'Évangile

Jésus a commencé son ministère en Galilée, à la marge du judaïsme orthodoxe, par cette annonce surprenante : « Le temps est venu... et le Royaume de Dieu est tout proche. Repentez-vous, et croyez à la Bonne Nouvelle » (Marc 1,15). Pierre a inauguré la prédication apostolique par un appel semblable : « Maintenant, repentez-vous et tournez-vous vers Dieu afin que vos péchés

soient effacés » (Ac. 3,19). Un peu plus tard, le défi lancé par Paul est encore plus explicite : « La Bonne Nouvelle que nous apportons, c'est de vous détourner de ces vaines idoles, pour vous tourner vers le Dieu vivant » (Ac 14,15).

Le terme conversion traduit deux mots grecs complémentaires : « metanoien », changer son esprit, adopter une autre manière de voir, se repentir, et « epistrephein », tourner ou retourner. « Metanoien » est appliqué à la fois à une église apostate et aux pécheurs insoumis ; « epistrephein » se réfère le plus souvent au premier retournement des non-croyants vers Dieu. Dans la Septante, il traduit le mot hébreu « shub » qui signifie « retourner », en relation avec l'admonition prophétique adressée à Israël de se « détourner » de ses péchés pour « retourner » à Yahweh et renouveler son serment d'alliance. Ce mot est aussi lié aux actions et aux demandes de Dieu vis-à-vis d'Israël et des nations, par le moyen de l'alliance et des manifestations du royaume de Dieu. La conversion est donc un événement inséparable de l'engagement humain dans les actions historiques de Dieu, qui sont signes de l'autorité de Dieu dans les affaires des hommes.¹

On pourrait penser que tout cela mène à une perception assez claire du sens théologique de la « conversion ». Tel n'est pas le cas cependant, parce que l'expérience historique de l'Eglise en a conditionné à la fois la forme et le contenu. Il sera donc utile de passer brièvement en revue ces différentes interprétations, avant de tenter d'exposer notre propre manière de percevoir la conversion dans un contexte latino-américain.

I. LA CONVERSION À TRAVERS L'HISTOIRE

la pratique du Seigneur

Assurément, la conversion est la dimension humaine du salut, action de Dieu dans l'histoire humaine. Les paraboles de Jésus représentent le salut comme un don divin rendu accessible à tous (Mc 4,26-32). Le salut, fruit de la seule grâce, trouve place plus facilement parmi les sans-pouvoir, les déshérités (Mt 20,1-16 ; 22,1-14). L'opposé du salut est la damnation que Jésus appelle « ténèbres extérieures » et « enfer » (Lc 16,19-31). Le salut présuppose le besoin – pour l'égaré, d'être trouvé – pour le pécheur, d'être pardonné

1/ Orlando E. COSTAS, « *Conversion as a Complex Experience : A Hispanic Case Study* », in *Occasional Essays*, n° 5, vol. 1, pp. 21-40.

(Lc 1,24). En somme, le salut est la porte du Royaume, thème auquel la majorité des paraboles de Jésus sont consacrées.

Jésus a donné sens à son appel à la conversion (Mc 1,15) par la manière dont il a mis au défi les gens qu'il rencontrait. Il a appelé les disciples à laisser leurs amis et leur gagne-pain pour le suivre. La vertu de son toucher a transformé, corps et esprit, un paralysé, une femme atteinte d'hémorragies, un aveugle et des marginaux, et il a amorcé leur réintégration dans leur communauté sociale et religieuse. La conversion, dans ces cas, est associée au pardon des péchés (Mc 2,9-10), à la paix (Mc 5,34), à la condition de disciple (Mc 10,52) et à la réintégration dans la communauté (Jn 4,1-25 ; 39-42 ; Lc 19,1-10). Pour Nicodème, la conversion exigeait un retournement de l'esprit dont l'évidence n'apparaîtrait qu'au pied de la croix. Pour le jeune notable riche, la conversion signifiait revenir aux exigences du Royaume. Tout ce qui procède de la conversion n'est pas forcément positif. La conversion peut signifier le rejet de la part de notre communauté (Jn 9), et le devoir de témoigner dans un milieu hostile (Mc 5,18-20). En paroles et en actes, Jésus a affronté les forces démoniaques dans la nature (Mc 5,39), les personnes (Mc 9,25), les relations familiales et les idéologies religieuses (Mc 3,20-35).

l'Eglise, du 1^{er} au xvi^e siècle

L'annonce de l'Evangile s'adressait à des personnes et à des peuples qui adoraient d'autres dieux. L'évangélisation les appelait à se repentir de leurs voies mauvaises et à « se détourner » des vaines idoles pour se tourner vers le Dieu vivant. Ce retournement impliquait une décision personnelle ou communautaire, qui s'affirmait, peu après, par le baptême. Puis, comme les convertis étaient de plus en plus nombreux, une période de catéchèse fut requise préalablement au baptême. A partir du iv^e siècle, la catéchèse des adultes disparut peu à peu en même temps que le baptême des jeunes enfants devenait le premier pas dans le processus de conversion. Plus tard, l'union entre l'Eglise et l'Etat eut pour résultat l'équivalence entre le baptême et la nationalité. La soumission à un souverain chrétien requérait habituellement, par choix ou par force, la conversion au christianisme. Au Moyen-Age, comme il n'y avait pas de non-chrétiens à convertir, les instruments de conversion devinrent la croix et l'épée. Les infidèles et les hérétiques, à l'intérieur et à l'extérieur du corpus christianum, furent alors l'objet d'une nouvelle méthode d'évangélisation, les croisades. La dernière, la croisade espagnole contre les Maures en 1492, se termina victorieusement, à peine quelques mois avant que de nouvelles terres ne fussent « découvertes », dont les peuples devaient être convertis à la croix, si nécessaire, par l'épée. Les croisés vinrent dans les Amériques.

conversion et conquista

Au XVI^e siècle, bien peu de gens osaient mettre en question le droit de l'Espagne et du Portugal à conquérir le Nouveau monde. Pour Colomb, ses successeurs et leurs royaux protecteurs, « découverte » et « possession » étaient des termes équivalents. « J'ai trouvé beaucoup d'îles peuplées de gens innombrables, et j'ai pris possession de toutes pour vos Majestés, avec proclamation et bannières déployées ». La croix était le symbole de la double appropriation, pour la Couronne et par l'Eglise, des nouvelles terres et de leurs populations. Aux yeux des successeurs de Colomb, les conquistadors Pizarro et Cortès, la « possession » leur donnait le droit de vaincre et de soumettre les indigènes. Ceci est exprimé dans le « Requerimiento » royal qui était lu aux chefs de chacune des tribus que rencontraient les envahisseurs :

« Je demande et exige de vous... que vous reconnaissiez l'Eglise comme souveraine sur tout l'univers... que vous reconnaissiez le Pontife suprême appelé Pape et le Roi et la Reine comme vos suzerains... et que vous consentiez et permettiez que les prêtres vous prêchent. Si vous agissez ainsi, vous faites bien (c'est votre obligation et votre devoir), et leurs Altesses Royales et moi (commandant de l'expédition) vous recevrons en tout amour et charité. Sinon... avec l'aide de Dieu, je marcherai avec puissance contre vous, et je vous ferai la guerre partout et de toutes les manières possibles. Et je vous assujettirai à l'obéissance à l'Eglise et à leurs Altesses Royales. Je vous prendrai, vous, vos femmes et vos enfants, je vous réduirai en esclavage et je vous vendrai... et je saisirai ce qui vous appartient et je vous ferai tout le tort et le mal qu'il est en mon pouvoir de faire. »

Le « Requerimiento » était une tentative pour séparer l'obéissance à l'Eglise et à la Couronne, de la conversion au christianisme : « On n'exigera pas de vous que vous deveniez chrétiens, à moins que, ayant été informés sur la vérité, vous ne souhaitiez vous convertir à la sainte foi catholique. » Deux frères dominicains, Bartolomé de Las Casas et Francisco de Vitoria, firent remarquer l'incongruité du raisonnement. Ils mirent en question le droit des conquistadors de forcer les indigènes non consentants à la conversion. « Aucune soumission, aucune servitude, aucun fardeau ne peuvent être imposés aux personnes, sans qu'elles y consentent » (Las Casas). Ces paroles courageuses ne furent pas entendues. Des millions d'indigènes américains moururent en même temps qu'ils étaient évangélisés.²

2/ On estime qu'en 150 ans, les autochtones sont passés de 80 millions à 10 millions.

Après que la poussière de la « conquista » se fut déposée en Amérique Latine sur des millions d'indigènes américains, qui se convertissaient ou mouraient comme des mouches, il n'y eut plus personne à convertir. Le catholicisme post-tridentin regarda comme sa tâche principale de préserver les fidèles des hérétiques protestants et, plus tard, du sécularisme et du communisme. Puis vint le *Concile Vatican II*. Son successeur latino-américain, la Conférence des Evêques de Medellin, reconnut que l'Amérique latine avait besoin d'être « ré-évangélisée ». Une fois de plus, la conversion devint une option d'actualité. « Ad Gentes », le grand document missionnaire du Concile, déclare : « Il faut donc que tous se convertissent au Christ connu par la prédication de l'Eglise, et qu'ils soient incorporés par le baptême à l'Eglise qui est Son corps... Par le baptême, comme par la porte, les hommes entrent dans l'Eglise... La conversion, assurément, doit être regardée comme un début... Sous l'action de la grâce de Dieu, le nouveau converti s'engage dans un itinéraire spirituel... Ce passage... doit devenir manifeste en ses conséquences sociales et se développer peu à peu au long du catéchuménat » (Ad gentes 7,13).

Ce document donne à entendre que la **conversion est à la fois un commencement et un processus**. Les auteurs catholiques contemporains parlent d'une « première conversion », étroitement liée au baptême, bien qu'elle ne lui soit pas nécessairement identique. La « seconde conversion » est en quelque sorte apparentée à ce que l'Eglise évangélique appelle sanctification ou nouvelle consécration. La conversion est, de façon simultanée, retournement vers Dieu, vers l'Eglise et vers le monde. « La conversion n'est, ni une idéologie, ni une théorie. C'est un changement intérieur qui se manifeste au dehors. Les œuvres et les signes extérieurs de la conversion sont la vérification éthique et ecclésiale de son authenticité ».³

Cependant, la contribution la plus significative du catholicisme latino-américain ne vient pas du magistère mais des théologiens qui, en servant les pauvres et les opprimés, sont devenus partie prenante d'un nouveau phénomène d'Eglise, les communautés ecclésiales de la base (CEB).

3/ « Conversion », in « *Conceptos fundamentales de pastoral* » par C. FLORISTAN et J.J. TAMAYO. Madrid 1983, pp. 209-223.

la conversion vue d'en-bas : un processus

Les théologiens de la libération ont, à la fois, apporté leur contribution aux CEB et appris d'elles. Pour le P. Gustavo Gutierrez, voici le cœur de la conversion chrétienne. « Une spiritualité de libération se centrera sur la conversion au prochain, à l'opprimé, à la classe exploitée, à la race méprisée, au pays dominé. *Notre conversion au Seigneur implique cette conversion au prochain* ». Il poursuit : « La conversion signifie une transformation radicale de nous-mêmes ; elle signifie penser, sentir, vivre comme le Christ présent dans l'homme exploité et aliéné. Se convertir, c'est s'engager dans le processus de libération des pauvres et des opprimés, généreusement, avec une analyse de la situation et une stratégie de l'action. Se convertir, c'est connaître et expérimenter le fait que, contrairement aux lois physiques, nous ne pouvons nous tenir droits, selon l'Évangile, que lorsque notre centre de gravité est en dehors de nous-mêmes. »

La conversion, explique Gutierrez, est un processus permanent où l'on avance et recule le long d'une route semée d'obstacles qui viennent de notre environnement (socio-économique, politique, culturel et humain). Sans un changement des structures, il n'y a pas de conversion authentique. Cette définition de la conversion est au cœur de la célèbre « *libération à trois niveaux* » du P. Gutierrez. A partir d'une prise de conscience de l'oppression sociale, le chrétien avance, de manière centripète, vers une libération spirituelle, à travers la découverte de sa place dans l'histoire.⁴

D'une manière plus analytique, le Père J.B. Libanio, jésuite brésilien, explique la conversion en termes de trois « mouvements » étroitement reliés entre eux : conversion, « *diaconat de la foi* » (annonce), et « *diaconat de la libération* » (dénonciation). Par l'emploi du mot « diaconat » pour chacune des dimensions d'annonce et de dénonciation dans la proclamation de l'Évangile, Libanio fait ressortir qu'il doit y avoir une profonde dimension de service, aussi bien dans l'évangélisation que dans la libération. Quand il met la conversion sur le même plan que la prédication de l'Évangile de la libération, il montre qu'il ne s'agit pas seulement de la première étape de l'évangélisation, mais d'un élément qui imprègne tous les aspects de la mission. Le processus commence par des transformations dans la vie des évangélisateurs eux-mêmes. Chacune de ces étapes d'évangélisation se vit à plusieurs

4/ Gustavo GUTTIEREZ, « *A Theology of Liberation* ». Orbis books, 1973, pp. 204-205.

niveaux et/ou concerne plusieurs dimensions de la vie humaine.⁵ En somme, « tandis que, d'après la manière protestante traditionnelle d'envisager la conversion, celle-ci pourrait être décrite comme un événement ponctuel, dans les CEB, elle est expérimentée comme un processus. La conversion mettra le chrétien de l'Eglise évangélique à même de dire avec assurance : « J'ai été converti (sauvé) en tel lieu et temps ». Par contre, les membres des CEB diraient simplement : « Je suis en train de me convertir. »

protestants et conversion

Il y a, bien sûr, une progression du salut dans la théologie protestante. Le protestantisme classique a inventé le terme « ordo salutis », ou ordre du salut, pour décrire ce processus. Cependant, il ne s'agit pas tant d'un ordre chronologique que d'une manière logique de le décrire. Bien qu'il y ait des variantes entre les différentes traditions de la Réforme, la conversion commence par l'appel divin (illumination) et la régénération, puis progresse vers la foi (conversion proprement dite), la justification, l'adoption, la sanctification et la glorification. On pourrait dire ceci : tandis que la manière renouvelée dont les catholiques envisagent la conversion se fonde, en premier lieu, sur les Evangiles et l'expérience de base, les vues de la Réforme protestante dérivent de la théologie paulinienne, telle qu'elle est interprétée par des esprits méthodiques d'Européens du Nord.

De tradition réformée et wesleyenne, les premiers missionnaires protestants qui arrivèrent en Amérique latine croyaient et enseignaient qu'il fallait *une rencontre personnelle* de conversion avec le Christ. Au cours des années, cette conviction a été renforcée et affinée par d'autres courants de l'Eglise évangélique : Anabaptistes, Sainteté et Pentecôtistes. Le courant principal des Eglises enseignait que la conversion produisait des fruits aux niveaux personnel, ecclésial et social. La compassion envers les indigents était une preuve de conversion. Le Pentecôtisme, tout en se retirant du monde, finissait par arracher beaucoup de convertis à leur pauvreté. Il procurait des soins aux malheureux, d'abord de manière informelle, puis, à mesure que ses membres croissaient et prospéraient, de façon plus organisée. Ces dernières années, la conversion a pris une forte saveur de *transformation sociale*. Un nombre croissant de charismatiques de la classe moyenne croient que santé et richesse devraient être le fruit de la conversion et de l'infusion de l'Esprit.

5/ Voir : G. COOK. « *The expectation of the Poor : Latin American Base Ecclesial*

Communities in Protestant Perspective » Maryknoll, 1985, pp. 136-142.

Un secteur très restreint du protestantisme, les marginaux de la société et ceux qui se sont identifiés à leur cause, sont convaincus que la théologie de la libération a un sens : la vraie conversion commence par un engagement pour un changement social. La prédication protestante de l'Évangile, en quête de conversions, a évolué en différentes directions.

II. ÉTUDE DE CAS

Conversion et prosélytisme

*la pratique de l'Église évangélique*⁶

L'insistance sur l'évangélisation et le prosélytisme est très forte chez les protestants latino-américains. Un aspect important du problème est notre incapacité à écouter ceux qui sont différents de nous et à dialoguer avec eux, ainsi que le montre l'anecdote suivante.

Un petit groupe d'agents pastoraux était réuni dans un campement au bord de la mer pour discuter de la communication chrétienne... Un matin, à la prière, nous trouvâmes un visiteur inattendu : un vieux villageois au corps noueux. L'équipe du culte nous demanda de converser avec lui. Soudain, un pasteur, le directeur du camp, lui demande : « Monsieur, êtes-vous un chrétien né de nouveau ? » Comme le paysan paraissait déconcerté, le pasteur sortit sa Bible et se mit à prêcher, pressant notre visiteur ahuri de se décider pour le Christ. Embarrassés, ses collègues calmèrent le pasteur. En interrogeant notre visiteur, nous apprîmes qu'il avait longtemps vécu de la pêche. Mais un jour « beaucoup de gens riches sont venus ici, ils ont pris notre littoral et souillé notre eau, de sorte que nous n'avons plus d'endroit pour pêcher »... Alors que nous fixions des yeux, par-dessus la tête baissée d'un directeur de camp baptiste gêné, la belle plage qui s'étendait au-delà, nous avons tous commencé à réaliser qu'en fait, ce lieu où nous étions supposés apprendre à communiquer l'Évangile, barrait matériellement la route à l'Évangile dans son sens plénier, au moins pour les habitants de ce petit village.

L'expérience m'a appris, à moi, membre conservateur de l'Église évangélique, que lorsque le témoignage chrétien est donné dans un esprit de vulnérabilité,

6/ Cf. G. COOK, in « *A Monthly Letter on Evangelism* », WCC N^{os} 8/9, 1988, pp. 1-2.

bilité, de service et d'ouverture aux autres, il est une prédication de l'Évangile... Le prosélytisme, au contraire, est motivé par un esprit d'orgueil ecclésial qui va à l'encontre de l'essence de l'Évangile. Les agents du prosélytisme sont souvent arrogants. Ils présument qu'ils sont les seuls à posséder la vérité et que, par conséquent, il est du devoir de ceux qui n'ont pas été régénérés de l'accepter sans question. Habituellement, ils ne prennent pas le temps de découvrir sur quel terrain se tiennent leurs auditeurs. Et, parce qu'ils ne sont pas vulnérables, ils manquent l'occasion d'être évangélisés par les autres.

conversion et fatalisme

paysans d'un bidonville

Squatters établis dans la banlieue d'une ville hondurienne, ils ont subi des tentatives d'éviction de la part des propriétaires terriens. Ils vivent dans des cabanes. Leurs routes sont des chemins de terre battue ; leur tout-à-l'égout consiste en fossés ouverts ; leur système d'approvisionnement d'eau en vieux bidons ; leurs vêtements sont des guenilles rapiécées ; leur ravitaillement, incertain. Le nom de leur village est « La Lucha » (La Lutte). Nombre de ces villageois sont des « evangelicos ». Ils racontent chacun leur histoire.

« Je vendais du café dans la rue. Le diable m'a lié. Je suis tombé et me suis cassé le bras. Celui qui persévère jusqu'à la fin sera sauvé. Quelquefois, je travaille dans des maisons, puis je tombe malade et Jésus me guérit. Je suis épileptique et j'ai trois enfants. Ma mère a perdu la vue ».

« (...) Frères, la vie a peu de valeur et ne nous donne rien. Mais puisque nous connaissons le Christ Jésus, nous devons lui bâtir une église afin de pouvoir déposer nos fardeaux, nos vies entre ses mains. Je suis pauvre, mais nous sommes riches dans le Seigneur. Dieu nous prépare pour ce lieu où Il nous ravira dans sa compagnie pour toujours ». ⁷ (...)

conversion et transformation sociale

La croissance des Églises protestantes en Amérique Latine est rapide, dans la classe moyenne en déclin comme parmi les pauvres. L'escalade de la violence a poussé des communautés entières de fidèles, même parmi les Églises fondamentalistes, vers l'Église des pauvres, la plus radicale. Au Guatemala,

7/ G SPYKMAN, G. COOK, et al. « *Let my People Live : Faith and Struggle in Central América* » (Grand Rapids, Eerdmans, 1988), pp. 77-78.

il y aurait quelque deux cents CEB protestantes et œcuméniques. Un pasteur de l'Eglise évangélique a rendu témoignage de la manière dont l'Esprit Saint entraîne les gens vers des voies imprévues mais assurées.

« Ce que Dieu fait parmi son peuple échappe réellement à notre perception théologique, spécialement ce qu'il fait à la base de la communauté chrétienne. Cet ardent désir de liberté, cet enthousiasme à bâtir une société nouvelle, cette révolution, évangélisent l'Eglise. Jamais auparavant, nous n'avions vu des chrétiens de l'Eglise évangélique et des catholiques se réunir dans un village de montagne pour célébrer leur foi, parce qu'il n'y a plus de ministres ou de prêtres dans leur zone ». ⁸

III. NOUVELLE MANIÈRE DE COMPRENDRE LA CONVERSION

L'étude de ces cas illustre la manière dont la conversion est perçue et expérimentée par beaucoup de protestants latino-américains. Tandis que nous nous efforçons de rester fidèles à notre divine mission, nous avançons à tâtons vers une manière renouvelée de percevoir la conversion, comme une expérience située dans le temps, souvent joyeuse, et comme un processus continu. Cette manière de percevoir la conversion vient de divers courants dans l'Eglise : courant conservateur évangélique, courant œcuménique, et aussi, courant catholique de libération. Par-dessus tout, elle provient d'une compréhension renouvelée de l'Écriture, fondée sur la pratique de Jésus telle que les Évangiles la rapportent.

aperçus théoriques

Les mots utilisés pour désigner la conversion et leurs emplois divers dans l'Écriture mettent en évidence *plusieurs aspects du concept de conversion* dans la Bible.

« Tout d'abord, conversion veut dire retournement à partir du péché (et de soi) vers Dieu (et son œuvre). En second lieu, cela entraîne un changement d'esprit qui comporte à la fois l'abandon d'une vision ancienne et l'adoption d'une nouvelle. Troisièmement, la conversion entraîne une nouvelle fidélité, une nouvelle confiance et un nouvel engagement de vie. Quatrièmement, elle n'est que

8/ *Ibid.*, pp. 221-222.

le début d'un nouveau voyage et contient implicitement la semence de nouveaux retournements. Cinquièmement, elle est enveloppée de l'amour rédempteur de Dieu révélé en Jésus-Christ et dont l'Esprit Saint rend témoignage ».⁹

Les protestants d'Amérique Latine sont *souvent conservateurs*, en théologie comme en politique. C'est le message qu'ils ont reçu des pays d'envoi d'Amérique du Nord et d'Europe. Le terme « œcuménique » était regardé avec suspicion car il impliquait d'étroites relations avec les « sécularistes » du CŒE (Conseil œcuménique des Eglises) et les « idolâtres » catholiques romains. En raison de cette hostilité, la théologie de la libération était, soit ignorée, soit attaquée, et la présence du CŒE était presque inexistante en Amérique Latine jusqu'à une époque assez récente. Néanmoins, des contacts limités ont lieu entre les théologiens de plusieurs courants du christianisme latino-américain. Plus significatives encore sont les réponses œcuméniques de la base ecclésiale à la pauvreté, à l'injustice et à la violence institutionnalisée qui se sont manifestées de plus en plus nettement ces dernières années. C'est dans ce contexte que les protestants latino-américains, en tâtonnant, cherchent de nouvelles manières de percevoir la conversion qui soient capables de combler les larges abîmes qui nous ont séparés.

contributions œcuméniques

« La proclamation de l'Évangile comporte une invitation à reconnaître et à accepter, en une décision personnelle, la seigneurie salvatrice de Jésus-Christ. » On peut paraphraser ainsi une déclaration parue, il y a quelques années, dans un document du CŒE. Commentant ce document, le pasteur Emilio Castro affirme que « le témoignage évangélique n'est pas désintéressé. Il comporte ses propres objectifs déterminés. L'Évangile chrétien est une offre, une invitation, un appel à répondre personnellement et socialement à Jésus-Christ ». ¹⁰

La conversion comme prise de conscience. Empruntant un concept de l'éducateur Paulo Freire, Castro fait remarquer que le moment de la conversion devient « le moment de la conscientisation, de la perception claire d'une relation personnelle à Dieu dans le Christ, une invitation à entrer avec Lui dans la tâche concrète de la transformation de ce monde, selon la volonté de Dieu ». ¹¹ La croix et la résurrection sont les expressions essentielles de la

9/ COSTAS, pp. 32-33.

10/ E. CASTRO. « *Al servicio del Reino en America latina* », pp. 175-185.

11/ « *International Review of Mission* ».

N° 72, p. 305.

nouvelle allégeance qu'entraîne pour nous la conversion au Christ crucifié et au royaume du Christ ressuscité. La conversion est un changement d'attitude par lequel la relation au Christ vivant devient notre point de référence permanent. Par la conversion, nous sommes incorporés à une nouvelle dimension de partenariat avec Dieu, dans son Royaume.

conversion et phénomène psychologique. La conversion chrétienne n'est pas un phénomène psychologique, comme le prétendent ses critiques. Le caractère distinctif de la conversion chrétienne dérive plutôt de son point de référence central. Nous percevons Jésus-Christ comme le foyer d'intégration de notre personnalité et le Royaume de Dieu comme la signification centrale de toute l'histoire humaine. Être chrétien, ce n'est pas être une nouvelle personne par soi-même, c'est être une nouvelle personne **en Jésus-Christ**. Il ne s'agit pas d'une psychologie différente mais d'**une relation différente**.

conversion, œuvre de l'Esprit Saint. De là le caractère indispensable et urgent du travail de l'Esprit Saint dans la conversion, nous convaincant de péché, nous conduisant au repentir, nous rendant capable d'accepter le pardon de Dieu et de commencer une vie nouvelle. **L'Esprit Saint actualise aujourd'hui le travail du Jésus de l'histoire** et nous guide vers une rencontre avec le Christ vivant, au milieu des combats et des rêves humains.¹² La conversion, écrit Paul Loffler, est un don de l'Esprit Saint et la manipuler, soit pour la « croissance de l'Eglise », soit en vue d'une « autorité spirituelle », serait « une violation flagrante de la seigneurie de Dieu sur son Royaume ». La conversion « porte la tension eschatologique. Elle participe au « déjà ». Elle vit dans le « pas encore ».¹³

déformation de la conversion. Avec les mêmes préoccupations que Loffler, mais dans le décor protestant de l'Amérique Latine, Castro met en garde contre les fausses théories et pratiques concernant la conversion. Il attire notre attention sur les enthousiasmes religieux qui manipulent les masses et détournent les gens du véritable Evangile. L'histoire de l'évangélisation est remplie d'exemples de prédicateurs de l'Evangile, hautement cultivés, qui exploitent la faiblesse des peuples désavantagés, comme les foules affamées, les réfugiés, les tribus menacées. Comment des chrétiens qui vivent dans **des situations de pouvoir**, peuvent-ils communiquer l'Evangile du « **Christ sans pouvoir** » ? On peut abuser de la conversion pour utiliser les gens à des fins idéologiques ou politiques. La conversion peut aussi les rendre ennemis

12/ *Ibid.*, pp. 176, 181-182.

13/ « *Study Encounter* », 1965, p. 17.

de leur propre culture, tribu et race. Le pasteur Castro s'interroge : « Qu'y a-t-il dans l'appel chrétien à la conversion à un Christ historique et vivant, qui puisse rendre les gens meilleurs citoyens, meilleurs membres de leur famille ? Qu'est-ce qui est essentiel et qu'est-ce qui est secondaire ? Et comment balisons-nous le chemin vers Jésus-Christ dans des situations très critiques et polémiques ? »¹⁴

dimensions communautaires de la conversion. Elles ramènent à la tradition de l'Ancien Testament et comportent une disposition prophétique à pleurer, comme le fit Jésus, sur les péchés des sociétés et des nations, et à les dénoncer au nom de Dieu. En tant que disciples de Jésus et ouvriers de son Royaume, nous avons une obligation morale et spirituelle à être prophétiques. L'appel à la conversion est **un appel au repentir personnel et social** et à un changement d'attitude dans des situations historiques spécifiques. La conversion implique toujours la question de Paul : « Que dois-je faire, Seigneur ? » et exige de nous que nous répondions sans hésitation à la volonté divine dans des situations concrètes. Pour cette raison, la conversion ne se réalise pas de la même manière dans chaque cas. Nous avons besoin d'un discernement spécial pour percevoir le sens de la conversion dans les sociétés conflictuelles et oppressives.

La conversion peut être un phénomène religieux qui se produit dans une assemblée religieuse, mais elle comporte toujours une référence historique concrète. A l'opposé, la conversion peut être un événement historique tout à fait profane se situant au sein des combats pour la justice, mais elle doit toujours avoir une référence religieuse concrète à Jésus Christ, à sa vie, à sa mort et à sa résurrection. Une conversion qui s'enferme dans la satisfaction personnelle est une négation de la conversion réelle à Celui qui a donné sa vie pour le salut du monde.

conversion et valeur de l'homme. La vraie conversion nous fait prendre conscience de la valeur de l'homme. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que tout être humain a le droit d'entendre l'Evangile et de l'accepter ou de le rejeter. Une conversion qui **met en honneur les êtres humains**, en fait de dignes protagonistes du Royaume de Dieu. « L'expérience de la conversion donne un sens à chaque étape de la vie des hommes ; elle donne la patience pour résister à l'oppression et l'assurance que la mort elle-même n'aura pas la victoire finale sur la vie, car Dieu, dans le Christ, a pris notre vie avec Lui, une vie qui est cachée avec le Christ en Dieu (Col. 3,3) ». ¹⁵

14/ E. CASTRO, p. 178.

15/ *Ibid.*, pp. 182-185.

expérience évangélique

Les membres conservateurs de l'Eglise évangélique d'Amérique Latine, une fois sortis de leur coquille, commencent à découvrir des situations qui ne cadrent pas avec leur conception étroite de la conversion. C'est le cas d'Orlando Costas, missiologue latino-américain bien connu.

la conversion, moment et processus. Plusieurs années avant sa mort prématurée, Orlando Costas écrivait : « La conversion est à la fois un moment distinct et un processus continu... un retournement volontaire vers le Christ et une transformation graduelle à sa ressemblance, processus accompagné d'un dévoilement herméneutique de la volonté de Dieu sur son peuple (Cf. 2 Co 3,16-18)... La conversion comporte un détournement constant des idoles du moi qui déshumanisent notre existence et un retournement vers une vie humanisée et humanisante... un retournement de la mort et de la déchéance vers la vie et la liberté (1 Th 1,9)... La conversion n'est **pas un événement statique** qui se produit une fois pour toutes, mais **une vie nouvelle** et dynamique qui implique de nouveaux défis, de nouveaux retournements et de nouvelles expériences. » Au long de ce processus, nous découvrons que la conversion est une réalité sociale : elle ne survient pas dans le vide historique.

la conversion brise nos engagements envers la société et en crée de nouveaux. « Les chrétiens, comme Pierre confronté au défi du païen Corneille, auront toujours besoin de « nouveaux retournements », en relation à la société. Cela conduit les chrétiens à s'identifier pleinement et à **participer** aux joies et aux espoirs, aux valeurs et aux luttes vitales de leur société et, en même temps, à **maintenir une distance critique** qui leur permette de déceler toutes les formes d'idolâtrie ou toutes les tentatives d'ériger en absolu des pratiques, des personnes, des groupes, des institutions ou des manières de voir donnés ». ¹⁶

conversion, réalité ecclésiale. La conversion est, en effet, le résultat du témoignage et de l'engagement d'une **communauté visible**, concrète ; elle mène à l'incorporation dans cette communauté avec tout ce que cela implique pour la vie et la mission. Tout au long de l'histoire, la conversion a été à l'origine de l'Eglise et de son renouvellement constant. Pour appeler les autres à la conversion, l'Eglise doit se convertir elle-même.

16/ G. COOK. « *Expectation...* », pp. 167-168.

conversion, engagement à la mission. Selon Mathieu 20,19-20, la conversion demande un signe visible d'incorporation au Corps du Christ par le baptême. La conversion « progresse dans le processus qui mène de la condition de disciple au but qui est de placer des hommes et des femmes sous l'obédience de Jésus Christ au service de Dieu et de l'humanité ». ¹⁷

conclusion

Très jeune, j'ai fait l'expérience de la conversion comme processus. J'ai donné mon cœur à Jésus Christ à l'âge de 3 ans, de 5 ans, de 7 ans et à 15 ans, j'ai livré ma vie à plusieurs reprises pour servir Dieu dans des champs de mission variés. J'ai écrit ailleurs sur les cinq étapes de ma conversion : à Jésus Christ, à la mission interculturelle, à l'action de l'Esprit, à l'Amérique Latine, aux pauvres. ¹⁸ C'est de cette expérience qu'est venue mon ardeur à comprendre et à expliquer le phénomène que l'on appelle « conversion » (...).

Un témoignage très émouvant vient d'un Britannique, spécialiste en sciences politiques, qui vit au Brésil. « Être évangélique devrait signifier être biblique... Et pour être biblique, il nous faut voyager à travers tout le territoire de cet immense pays... La vie, en effet, nous apporte toujours des questions nouvelles, incompatibles avec les vieilles réponses chrétiennes qui sont incomplètes... Il devient nécessaire d'explorer le terrain avec d'autres yeux... Grâce à cette nouvelle manière de comprendre ce que veut dire : « être évangélique », nous acquérons une liberté nouvelle ; nous n'avons plus à défendre notre propre tradition et à maudire les autres. » ¹⁹

Alors, se convertir signifie se plonger dans une nouvelle et passionnante aventure, à travers l'immensité d'une nouvelle terre dont les limites sont encore à découvrir. Telle est l'expérience d'une nouvelle génération de chrétiens en Amérique Latine. Nous avons hérité de nos pères les principes de notre foi. Nous avons été provoqués à repenser notre foi par la crise sociale et religieuse de notre peuple et nous avançons vers la plénitude. En attendant, nous continuons à être conscients de notre responsabilité chrétienne de témoigner partout de la grâce salvifique et transformante de Jésus Christ.

Guillermo Cook

*Overseas Ministries Study Center
New Haven, USA*

17/ *Ibid.*, pp. 168-169.

18/ « *Boletín Teológico* », sept. 1991.

19/ Paul FRESTON. « *Boletín Teológico* », n^{os} 42/43.

CONCLUSIONS DE L'ATELIER

L'atelier chargé d'étudier les rapports entre « évangélisation, repentir et conversion » a réfléchi sur les contributions de T. Okuré et de G. Cook ; il a aussi donné une attention particulière à la question traitée par Andrew Kirk : *l'évangélisation chrétienne et les peuples d'autres croyances*. Les échanges ont fait apparaître des points de divergence qui sont sans doute aussi instructifs que les points d'accord.

Tous reconnaissent que la mission de l'Eglise est de faire connaître à chacun et partout **l'amour de Dieu révélé en Jésus Christ**, donnant sa vie pour le service de ses frères. Faut-il se contenter de *témoigner* par une présence chrétienne qui provoque, ou bien faut-il *inviter* formellement tout homme à croire et à devenir disciple de Jésus ?

Les Eglises découvrent aujourd'hui l'importance de **se laisser évangéliser par les pauvres**, « ceux du dehors », ceux qui sont sans pouvoir. Quelles sont les implications de cette nouveauté pour les centres de pouvoir dans les Eglises ? N'est-ce pas une voie royale pour *libérer définitivement l'Evangile de la civilisation occidentale* ?

On a souligné combien le missionnaire doit reconnaître **la primauté de Dieu** dans l'appel à la conversion : aucune pression n'est acceptable. Le missionnaire et la communauté qui évangélisent doivent se convertir les premiers, notamment en s'engageant auprès des plus pauvres et en reconnaissant la diversité des cultures : chaque peuple peut comprendre de manière particulière sa nouvelle identité dans le Christ.

Le point le plus délicat a concerné **la rencontre des autres religions**. Tous reconnaissent qu'on ne peut présenter le christianisme en termes de « religion supérieure ». Mais la vision que l'on a des autres religions est extrêmement contrastée, depuis ceux qui y voient ipso facto des formes d'idolâtries jusqu'à ceux pour qui les religions peuvent être d'authentiques chemins de salut. En général, la vision protestante est plutôt négative et la vision catholique plutôt positive. Tous s'accordent cependant pour reconnaître que l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus Christ est une joyeuse responsabilité à l'égard de tous les autres croyants.

VIOL DE LA TERRE, VIOL DES PEUPLES

« La création gémit dans l'attente d'être libérée de la servitude de la corruption » (Rom 8,19). Aujourd'hui, ces gémissements parviennent à nos oreilles : déboisement et désertification des sols, réchauffement de la planète, disparition d'espèces végétales et animales, surexploitation des sols par une société où le profit et la croissance à tout prix sont érigés en idoles, accaparement des richesses par une minorité au détriment du plus grand nombre qui s'appauvrit...

Ce « viol de la terre » est une menace pour l'humanité. « Si la crise économique continue à se développer et si nous refusons de prendre nos responsabilités, la capacité de la terre à subvenir aux besoins de l'humanité pourrait être réduite d'une manière irréversible et c'est notre survie comme espèce qui serait menacée ».¹ Les solutions que nous apporterons à ces problèmes conditionnent l'existence des générations à venir et relèvent de choix éthiques.

Le viol de la terre atteint aussi les communautés et les peuples. « La terre est plus que le sol », disait un Africain. Dans beaucoup de cultures, la terre et ses habitants sont englobés dans une vision et une destinée communes. Ils forment un tout inséparable et sont des partenaires appelés à vivre en harmonie. Dans cette perspective, le viol de la terre est aussi un viol des peuples.

C'est cet aspect qui retiendra notre attention dans les pages qui suivent, tout d'abord dans la présentation des implications du viol de la terre pour les peuples d'Hawaï, de Palestine et de Papouasie-Nouvelle Guinée. Suit la réflexion de l'atelier commentée par Ulrich Schoën. Le célèbre discours du chef indien Seattle qui clôt cette section est d'une étonnante actualité.

HAWAÏ, la terre et ses habitants blessés

d'après Ha'aheo Guanson

C'est en 1898 qu'Hawaï est conquis par les Etats-Unis d'Amérique et en 1959 qu'il devient le cinquantième état de la Fédération. Auparavant, Hawaï

était un royaume indépendant peuplé de Polynésiens ayant leur propre culture. Dès le premier voyage du capitaine J. Cook en 1778, des colons se sont implantés dans cet archipel volcanique. Les missionnaires, d'abord protestants, sont arrivés en 1820. Aujourd'hui, la renommée de cet archipel célèbre pour la beauté de ses paysages et la richesse de sa flore et de sa faune, ne peut faire oublier les effets de la modernisation sur la nature et la population.

Pour la population, la recherche d'une identité culturelle fortement compromise par l'occupation étrangère et l'immigration est un problème crucial. Il s'agit de retrouver une dignité perdue. Comment la définir ? Est-ce par le « sang », est-ce par le « sol » ? Ce qui est certain, c'est que la culture qui fut la leur pendant des siècles est partie intégrante de l'identité des Hawaïens.

Après leur implantation en 1820, les Eglises, malgré leurs bonnes intentions et leurs activités bienfaitrices, ont joué leur rôle dans cette dégradation. Liliuokalani, dernière reine d'Hawaï, note dans son autobiographie : « *Ce sont les missionnaires qui m'ont renversée.* » Elle fait allusion aux descendants des premiers missionnaires qui ont acheté la terre et collaboré avec le Parti républicain qui a annexé le pays contre la volonté du Président Cleveland.

La colonisation de l'archipel a ravagé la culture de ce peuple, ignorant sa valeur propre. Aujourd'hui, elle n'est utilisée qu'à des fins mercantiles au bénéfice des touristes. Le peuple de cette terre d'Aloha plie sous le fardeau de la militarisation, du tourisme, d'un développement au profit des seuls riches (terrains de golf...). Il subit les conséquences de la destruction de l'environnement et surtout de la perte de l'Aina (la terre), racine et âme de ce peuple.

C'est cette situation qui transparaît dans la prière du « Groupe de soutien Wai aux femmes anae ».

SŒURS, ENTENDEZ-NOUS

« Selon la tradition hawaïenne, le langage est un don des dieux. L'esprit des dieux vit dans le mot. Prononcés avec la conscience de leur contenu spirituel, les mots deviennent alors des prières. En vous parlant, mes sœurs, nous prions, et le dieu ou les dieux à qui nous devons la vie sont avec nous.

1/ R. HEREDIA sj., in VIDYAYOTI, sept. 1991, p. 490.

Mes sœurs, nous partageons avec vous ces mots, nos prières. Nous espérons qu'ils vous révéleront nos conflits et notre douleur, à nous femmes hawaïennes, qui avons renié nos dieux, notre spiritualité, notre culture, nos symboles, nos langues et notre dignité, pour les remplacer tous par le Dieu des chrétiens.

L'expérience hawaïenne n'est pas un cas isolé. Elle est aussi l'expérience d'autres peuples indigènes. Notre but n'est pas de susciter un sentiment de culpabilité qui paralyse, mais la compréhension qui amène le changement. Nous demandons que prenne fin l'usage de la Croix comme symbole de la conquête ou comme alliée d'un drapeau.

Sœur, entends monter vers toi notre prière.
Dans l'esprit d'Aloha que nos dieux nous ont légué, à nous, à toi,
nous te demandons d'entendre nos paroles et de partager notre douleur.
Longtemps avant la venue des missionnaires chrétiens
sur notre Aina sacrée (terre)
apportant la croix et le drapeau,
nous étions fortes de trois cent mille,
fortes de corps, d'esprit et d'âme.
Nos dieux, nos usages, notre Aina, notre mer et notre ciel
pourvoyaient à nos besoins et à notre nourriture.

Mais ils sont venus, ils ont offert,
non, exigé,
que nous acceptions la croix et le drapeau,
(ces sœurs siamoises du pouvoir).

Ils dirent : « Voici ce qui vous apportera la prospérité. »
Et les gens sont venus sur nos rivages,
apportant alcool et maladies, lucre et désespoir,
et honte de nous-mêmes, « méprisables païens »,
disaient-ils, je crois.

Nous avons essayé de remettre entre leurs mains nos symboles à nous :
le Kalo (taro) : de son corps nous prenons notre nourriture sacrée,
l'Aina : de son corps nous prenons notre nourriture sacrée,
le Wai et le Kai (les eaux de l'intérieur et de la mer) :
de leurs corps nous prenons notre nourriture sacrée.

Mais ils ont méprisé nos symboles.
Ils ont dit : « Voici ce qui vous apportera la prospérité. »

Mais regardez-nous à présent, mes sœurs
Nous sommes les plus pauvres de notre pays.
Nous vivons dans des voitures, sous la tente, sur les bancs publics
ou les trottoirs.

Nous occupons plus de cellules de prisons, plus de lits d'hôpitaux,
plus de pierres tombales à la morgue et de cercueils
qu'aucune autre race à Hawaï.

Nos enfants sont qualifiés de « déshérités »
et ne savent pas lire, ni écrire,
et sont exclus de l'emploi et de l'instruction.
Nous sommes les mendiants de notre pays natal.

Mais cessons là !
Nous écartons la croix,
nous écartons le drapeau,
pour chercher et trouver les symboles
qui jaillissent de ce lieu,
de cette époque, de ce peuple.

Au creux de nos mains nous vous offrons un peu de terre, l'Aïna,
un peu d'eau de l'intérieur, Wai, et d'eau de la mer, Kai, la Vie !
Ke Anuenue, un arc-en-ciel... l'Espoir !
et Aloha, l'Amour !

Nous ne cesserons pas de dire la vérité de notre histoire
la vérité de notre souffrance
la vérité de notre oppression
la vérité de notre colonisation.
Et par cette vérité nous serons libérées.

C'est la prière que nous vous adressons, mes sœurs,
Ecoutez-là, mes sœurs, avec votre âme.

PALESTINE, viol de la terre

d'après Geries Khoury

*Prêtre palestinien, Geries Khoury a fondé avec d'autres Palestiniens chrétiens
et musulmans « Al Liqa' Center » (centre de rencontre). Il est aussi directeur
de la revue « A Liqa' Journal » (P.O. Box 11238 – Jérusalem – Israël).*

Depuis la conférence de Bâle en 1897, le slogan des sionistes a été « La terre sans peuple pour les peuples sans terre ». Ils ont appliqué ce slogan à la Palestine, ont commencé à immigrer et à s'installer dans notre pays, surtout après la première guerre mondiale et avec l'aide des Britanniques. Cette immigration a continué jusqu'en 1948, année où fut proclamée l'indépendance de l'Etat d'Israël. Cette année-là, l'armée d'Israël a détruit 382 villages palestiniens et a violé leur terre. J'appelle cela un « viol » parce que la terre a été prise contre la volonté des propriétaires, bien qu'il faille dire que les Israéliens l'ont bien cultivée. Cette politique a été poursuivie après 1948. Des milliers d'hectares ont été confisqués et mis à la disposition des immigrants en provenance d'Europe ou d'autres pays du monde.

Le problème ne concerne pas seulement la terre. Les peuples déracinés de leur culture et de leur foyer sont eux aussi violés. 50 % des Palestiniens ont été chassés hors de Palestine et vivent dans des camps de réfugiés au Liban, en Jordanie, ou ailleurs dans le monde. Ils sont privés de leur identité, de leur dignité, de liberté et de justice.

Une histoire illustre bien cette tragédie. Un Palestinien voulait montrer à son petit-fils la terre où sa famille habitait avant l'expulsion. Arrivé sur les lieux, il se mit à lui raconter l'histoire de sa famille, comment on vivait là, comment on cultivait cette terre. Il y avait là des arbres qu'il avait lui-même plantés. Comme il en cueillait un fruit pour le faire goûter à son petit-fils, il entendit des cris : « Au voleur ! au voleur ! » Qui était le voleur ?

« Que le droit jaillisse comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable » (Amos 5,24).

Peut-il alors y avoir une « solution juste » ? Dans la situation actuelle on ne voit pas comment une solution puisse être trouvée qui respecte toute justice. C'est le plus fort qui détermine le droit ; l'histoire pèse de tout son poids sur les négociations qui peuvent être entreprises ; les influences extérieures sont là, elles aussi. La situation est vraiment complexe. Cependant sans une justice qui tienne compte des droits fondamentaux des opprimés, il n'y aura pas de paix sur cette terre où les prophètes n'ont jamais cessé de réclamer la justice et de défendre le droit des opprimés. Refuser de rendre justice à des peuples, n'est-ce pas aussi refuser la justice qui vient de Dieu ?

Dans ce contexte, les croyants des religions monothéistes ont un rôle à jouer. *« Pour ce qui est de l'effort politique de paix dans le conflit arabo-israélien, ce qui est requis n'est pas une solution exclusivement chrétienne, juive ou isla-*

mique, mais une solution juste, basée sur une éthique interreligieuse et tenant compte des droits de l'homme définis par les Nations Unies et les règles du droit international. La responsabilité propre des religions est de faire entrer dans le débat politique les exigences éthiques qui leur sont propres. C'est ainsi qu'elles peuvent apporter leur contribution à l'effort politique général. »²

Al Liqa' – Rencontre

« Al Liqa' » en arabe signifie rencontre. La Palestine est la terre de la grande rencontre de Dieu avec l'humanité, rencontre qui doit rendre les peuples capables de communiquer entre eux. C'est dans l'esprit de cette « rencontre » que des Arabes palestiniens chrétiens et musulmans ont fondé en 1983 à Jérusalem le centre « Al Liqa' » dans le but de susciter un dialogue vivant et une compréhension mutuelle entre chrétiens et musulmans. Depuis dix ans, ce centre mène des études sur l'histoire, sur l'héritage religieux de la Palestine. Il organise des sessions dans ce but.

En même temps, la recherche a porté aussi sur l'identité et le rôle de l'Eglise en Terre sainte. Cela a permis de développer une « théologie palestinienne contextualisée », tenant compte de la situation et réfléchissant sur les événements. En 1992, une revue « **Al Liqa' Journal** » a été lancée qui se veut un forum de dialogue entre l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud. Les situations de conflit, comme celle que nous vivons, peuvent être des tremplins pour de nouvelles avancées de la mission.

PAPOUASIE–NOUVELLE GUINÉE

un environnement saccagé

d'après Leva Kila Pat

Etat indépendant, la Papouasie Nouvelle Guinée dispose d'importantes richesses minières, principalement en cuivre et en or. Au mépris des mesures de protection qui s'imposent habituellement, elles sont exploitées au détriment de l'environnement et de la population.

2/ Andréas MEIER. « *Conférence sur la théologie palestinienne : vers une théologie de la libération dans le contexte israëlo-palestinien* ». In Al Liqa' Journal, mai 1992, p. 67.

L'industrie minière en Papouasie-Nouvelle Guinée a engendré bien des souffrances pour les autochtones. Ils ont été spoliés de leurs terres. Les habitants des sites miniers ont été relogés ailleurs. Comme les mines sont exploitées à ciel ouvert, l'environnement est complètement saccagé. Les déchets miniers sont stockés en surface et lorsqu'il pleut, ils sont entraînés dans tout le réseau fluvial, ce qui a causé la pollution des eaux et la destruction de la vie aquatique. Les sédiments lourds ont rendu la terre impropre à la culture. On mentionne aussi l'apparition de nouvelles maladies. Nous avons des preuves scientifiques réelles sur la plupart des faits rapportés.

La conséquence est là : les habitants ne peuvent plus jouir de leur environnement. Toute la relation entre les hommes et leur environnement est gravement compromise, voire détruite. Les moyens d'existence sont compromis. L'avenir des hommes est en jeu. Si c'est cela le développement : créer souffrance, douleur, et pauvreté pour certains, et richesse, paix et prospérité pour les autres, alors certainement quelque chose ne va pas.

RÉFLEXION DE L'ATELIER

d'après Ulrich Schoën

analyse des situations

Malgré la diversité de ces trois situations et les différences entre elles, nous pouvons noter des points communs.

– *Identité.* Après les « génocides » subis à divers degrés, tant au plan physique que culturel ou spirituel, les gens ont besoin de retrouver leur identité ou de s'en recréer une nouvelle.

– *Dignité.* Tous éprouvent le besoin de retrouver leur dignité à travers les valeurs personnelles et communautaires : culture, langue, spiritualité, institutions religieuses.

– *Justice.* Tant que l'injustice subsiste, l'identité et la dignité ne peuvent pas être concrétisées.

– *Volonté de Dieu.* Le viol de la terre n'est pas seulement la violation des droits humains personnels et communautaires, mais aussi la violation de la volonté de Dieu qui a créé la terre et continue à aimer la terre et ses habitants.

– *Complicité de l’Eglise*. Dans les meilleurs des cas, le rôle de l’Eglise a été ambigu. A des degrés divers, il lui a manqué une prise de conscience de la réalité et un engagement évangélique.

Ce premier volet donne d’abord trois mots-clés bien terrestres : **identité, dignité, justice**. Il les situe ensuite dans la dimension céleste : **Dieu et l’Eglise**.

Il n’y a pas de recette pour la re-création de l’identité. La question du « sang » n’est que secondaire, car le sol déteint sur l’immigrant. Si dans le cas d’une « colonisation de peuplement » l’immigré adopte les coutumes des autochtones, il devient l’un d’entre eux. Cependant, dans le meilleur des mondes pluralistes, il n’y a jamais simple juxtaposition, car certains groupes en ont humilié d’autres. Il s’en suit pour l’immigré, comme pour tout autre participant de bonne volonté, la nécessité d’opter pour un camp dans une bataille qui fait rage, d’opter pour la dignité qui a été bafouée. Tant que l’injustice faite à tel ou tel peuple indigène n’est pas réparée, son identité et sa dignité ne peuvent pas se réaliser dans la société.

Notre atelier, dans son rapport final, a persisté à appeler « viol » l’utilisation des terres palestiniennes par l’occupant sioniste, même si ce dernier les met « bien » en valeur (objectivement parlant). Cela nous a été rappelé dans la discussion finale. En effet, une personne ou une terre sont violées même si on leur fait un « soi-disant bien » contre leur volonté (une femme bosniaque musulmane à laquelle un Serbe fait un « joli » bébé en la violant, par exemple).

Dans une vision globale, l’homme n’est pas seulement individu, il est aussi peuple. Il est fait de terre et vit sur terre, terre donnée par ce Dieu qui crée chaque peuple avec sa culture et sa religion. En cet homme habite l’Emmanuel, Dieu-avec-nous, bien terrestre. Une telle vision de l’homme nous conduit à élargir l’énoncé du thème de l’atelier : *viol de la terre, viol de l’homme, viol de la culture, viol de la religion, viol de Dieu*.

Quant à l’Eglise, nous avons dû constater qu’elle est peu consciente de ce fait englobant. Elle oublie souvent que sur l’échelle de Jacob, (Gn 28,12) les anges « montent et descendent » et non pas l’inverse. Par conséquent, ces anges ne sont pas descendus du ciel mais sortis de la terre. Souvent même, l’Eglise a fourni une légitimation scripturaire aux conquêtes et aux discriminations de la colonisation de peuplement, par exemple en Amérique du Nord, en Afrique du Sud et ailleurs. Elle a érigé en modèle la conquête d’un pays par des étrangers et l’expulsion des autochtones à l’image de la conquête du pays de Canaan par les Hébreux.

défis pour la théologie et la mission de l'Eglise

Si l'Eglise se contente de parler sans agir, elle sera en désaccord avec l'Evangile et hypocrite. La conférence de San Antonio (1989) appelle à des actes de foi et nous provoque. Nous attirons spécialement l'attention sur le rapport de la Section III.

– Nous devons *être vigilants* par rapport aux dangers de complicité entre la croix et le drapeau, ces « *sœurs siamoises* » dont parle le rapport sur Hawaï. Il faut savoir que dans les églises américaines, en métropole comme outre-mer, on trouve presque toujours le drapeau des USA près de l'autel.

– Après avoir séparé la croix et le drapeau, il nous faut encore veiller à ne pas utiliser la croix de manière triomphaliste, comme justification de notre supériorité morale, par exemple. Il s'agit d'une opération de séparation de ces sœurs siamoises et après l'opération, il faut *veiller à purifier* l'ex-siamois « croix » de tout atavisme propre à l'ex-siamois « drapeau ».

– Un proverbe arabe dit : « Celui qui tait la vérité est un démon muet. » Il s'agit de discerner la vérité et de la dire.

– Affrontant les puissances destructrices et exorcisant les démons, nous retrouverons le pouvoir de la foi. Il s'agit de *s'engager dans un combat* : celui de la Foi contre les forces du Mal.

– Ce combat qui nous met en rapport avec les temps et les lieux où tout a commencé et où tout finira, ne saurait nous rendre malades de fondamentalisme ou de fièvre apocalyptique. Il doit nous *amener à nous engager*, après un vigilant discernement des esprits, aux côtés de tout mouvement qui veut réparer l'injustice faite aux peuples autochtones, à leur terre, à leur culture, à leur religion. Et cela doit se faire aussi bien avec les croyants qu'avec les organismes des religions autres que la religion chrétienne.

– La réalité est complexe. En raison des évolutions et des migrations au cours de l'histoire d'un pays, plusieurs peuples peuvent se réclamer d'une seule et même terre. *Il y a lieu à réconciliation*. Elle ne saurait être acquise à bon marché, en permettant à l'injustice de s'installer durablement. Une conquête territoriale ne saurait être irréversible. Par contre, la réconciliation peut comporter une part de compromis élaborée dans une négociation à parts égales et acceptée par tous.

Il nous a fallu défendre ces défis lors de la discussion finale. On nous disait que l'image des « sœurs siamoises » faussait la réalité historique, car à Hawaï, comme en d'autres pays, la mission chrétienne est antérieure à l'arrivée des colonisateurs. A quoi nous répliquons qu'une dignité indigène humiliée peut avoir d'autres antennes qu'un professeur d'histoire pour percevoir la réalité. Il se peut qu'elle ait le sentiment d'un lien existentiel là où les événements montrent une succession dans le temps.

De retour de Hawaï la presse nous informait qu'à Honolulu, dix mille Hawaïens autochtones se sont rassemblés à l'occasion du centenaire de la déposition par la force de leur dernière reine, Liliuokelani. « *Ils nous ont pris notre terre, ils ont interdit notre langue, ils ont fait de nous une colonie des USA* » disait l'oratrice, professeur à l'université d'Hawaï. On nous disait en même temps que Honolulu, étant donné son importance militaire, économique et touristique voyait arriver un flot d'immigrés et qu'elle serait bientôt la troisième ville des USA.

« Le Monde » (12/01/93) publiait un article intitulé : « *High-tech chez les Papous. La troisième mine d'or du monde au cœur de la Papouasie...* » Quant aux 415 Palestiniens expulsés par Israël de leur pays, ils sont toujours dans le no-man's land entre la Palestine et le Liban et réclament le retour dans leur pays.

Décidément, notre analyse garde toute son actualité et nos propositions d'action toute leur urgence.

PEUT-ÊTRE SOMMES-NOUS FRÈRES?

discours du chef indien Seattle

La progression de l'homme blanc vers l'Ouest a contraint les Indiens Nord Américains à quitter leurs terres. Le discours prononcé en 1854 par le chef indien Seattle devant l'assemblée des tribus traduit bien le sentiment profond de ces communautés contraintes à rompre leurs liens sacrés avec la terre.

« Le Grand Chef de Washington nous a fait part de son désir d'acheter notre terre. Il nous a fait part de son amitié et de ses sentiments bienveillants. Il est très généreux, car nous savons bien qu'il n'a pas grand besoin de notre amitié en retour.

la loi du plus fort

Cependant, nous allons considérer votre offre, car nous savons que si nous ne vendons pas, l'homme blanc va venir avec ses fusils et va prendre notre terre. Mais peut-on acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? Etrange idée pour nous ! Le moindre recoin de cette terre est sacré pour mon peuple. Chaque aiguille de pin luisante, chaque grève sablonneuse, la sève qui coule dans les arbres... portent les souvenirs de l'homme rouge.

Les morts des hommes blancs, lorsqu'ils se promènent au milieu des étoiles, oublient leur terre natale. Nos morts n'oublient jamais la beauté de cette terre, car elle est la mère de l'homme rouge ; *nous faisons partie de cette terre comme elle fait partie de nous...*

Ainsi, lorsqu'il nous demande d'acheter notre terre, le Grand Chef de Washington exige beaucoup de nous. Nous allons donc considérer votre offre d'acheter notre terre, mais cela ne sera pas facile, car cette terre, pour nous, est sacrée. L'eau étincelante des ruisseaux et des fleuves n'est pas de l'eau seulement ; elle est le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons notre terre, vous devrez vous souvenir qu'elle est sacrée, et vous devrez l'enseigner à vos enfants... Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père...

L'homme rouge a toujours reculé devant l'homme blanc, comme la brume des montagnes s'enfuit devant le soleil levant. Mais les cendres de nos pères sont sacrées. Leurs tombes sont une terre sainte. Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas nos pensées. Pour lui, un lopin de terre en vaut un autre, car il est l'étranger qui vient de nuit piller la terre selon ses besoins. Le sol n'est pas son frère, mais son ennemi, et quand il l'a conquis, il poursuit sa route. Il laisse derrière lui les tombes de ses pères et ne s'en soucie pas.

la terre est riche de notre vie

Vous devez enseigner à vos enfants que la terre, sous leurs pieds, est faite des cendres de nos grands parents. Afin qu'ils la respectent, dites à vos enfants que la terre est riche de la vie de notre peuple. *Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre.*

Mais nous allons considérer votre offre d'aller dans la réserve que vous destinez à mon peuple. Nous vivons à l'écart et en paix. Qu'importe où nous passerons le reste de nos jours. Nos enfants ont vu leurs pères humiliés dans la défaite. Nos guerriers ont connu la honte ; après la défaite, ils coulent des jours oisifs et souillent leur corps de nourritures douces et de boissons fortes.

Qu'importe où nous passerons le reste de nos jours ? Ils ne sont plus nombreux... Mais pourquoi pleurer sur la fin de mon peuple ? Les hommes viennent et s'en vont, comme les vagues de la mer.

Même l'homme blanc, dont le Dieu marche avec lui et lui parle comme un ami avec son ami, ne peut échapper à la destinée commune. Peut-être sommes-nous frères malgré tout : nous verrons. Mais nous savons une chose que l'homme blanc découvrira peut-être un jour : *notre Dieu est le même Dieu*. Vous avez beau penser aujourd'hui que vous le possédez comme vous aimeriez posséder notre terre, vous ne le pouvez pas. Il est le Dieu des hommes, et sa compassion est la même pour l'homme rouge et pour l'homme blanc.

gardez le souvenir de ce pays

La terre est précieuse à ses yeux, et qui porte atteinte à la terre couvre son créateur de mépris. Les blancs passeront, eux aussi, et peut-être avant les autres tribus. Mais dans votre perte, vous brillerez de feux étincelants, allumés par la puissance du Dieu qui vous a amenés dans ce pays, et qui, dans un dessein connu de lui, vous a donné pouvoir sur cette terre et sur l'homme rouge. Cette destinée est pour nous un mystère ; nous ne le comprenons pas...

Ainsi donc, nous allons considérer votre offre d'acheter notre terre. Et si nous acceptons, ce sera pour être bien sûrs de recevoir la réserve que vous nous avez promise. Là, peut-être, nous pourrons finir les brèves journées qui nous restent à vivre selon nos désirs. Et lorsque le dernier homme rouge aura disparu de cette terre, et que son souvenir ne sera plus que l'ombre d'un nuage glissant sur la prairie, ces rives et ces forêts abriteront encore les esprits de mon peuple. Car ils aiment cette terre comme le nouveau-né aime les battements du cœur de sa mère. Ainsi, si nous vendons notre terre, aimez-la comme nous l'avons aimée. Prenez soin d'elle comme nous en avons pris soin.

Gardez en mémoire le souvenir de ce pays, tel qu'il est au moment où vous le prenez. Et de toute votre force, de toute votre pensée, de tout votre cœur, *préservez-le pour vos enfants, et aimez-le comme Dieu vous aime tous*.

Nous savons une chose : notre Dieu est le même Dieu. Il aime cette terre. L'homme blanc lui-même ne peut pas échapper à la destinée commune. Peut-être sommes-nous frères. Nous verrons.

LES FEMMES NOUS INTERPELLENT

une priorité pour le monde nouveau

Notre monde est blessé par des situations qui entravent l'épanouissement de la femme et le rôle qu'elle peut jouer dans la création nouvelle. Originaires de tous les continents, dans leur atelier de l'IAMS, les femmes ont confronté leurs expériences sur la condition féminine.

Ces pages répercutent leurs interpellations, d'abord par la contribution de Mary John Mananzan sur la femme aux Philippines, ensuite par les questions soulevées dans l'atelier. Nous avons pris à cœur leurs interpellations et nous consacrerons le n° 136 de Spiritus (septembre 1994) à ce problème.

LA FEMME AUX PHILIPPINES

L'ENFANTEMENT D'UNE ESPÉRANCE

par Mary John Mananzan

Bénédictine, Sr Mary John Mananzan a fait ses études en Allemagne et à Rome. Vice-présidente chargée des affaires académiques et Doyen du Collège Ste Scholastique à Manille, elle est aussi Présidente nationale de GABRIELA, une fédération de 105 organisations féminines aux Philippines. Coordinatrice internationale de la commission féminine de EATWOT (Association Œcuménique des Théologiens du Tiers Monde), elle fait partie du comité de direction de Concilium.

Les Philippines comptent 7.100 îles avec une population de 63 millions d'habitants dont 85 % sont catholiques, 6 % protestants et 4 % musulmans. Après plus de quatre siècles de colonisation, par les Espagnols d'abord, puis les USA, le pays a acquis son indépendance en 1946. Ce passé colonial pèse sur le présent, notamment en ce qui concerne la condition de la femme.

Nous évoquerons d'abord brièvement la situation de la femme avant et après l'arrivée des Espagnols. Ensuite, nous regarderons sa place dans la société et dans l'Eglise d'aujourd'hui pour terminer par un signe d'espérance : le mouvement GABRIELA.

avant et après l'arrivée des Espagnols

Avant l'arrivée des Espagnols au XVI^e siècle, il existait une tradition d'égalité entre homme et femme dans la culture des Philippines. La femme participait à la vie de la société à tous les niveaux.

La famille attachait une importance égale aux garçons et aux filles. Tous les enfants, sans distinction de sexe, avaient les mêmes chances devant l'éducation. Comparant les Tagelogs (Philippines) aux Egyptiens, Paterno Pedro a pu écrire : « *Les rivages fertiles du Nil ressemblent aux beaux rivages du Pasog. Sur les bords des deux fleuves, les femmes sont aussi bien éduquées que les hommes. Les Egyptiens, comme les Tagelogs, obligent leurs jeunes, sans distinction de sexe, à faire des exercices physiques et intellectuels... Tous sont censés savoir au moins lire et écrire.* »

La jeune fille était relativement libre. D'après certains auteurs, la virginité n'était pas considérée comme une valeur. Les femmes n'avaient pas conscience de posséder en elles un bien précieux à conserver. « *A Luzon, les jeunes filles sont libres, socialement parlant, d'entrer en relation avec les hommes. Au cours des nombreuses fêtes, les jeunes des deux sexes apprennent à se connaître et à tomber amoureux l'un de l'autre.* »

Tous s'accordent pour dire que dans le mariage les femmes étaient traitées comme des compagnes et non comme des esclaves. R. Fox écrit : « *Les relations entre mari et femme étaient remarquablement égalitaires.* » Contrairement à la pratique de la société occidentale, la femme conservait son propre nom. En cas de divorce, les deux partenaires avaient les mêmes droits devant la loi.

Sur le plan économique, la femme participait aux activités de la communauté. Elle pouvait travailler aux champs, faire du commerce avec les Chinois, gérer sa propre entreprise... Dans le domaine politique, le premier législateur que retient la mémoire est une femme, Lubluban. Le premier enfant, qu'il soit garçon ou fille, pouvait succéder à son père comme chef de tribu. Dans le secteur religieux, la femme occupait un rôle prédominant ; elle était le chef spirituel du peuple.

La situation de la femme a changé **avec la colonisation** des îles au XVI^e siècle par les Espagnols et l'introduction du christianisme. On imposa aux femmes le modèle patriarcal. Par l'éducation et par la religion, les filles étaient formées selon les mentalités et les comportements en vigueur en Espagne pour les femmes. On enseignait en particulier la modestie, la soumission des femmes à leurs maris, le péché et ses conséquences, etc... Colonisation et christianisme ont façonné la condition féminine et leur influence dure encore aujourd'hui.

la femme dans la société aujourd'hui

Pour mieux comprendre la situation de la femme dans la société, évoquons brièvement *la situation économique* du pays et ses conséquences sur la condition féminine. Deux problèmes majeurs sont à signaler : la distribution inégale des richesses, 2 % de la population disposant de 75 % des ressources, et le contrôle de notre économie par les compagnies multinationales et le Fond Monétaire International. Près de la moitié du budget national sert à rembourser la dette extérieure qui s'élève à trente milliards de dollars. Cette situation de crise économique chronique entraîne pauvreté, chômage, malnutrition, exode pour chercher du travail dans d'autres pays. Les 2 % de riches qui contrôlent l'économie, exercent aussi leur domination sur le système politique et entravent les initiatives de réforme telle que la réforme agraire. Un mouvement de libération existe depuis vingt ans. Il propose une alternative pour la société, mais il n'a pas réussi à s'imposer jusqu'à présent.

Cette situation, l'histoire du passé et l'influence d'autres facteurs font qu'aux Philippines, les femmes souffrent des mêmes maux que leurs sœurs partout ailleurs dans le monde : *discrimination, subordination et exploitation*.

On a exalté la valeur de la femme en tant qu'épouse et mère, la reléguant principalement au travail à la maison. Cependant, les occupations domestiques ne sont pas appréciées à l'égal de l'exercice d'une profession rémunérée ou des divers engagements dans la cité.

En raison de cette situation économique désastreuse, certaines femmes sont obligées de chercher un travail à *l'extérieur* ou de trouver quelque chose dans ce qu'on appelle « *l'économie clandestine* ». Elles portent ainsi un double fardeau sans que, pour autant, le mari prenne sa part des charges domestiques. Victime de bien des formes de *discrimination*, la femme trouve

plus difficilement du travail, obtient souvent un salaire moindre et se voit refusée toute promotion. Il faut y ajouter le harcèlement sexuel ou pire encore, le chantage : « Tu cèdes ou tu es renvoyée. »

La femme souffre de diverses formes de *violence* : viol, inceste, brutalités. Il est scandaleux de voir la société tolérer qu'une moitié de ses membres soit ou puisse être victime de l'autre.

La *crise économique* pousse certaines femmes à la prostitution. D'autres cherchent une solution dans le « mariage par correspondance » ou des contrats de travail à l'étranger comme domestiques. De nombreux rapports parlent de viol, de mauvais traitements ou même de suicide. Des cas de meurtres par les maris ou les employeurs sont signalés.

Ce tableau est sombre mais c'est de propos délibéré que nous *dénonçons* les situations qui entravent l'épanouissement de la femme et mettent en péril sa place et son rôle dans la société.

la femme dans les Eglises

Les Eglises, en certains domaines, ont joué un rôle dans l'amélioration de la situation de la femme. Pourtant, comme nous l'avons fait pour la société, nous nous permettrons de relever quelques points qui posent questions.

Interprétation de la Parole de Dieu. La bible, rédigée par des hommes, dans des contextes culturels déterminés, comporte des récits représentant la femme comme soumise à l'homme, tentatrice parfois, source de nombreuses difficultés pour l'homme. Certains textes exaltent la situation de la femme, mais on retient plus facilement ceux qui valorisent l'homme : il domine la femme qui est faite pour lui. Pour ce qui concerne le Nouveau Testament, on peut aussi relever de nombreuses distorsions dans l'interprétation. Elles ont porté tort à la femme jusqu'à nos jours. Nous pensons à certains textes utilisés d'une façon fondamentaliste dans la célébration du mariage. Une *réinterprétation* du point de vue de la femme et qui tienne compte des contextes culturels s'impose.

Dans l'**histoire des Eglises**, les femmes ont joué un rôle important. Et pourtant, cette histoire est écrite, elle aussi, à partir d'une perspective masculine. Une question importante est posée : les Eglises ont-elles eu une influence déterminante dans la libération de la femme ? Certains écrits misogynes des Pères et Docteurs de l'Eglise et des Réformateurs ont certai-

nement contribué à maintenir la femme dans un état de subordination. L'histoire de l'Eglise et de la mission sont, elles aussi, à *réécrire* par des femmes.

Le passé continue à peser sur **le présent**. Malgré les progrès de sa condition en certains domaines, la femme occupe encore souvent une place de seconde zone. Les femmes représentent les 2/3 de l'ensemble des fidèles, mais leur absence dans les instances de gouvernement et de décision, surtout aux échelons supérieurs, est notoire. La société civile est souvent plus avancée sur ce point. Pour ce qui est des ministères, la discrimination est patente. Dans la liturgie, le langage sexiste domine dans certaines cultures, souvent inconsciemment : des expressions comme : « chers frères », « prions pour le salut de tous les hommes » ne manquent pas d'ambiguïté. Plus fondamentalement, la femme intégrée au Corps du Christ par le baptême tout comme l'homme, se trouve victime de discrimination en ce qui concerne l'accès aux responsabilités dans ce Corps.

« GABRIELA », un signe d'espérance

A l'Assemblée générale de EATWOT (Association Œcuménique des Théologiens du Tiers Monde) en janvier 1992 à Nairobi, on pouvait noter que les rapports en provenance des différents pays présentaient les mouvements féminins comme un signe d'espérance. Plutôt que d'exposer des généralités, je me limiterai au plus significatif des mouvements qui existent aux Philippines : GABRIELA.

Il a été fondé en 1984, année où le « Centre de Documentation pour les femmes » avait invité des représentantes de tous les mouvements féminins en vue de réfléchir sur l'opportunité d'un mouvement de femmes du Tiers Monde et les orientations à lui donner. La décision a été prise de mettre sur pied une organisation qui engloberait tous les mouvements. On l'a appelé GABRIELA en l'honneur d'une héroïne des Philippines au XVIII^e siècle, Gabriela Silang, qui avait participé activement à une insurrection cruellement réprimée. Arrêtée, elle fut mise à mort par le garrot.

En tant qu'organisation de femmes du Tiers Monde, GABRIELA considère comme dimension constitutive de son projet **le combat pour le développement humain intégral et la réalisation d'une société alternative**. Il ne suffit pas d'avoir un but, il faut aussi définir une stratégie et prendre les moyens pour la mettre en pratique. C'est ce que GABRIELA a fait au cours des sept années de son existence.

Organisation. Les femmes estiment que c'est uniquement en s'organisant qu'elles peuvent réaliser leur émancipation sociale. Il s'agit là d'un problème social qui ne relève pas simplement de l'action individuelle. C'est pourquoi les femmes s'organisent par régions, secteurs, professions ou centres d'intérêt.

Mobilisation. En cohérence avec leur projet fondamental, les femmes ne se mobilisent pas uniquement pour leurs problèmes, mais aussi pour d'autres causes nationales : dette extérieure, bases militaires étrangères, guerre, problèmes de consommation, etc...

Education. C'est un besoin urgent. Beaucoup de femmes sont tellement conditionnées qu'elles craignent les changements et les responsabilités nouvelles que leur apporterait leur libération. La formation institutionnalisée ou informelle est d'une grande importance dans les diverses organisations.

Recherches. En plus de la conscientisation, il convient de mettre en valeur le point de vue des femmes dans les diverses disciplines académiques : psychologie, histoire, théologie et dans le processus même de la recherche.

Le droit. Aux Philippines, les femmes ont fait campagne, avec succès, pour que l'égalité des droits figure dans la constitution nouvellement révisée. Elles exercent maintenant des pressions pour leur application. La formation dans le domaine du droit s'impose.

Centres sociaux. Les femmes ont pris des initiatives pour répondre à divers besoins : santé, femmes victimes de violence. Des projets ont vu le jour pour les femmes pauvres des villes.

Solidarité internationale. Les questions concernant la femme se retrouvant dans tous les pays, le combat pour les changements doit, lui aussi, s'ouvrir aux dimensions internationales. A cette fin, GABRIELA organise une rencontre annuelle où des femmes de différents pays partagent leurs expériences et leurs problèmes. Deux principes guident la solidarité internationale : respecter l'analyse des situations de chacune et le choix des problèmes à retenir et prêter attention moins aux différences qu'à ce qui est commun.

Défi aux Eglises. GABRIELA rassemble plus de 200 mouvements de femmes et compte 45000 membres dont 95 % viennent de la base. C'est une organisation laïque, mais des mouvements de femmes des Eglises en font partie telle que « l'Organisation Nationale des Femmes Théologues » (AWIT).

La rencontre de femmes d'Eglises et de religions diverses, a suscité une nouvelle forme d'œcuménisme. On n'aborde pas les questions uniquement dans le respect de l'enseignement des Eglises, mais aussi en raison des problèmes posés réellement par les pratiques et les structures patriarcales. Dans ces groupes de femmes, le culte œcuménique est devenu une pratique courante.

On s'interroge sur diverses questions : la réinterprétation de l'Écriture et de l'histoire des Eglises, la participation aux ministères et au gouvernement des Eglises, la place de la femme dans les débats et les législations concernant les droits de la femme à la procréation, etc... La formation des femmes est une nécessité, en particulier dans les disciplines théologiques.

A notre époque, peu de mouvements ont entrepris une telle remise en question de la société et de l'Église. C'est précisément pour cette raison que ce mouvement représente un programme et une espérance pour le monde nouveau. Certaines autorités civiles et religieuses en prennent ombrage et créent parfois des difficultés. Mais le mouvement des femmes en est arrivé à un point de non retour. Il représente une force pour construire « un monde nouveau et une création nouvelle ».

RÉFLEXIONS DE L'ATELIER

d'après Chun Chai Alice et Ruth West

l'impact de l'activité missionnaire sur les femmes

L'histoire de la mission à l'époque coloniale a été écrite en grande partie par des missionnaires. Elle est rédigée du point de vue des Eglises métropolitaines et met en relief la réussite de l'activité missionnaire. Elle ne tient pas assez compte de l'opinion des peuples évangélisés, considérés comme « objets de la mission ».

Cela concerne en particulier l'impact de l'activité missionnaire sur les femmes dans les pays colonisés. On souligne volontiers l'amélioration de la situation de la femme grâce à l'arrivée du christianisme. Cette affirmation est certainement vraie..., mais les effets opposés peuvent être également vrais, du moins dans certaines cultures.

Le cas des Philippines nous a fait nous poser une question : « Le christianisme et les missionnaires ont-ils exercé une influence en faveur de la libération de la femme ? » Il s'en est suivi un débat sur la réponse négative ou positive à cette interrogation selon les cultures. Des exemples d'une influence libératrice des femmes ont été cités. Ainsi en Corée, les missionnaires ont contribué à libérer les femmes de leur mise à l'écart en créant des écoles pour les filles, malgré une formation copiée sur le modèle européen.

En fait, il est difficile de répondre à la question. On se heurte sans cesse au manque d'informations. L'histoire missionnaire présente peu l'activité missionnaire des femmes ou l'impact de cette activité sur les femmes dans les différents pays. Une conclusion s'impose : il faut aussi écrire l'histoire du point de vue des femmes.

la femme dans la société

A notre époque, on doit dénoncer des situations qui placent la femme dans une condition d'infériorité et de vulnérabilité. On peut relever les points suivants : inégalités et discriminations dans la société et au travail, violences de toutes sortes à l'égard des femmes, trafic des femmes (prostitution, pornographie, mariages par correspondance, travail à l'étranger), la guerre et le sida qui font tant de victimes parmi les femmes.

Des femmes se mobilisent pour réagir contre pareilles situations. Susan Chong Wong, coordinatrice des avocats pour les femmes immigrées à Hawaï, a parlé d'un programme d'assistance légale gratuit pour ces femmes. Elles subissent, en effet, un stress particulier causé par des problèmes de langue et de culture et sont sujettes à divers abus. M^{me} Chong Wong a attiré l'attention sur la difficulté de responsabiliser des femmes qui vivent dans la dépendance et de les aider à trouver un soutien dans la société.

Autre cas présenté par Alice Chai qui s'occupe du Programme d'Etude des Femmes de l'université de Hawaï : une recherche sur la situation dramatique de 200000 à 300000 femmes coréennes qui, au cours de la guerre sino-japonaise et la deuxième guerre mondiale, ont été réquisitionnées par l'armée japonaise et prostituées aux soldats du front ou en zone occupée. La méthode de réquisition et le secret qui entourait cette sinistre entreprise n'ont été rendus publics que récemment grâce au travail conjoint de Japonaises et de Coréennes. Il faut réparer cette injustice. L'affaire suit son cours surtout depuis 1990, date à laquelle les femmes victimes se sont exprimées pour la première fois.

femmes dans l'Eglise

De la discussion sur les questions soulevées par Mary John Mananzan, nous avons tiré quelques conclusions. L'Eglise doit œuvrer activement à la restauration de l'intégrité de la création. Cela implique le changement de la situation injuste réservée aux femmes, situation qui défigure la création de Dieu. A cette fin, plusieurs tâches s'imposent :

- relire l'Ecriture Sainte et l'histoire de l'Eglise, en particulier celle de la mission, du point de vue de la femme.
- participer à la hiérarchie à tous les niveaux ; prendre part à l'enseignement de l'Eglise, à la théologie, à la liturgie.
- conscientiser clergé et laïcs sur les diverses formes de violence subies par les femmes, en particulier celles du Tiers Monde ou les femmes de couleur.
- travailler avec les organisations civiles, les divers mouvements sociaux et créer des réseaux d'action pour lutter contre la violence, le trafic des femmes, le sida, la guerre.

Deux hommes participaient à notre atelier. L'un d'eux a fait la réflexion suivante : « Les échanges m'ont ouvert des horizons. J'en sors transformé. »

GUÉRISON, SIGNE DE LA NOUVELLE CRÉATION

L'atelier XI avait pour thème « Guérison, signe de la nouvelle création ». Quatre intervenants ont présenté des communications importantes : C. Grundmann, E. de Rosny, G. Prové et J-M. de Angulo. G. Prové a particulièrement frappé les esprits par son témoignage de « guérisseur blessé ». En effet, la création blessée est en voie de guérison. Jésus, le guérisseur blessé par excellence, a commencé cette œuvre. Et ses disciples, eux-mêmes blessés et guéris, la poursuivent à travers les âges.

Nous présentons ici les interventions du P. de Rosny et de Sr Prové, ainsi que l'essentiel des thèses du Dr Grundmann et des conclusions de l'atelier.

ACTUALITÉ DE LA MÉDECINE TRADITIONNELLE

par E. de Rosny

Jésuite, Eric de Rosny travaille depuis 1957 au Cameroun, surtout dans le milieu étudiant. Il s'est beaucoup intéressé à la médecine traditionnelle. Il a publié notamment « Les yeux de ma chèvre » (Plon, 1981) et « l'Afrique des guérisons » (Karthala, 1992).

A travers la guérison de Pauline, nous découvrons comment un « ngangas » met en œuvre les ressources de la tradition africaine en tenant compte du défi de la médecine moderne.

LE SUCCÈS PERMANENT DE LA MÉDECINE TRADITIONNELLE

Pour comprendre pourquoi la médecine traditionnelle africaine est encore pratiquée, malgré la multiplication des dispensaires et des hôpitaux, et pourquoi le pouvoir des guérisseurs persiste dans le monde moderne, il faut avoir à l'esprit deux constantes : les Africains demeurent des « ruraux », même en

ville, et les Africains continuent à s'identifier à leur famille. Ces deux caractéristiques influencent encore aujourd'hui leur conception de la santé et de la maladie. Être malade, c'est essentiellement se sentir isolé dans le cosmos et dans sa communauté d'origine. Le pouvoir des guérisseurs, par conséquent, consiste à remettre la personne à sa bonne place dans le monde de la nature et des hommes. Ceci mérite un court développement.

une médecine rurale

Même en ville, les Africains demeurent des ruraux. La ville, en effet, et surtout la grande ville, est un phénomène social nouveau en Afrique. Rares étaient les véritables métropoles il y a cinquante ans. Même s'il vit en ville aujourd'hui, l'Africain reste sensible au langage des signes, ce qui est une caractéristique de la sensibilité paysanne. La nature ne « parle » pas, au sens propre du mot, à celui qui vit quotidiennement à son contact, mais elle lui offre tout un monde de signes. On s'explique alors que, dans leurs traitements, les guérisseurs donnent tant de place à la symbolique par l'usage du feu, du souffle, de la vapeur d'eau, tant de place au jeu nocturne de la lumière et des ténèbres. Par la grâce des symboles, il s'agit de remettre en communion avec le cosmos la personne malade dont l'harmonie physique est perturbée. Les potions d'herbes et d'écorces agissent, bien sûr, comme des médicaments de pharmacie, mais elles entrent aussi dans la stratégie de la réconciliation avec l'environnement.

une médecine communautaire

Les Africains s'identifient à leur communauté familiale. Depuis trente cinq ans que je vis en Afrique centrale et plus particulièrement dans la ville de Douala qui compte aujourd'hui un million et demi d'habitants, je n'ai pas assisté à un changement radical sur ce point, à l'encontre de ce que les sociologues prévoyaient. La grande famille demeure un lieu de référence obligé. Malheur à celui qui se désintéresse de ses oncles et de ses tantes ! Lorsque la maladie s'abat sur un membre de cette grande famille, c'est celle-ci tout entière qui se sent touchée. La maladie d'un seul est prise comme le signe d'une détérioration des liens familiaux, comme elle l'est des liens avec le cosmos. Elle est, à la limite, l'occasion ou le « prétexte » d'une révision des rapports familiaux. Ce qui explique la place que prennent les cérémonies de réconciliation familiale, les désignations de coupables et les conseils moraux au cours des traitements. L'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) a donné une définition de la santé qui tient compte de la tradition africaine : « La santé, c'est le parfait bien-être, physique, mental et social. » J'ajouterais : le

parfait bien-être religieux. Le Dr Logmo, délégué du Cameroun à l'OMS au temps de l'élaboration de cette définition, m'a dit qu'elle avait été inspirée par les médecins africains.

LE DÉFI DE LA MÉDECINE MODERNE

Cependant, un puissant courant contraire agit sur l'idée que les Africains se font traditionnellement de la santé, du fait que ceux-ci sont de plus en plus nombreux à vivre en ville et que la ville engendre une vie sociale et médicale nouvelle.

une médecine urbaine

En ville, s'impose de plus en plus une technologie qui transforme les relations que l'on peut avoir au village avec la nature ou le cosmos. La nature n'est plus un partenaire avec lequel on peut communiquer par le langage des signes. La technologie tend à dominer la nature et change considérablement le rapport que l'on peut avoir avec elle. L'hôpital en est un bon exemple. L'activité symbolique y est réduite au profit de l'action que j'appellerais mécanique, qui donne une place prépondérante aux instruments thérapeutiques. Les malades sont d'ailleurs fascinés par les seringues, les bistouris et, en particulier, la radioscopie, sans parler des dernières trouvailles de la technique : le scanner et le rayon laser dont les hôpitaux commencent à être équipés. Ce n'est pas sans effet sur l'idée qu'ils se font de la santé.

une médecine pour l'individu

La même constatation peut être faite à propos de la vie communautaire et familiale. En ville, l'appartenance à une seule communauté de type familial se brouille. On appartient inévitablement à plusieurs communautés à la fois : à une religion internationale, à une équipe de football, à une association d'anciens élèves... Comme il n'est plus possible de s'identifier à une seule communauté intégrée, on va tenter de trouver son identité en soi-même. Ainsi s'instaure inmanquablement un processus d'individualisation qui révolutionne les rapports sociaux. Ici encore, l'hôpital est exemplaire. On y soigne plus précisément l'organe d'un individu. La présence de la famille y est plus importune qu'utile. On la tolère aux heures de « visites ». Elle n'est plus, comme dans la tradition, partie prenante de la thérapeutique, sauf dans le pavillon de psychiatrie qui est souvent marginal dans l'architecture de l'hôpital.

Que vont faire les guérisseurs devant ces courants contraires ? Vont-ils perdre leur pouvoir ? *Certains* se réfugient dans leur art, continuant de soigner comme par le passé, perdant leur clientèle et mourant au village sans transmettre leur héritage. *D'autres* versent dans la petite magie superstitieuse pour sacrifier à ce qu'ils croient être la « modernité » : astrologie, boule de cristal, avatars dont ils ont entendu parler. Ils tombent dans un syncrétisme médical qui est peut-être la pire des solutions. On les appelle des « charlatans ». Ils sont maintenant légions en ville. *Reste une troisième catégorie*, celle des guérisseurs qui connaissent le prix de l'héritage traditionnel que leur famille leur a transmis par initiation et qui en même temps s'adaptent à leur nouvelle clientèle. Ce sont, pour rejoindre le thème de ce dossier, des promoteurs de la « nouvelle création ». Ceux-là ne perdent pas leur pouvoir de guérir. A titre d'exemple, je voudrais vous présenter l'un d'entre eux, Ngea Maka Raymond, et l'une de ses patientes que j'ai vu soigner chez lui, Pauline Soppo, douanier au port de Douala.

LA NOUVELLE MÉDECINE TRADITIONNELLE

le nganga

Dans le monde bantou qui recouvre une grande partie de l'Afrique, Ngea Maka Raymond est ce qu'on appelle un « nganga », c'est-à-dire un héritier de la médecine traditionnelle. Je l'ai rencontré pour la première fois en 1972 et, depuis lors, j'ai pu assister à plus d'une quinzaine de versions de ce qu'il appelle son « *grand traitement* ». Son souci de s'afficher comme un homme moderne, chrétien protestant, secrétaire de la section locale d'un parti politique et en même temps nganga, appartient à une stratégie qui correspond à ce qu'il est en réalité : à la fois un villageois et un citoyen. La situation de son village thérapeutique aux abords de la grand'route goudronnée, à la sortie Nord de Douala, est à cet égard révélatrice.

Né vers 1940, il a été envoyé à Douala pour faire ses études primaires qu'il a prolongées de deux ans. Il parle correctement le français. A l'âge de dix-huit ans, à l'occasion d'une visite au village, une série de visions firent soudain de lui un nganga. Il raconte que son père défunt, nganga lui-même, lui apparut et lui montra comment il fallait soigner une paralysée du village. Il la guérit et depuis ce temps – moyennant un apprentissage chez un nganga voisin – il pratique la médecine traditionnelle.

l'ensorcelée

L'une de ses patientes, Pauline Soppo, est une personne d'une trentaine d'années. Après une enfance au village, elle se rend, comme Ngea, à Douala pour faire des études qu'elle pousse plus loin que lui. Elle suit une filière bancaire et devient douanier au port. Célibataire et sans enfant, elle se trouve dans une situation familiale délicate. Les siens cherchent à la marier mais lui proposent des prétendants dont elle ne veut pas. Autre source de conflit : elle touche un salaire mensuel qu'elle distribue selon son bon plaisir, ce qui lui donne une autonomie par rapport à sa famille. Elle appartient donc à une catégorie nouvelle de personnes que la tradition rejette, celle des femmes célibataires qui ont un engagement professionnel. Persuadée d'être ensorcelée par vengeance de sa famille, elle dépérit et est transportée chez Ngea dans un état d'abandon total. Elle restera chez lui durant plus d'un mois pour suivre un traitement à base de plantes, racines et écorces ; ce sont les remèdes que Ngea utilise d'habitude pour soigner la stérilité des femmes.

le traitement

Le moment venu, Ngea va clore le traitement végétal de Pauline par une vaste liturgie de la guérison qui prendra toute la nuit. Pauline n'est pas seule. Elle est soignée avec d'autres ensorcelés qui ont chacun leur histoire. L'intérêt de ce traitement pour notre sujet est de montrer comment Ngea reste dans la ligne de la tradition tout en tenant compte de la sensibilité moderne de ses patients et, en particulier, de Pauline. C'est la stratégie qu'il emploie pour garder son ascendant sur ses patients, c'est-à-dire son pouvoir de guérir. Les images de ce traitement aux rites innombrables montrent mieux que l'écrit la manière habile, l'art du compromis qui est le sien. Je vois trois traits significatifs de son effort pour moderniser la tradition sans pour autant la trahir.

une inflation du spectacle

J'ai noté chez Ngea une tendance à transformer son traitement en un spectacle apparemment plus réaliste que symbolique : déluge de bouffées de feu sur les patients, inondation du sang de la chèvre sur le corps des victimes, ensevelissement des envoûtés dans une tombe. En réalité, Ngea n'innove pas. En voici un exemple : Ngea a l'habitude de couvrir les patients d'une vaste feuille de bananier, comme s'il les munissait d'un bouclier contre leurs agresseurs. J'ai retrouvé cette feuille chez un ngangas traditionaliste, mais réduite à un carré de deux centimètres de côté sur lequel la victime doit simplement

s'asseoir ! La banane plantain est en effet une nourriture propice qui repousse le sorcier. Ngea a vu grand mais a respecté le sens du rite. Ngea s'explique : «Aujourd'hui, les gens croient moins parce qu'il y a, je peux le dire, l'évolution ! Maintenant on aime voir quelque chose avec ses deux yeux avant de croire. Alors que, dans le temps passé, ce n'était pas le cas ! »

une transformation des formes de la sorcellerie

A Douala, l'argent a pris une place prépondérante dans les relations sociales. Il n'est donc pas étonnant que le commerce ait pénétré au cœur du système de la sorcellerie et de la contre-sorcellerie. Chez Ngea, la parade contre la sorcellerie de la vente des personnes, appelé « ekong », a donc tendance à supplanter la lutte contre la sorcellerie de la dévoration, ou anthropophagie. Pauline, en effet, est arrivée chez Ngea avec l'apparence d'une poupée désarticulée, d'une carcasse sans vie. Elle est censée travailler nuit et jour pour son nouveau maître qui l'a acquise moyennant finances : un symptôme qui ne trompe pas Ngea. Le traitement consiste alors à réintégrer le corps vivant dans son enveloppe informe. Pour ce faire, Ngea et ses aides tournent autour du feu une partie de la nuit dans un marathon indéfini, accompagné de chants rythmés de grande beauté, signifiant ainsi qu'il ramène de captivité les victimes de la sorcellerie de la vente. Au petit matin, les captifs libérés apparaissent revigorés, malgré les fatigues d'une nuit entière de soins : ils ont retrouvé leur corps et leur identité.

une prise en compte du christianisme

La plupart des patients de Ngea sont chrétiens, catholiques ou protestants, reflétant en cela l'appartenance religieuse des Camerounais du Sud dans leur grande majorité. Jusqu'à ces dernières années, il leur était interdit par leurs Eglises de se rendre chez les ngangas, mais la mesure s'est assouplie aujourd'hui. Ngea ne peut pas ne pas tenir compte de cet ancien interdit s'il veut que ses patients se reconnaissent dans l'environnement thérapeutique qu'il crée pour eux. Aussi ai-je été surpris, dans mes débuts, de ne reconnaître au cours du grand traitement que fort peu de signes chrétiens, sauf une croix en tissu cousu sur sa chemise et une bible près de lui sur le sol. C'était d'autant plus surprenant de sa part qu'il a l'habitude de prier avec les psaumes lors des petits traitements et qu'il s'affiche protestant baptiste dans la vie publique. A la réflexion, j'ai compris sa logique : il respecte mieux ainsi l'identité de ses patients qui ne pratiquent pas un christianisme syncrétiste, comme il en existe dans d'autres pays.

épilogue

Les mois ont passé. Un beau jour, je vois arriver dans la communauté où je vis Pauline Soppo rayonnante : elle attend un bébé ! Je me réjouis avec elle. Dans la conversation, je n'ose pas lui demander qui est le père de l'enfant car l'interview à ses limites... mais je comprends sans peine que ce n'est pas encore un mari ! Je pense en moi-même que la maternité, c'est déjà pour elle la santé, sinon l'équilibre social pour son enfant. La santé, parce que la venue d'un enfant réintroduit toujours une mère dans sa grande famille, et que, sans mari, elle peut garder cette indépendance qui lui est si chère ! A-t-elle trouvé elle-même ce compromis ? Un certain nombre de jeunes femmes choisissent ce statut social en ville : un ou deux enfants et pas de mari ! La famille paraît satisfaite, du moins pour un certain temps.

Nous parlons du traitement qu'elle a suivi chez Ngea. Elle a vécu la longue nuit comme un songe réparateur. Ngea avait créé un espace qui était la réplique inverse de ce qu'elle voyait en rêve et qui l'effrayait, une sorte d'anti-cauchemar. Elle en conçut un immense soulagement. Mais le traitement conforme aux normes de la tradition aurait-il été efficace (moyennant les remèdes pris le jour) si Ngea n'avait pas ajusté son art et son espace aux nouvelles exigences des enfants de la ville ?

Je savais que Pauline Soppo s'était fait suivre parallèlement par un gynécologue. En cela, elle ne se distinguait pas de nombreux malades qui courent les deux médecines à la fois. Je lui demandai : « Pauline ! A quel médecin devez-vous d'avoir un enfant ? A Ngea ou au gynécologue ? » A ma confusion, elle me répondit : « Mais, voyons, mon Père, à Dieu ! »

la nouvelle création

Il ne suffit pas d'être moderne, c'est-à-dire d'appartenir au monde nouveau, pour se dire promoteur de la Nouvelle Création. On peut, en effet, être de son temps et se couper de son histoire et de ses racines, ce qui est le cas de beaucoup de nos contemporains. On est alors devenu comme étranger à la première création.

Ce n'est pas le cas, me semble-t-il, pour Ngea Maka Raymond. Dans son domaine particulier de nganga, il a magistralement développé un art de guérir qui s'enracine dans la tradition, ou, si vous le voulez, dans la première création, et qui prend en compte l'évolution du monde moderne. Dans un autre

registre de vocabulaire, on parlera d'« inculturation ». Dans le langage de ce dossier, disons qu'il est un « nouveau créateur ». C'est pourquoi il réussit à garder tout son pouvoir de guérir.

Eric de Rosny, sj

*B.P. 5351
Douala. Cameroun*

LE GUÉRISSEUR BLESSÉ

par Godelieve Prové

Sr Prové, des Sœurs Missionnaires Médecins, a travaillé au Malawi et en Asie du Sud-Est. Elle a été provinciale puis Supérieure générale de sa congrégation. Depuis 1986, elle travaille à Amsterdam et elle nous raconte sa « conversion » : en acceptant de reconnaître ses propres blessures, elle a permis à ses malades d'entrer avec elle dans un processus de véritable guérison.

Début 1992, j'ai vécu six semaines de solitude. Toute à moi-même, j'ai vu clairement comment mon voyage intérieur vers l'essence de la guérison était intimement lié à mes expériences parmi les gens de Bijlmermeer à Amsterdam, cette « cité modèle », où la plupart des gens ne choisiraient pas de vivre.

Au cours de mes années à Bijlmermeer, un poème de Ida Gerhardt a grandi en moi : PSYCHÉ, le mot grec pour papillon et âme.

Une aile encore dans le cocon,
l'autre froissée, commence à flamboyer.
Je ne savais pas que ce qui commençait était si,
si misérable... O Dieu, ne me laisse pas tenir
rouge de honte sous ton regard.
J'aurais pu tourner les yeux mais je n'ai pas voulu,
alors qu'il voulait être libre mais ne le pouvait pas.
C'était une créature dans ta lumière.

Aucun symbole ne peut mieux exprimer à quel point j'ai été remplie de crainte en découvrant, profondément enfouis en chaque personne, *la beauté et le désir de liberté et de vie* qui n'avaient aucune chance de s'épanouir dans les conditions qui les tenaient captifs :

- dans le cocon d'une alcoolique, obèse, mentalement handicapée, j'ai rencontré une jeune maman qui avait perdu un enfant dans un accident dont, depuis lors, elle n'avait jamais cessé de s'accuser.
- dans le cocon d'une jeunesse agressive, j'ai découvert un jeune très doué qui ne pouvait accepter un monde où les gens et la planète sont violés et exploités.
- sous le mépris d'eux-mêmes de tant de chômeurs (60 % des gens de notre zone) j'ai approché avec une grande fierté les dons et les talents qui gisaient là, attendant seulement qu'on les sollicite.
- il en va de même pour tant de gens qui souffrent de maladies et de dépressions chroniques, pour les malades psychiques envoyés à Bijlmermeer à cause de son environnement adapté à la réintégration sociale, pour les étrangers et les réfugiés (près de 50 % de la population locale).
- il en va de même pour les sidéens, les parents âgés, isolés, les célibataires, les gens sortant d'un divorce ou d'un traumatisme qui leur donne le sentiment d'être partout mal accueillis.

Pour tous ces gens, Bijlmermeer est un cocon social en super béton qui renforce encore le cocon personnel dans lequel chacun d'eux se cache.

Au milieu des 90000 personnes de cette zone, je suis assistante paroissiale pour la santé, coordonnant le service-santé, travaillant comme conseillère médicale, organisant des ateliers sur le thème « guérir ensemble par la vie et la mort ». Avec l'expérience, j'ai commencé à réaliser que par moments, en écoutant les histoires des gens, je me sentais remplie d'énergie, de vie et de joie, sans avoir rien fait de concret pour soulager leur condition. Ils me donnaient quelque chose, un don rare et précieux. Peu à peu me tombait dessus le sentiment qu'ils étaient en train de me présenter le miroir de ma propre humanité et vulnérabilité. Et si je l'acceptais, ce don me rendait mystérieusement capable d'être plus efficace dans la promotion de la santé et de la guérison. J'étais conduite à un moment de vérité. J'étais amenée à vivre la dynamique puissante, intime et extérieure, du guérisseur blessé.

le guérisseur blessé

Au plus profond de chacun d'entre nous repose une force de vie, une puissance de vie et d'amour qui est indestructible et unique. C'est la semence de

Dieu en nous, la vraie source de toute guérison. Il fut un temps où j'ignorais cela. Bien longtemps j'ai ignoré et oublié cette puissance intérieure. J'étais alors un cadavre vivant, un robot. Je faisais partie du spectacle en cours, et parfois avec beaucoup de succès, mais en fait je me haïssais moi-même, car je ne vivais pas ma propre vie... par peur. Le tournant, c'est quand j'ai réalisé que « leur » **histoire**, l'histoire des gens de Bijlmermeer dans leur cocon, **c'était « mon » histoire** : nous étions unis pour porter le poids du cocon, dans le désir de liberté et de guérison, dans un processus de lente transformation. Nous étions unis à un niveau si profond que nous n'aurions pas su trouver les mots pour le dire, et pourtant c'est de là que venaient la joie et l'énergie que nous nous donnions les uns les autres.

Peu à peu, j'ai commencé à regarder ma vocation de guérisseuse d'une manière totalement nouvelle. Le processus de réflexion et de fécondation réciproque avec les gens que je rencontrais semblait entraîner des implications sans fin pour ma vie personnelle comme pour mon travail. Le plus choquant dans mon apprentissage était ceci : tant que je m'identifiais à mon rôle de « guérisseur », en cherchant à être un bon docteur, une conseillère compétente, je projetais le « blessé » hors de moi, et ceci confirmait l'autre dans sa blessure, créant un fossé entre nous. Pour parler plus crûment : *j'avais besoin que l'autre soit blessé pour devenir un guérisseur de talent !* Il m'a fallu beaucoup de temps pour accepter cette vérité et l'intégrer.

Pour m'en sortir et aller plus loin, la seule voie était d'accepter mes propres blessures. Dès que j'ai pu apprivoiser mes souffrances et mes blessures, et expérimenter qu'en moi la vie et l'amour étaient assez forts pour assumer de manière créative et dépasser ma colère, ma tristesse et ma peur permanente, j'ai commencé à vivre avec une énergie et une intensité que je n'avais jamais connues auparavant. **Je devenais un guérisseur blessé** : les joies et les peines étaient grandes, mais cela en valait la peine. Pour la première fois je me sentais pleinement vivante ! *Toutes mes relations en ont été transformées.* Je suis devenue plus spontanée. J'ai commencé à faire confiance à mon cœur, à mon intuition. Je me suis laissée guider au plus profond du cœur par la vie et l'amour, par la force de guérison et sa puissance débordante que j'avais expérimentée dans ma propre vie. J'ai bien vite réalisé que, d'une certaine manière, cette nouvelle attitude me rendait capable de pénétrer les murs de défense et de toucher la semence de vie dans les autres, de sorte qu'ils pouvaient eux aussi se mettre en marche, modestement, vers la prise en charge de leur propre santé et guérison.

Avec les années qui passent, j'ai découvert comme jamais auparavant que *le physique, le psychologique et le spirituel ne font qu'un.* Ensemble ils font le

tout de la personne, ensemble ils font une personne totale. Que nous pratiquions la médecine, la psychothérapie, le ministère pastoral ou l'accompagnement, dans toutes ces professions nous contribuons à la guérison.

C'est là toute la différence entre **soigner** et **guérir**. On peut soigner le corps ou le guérir. Mais il y a également une guérison à des niveaux bien plus profonds. Au terme, *la guérison concerne toute la personne*. Dans les limites de l'histoire et du contexte de chacun, la guérison rend chaque personne libre pour vivre le rêve pour lequel Dieu l'a créée, libre pour être papillon qui se déploie dans la lumière de Dieu. Il y a là un monde de différences entre d'un côté la lutte et la prévention de la maladie, et de l'autre la promotion de la santé et la guérison. On peut trouver la vie, et la vie en plénitude, en dépit de la maladie, et parfois grâce à la maladie.

Guérir est totalement lié à ce lent et douloureux processus à l'intérieur du cocon de nos blessures et de nos plaies, de nos rêves fracassés et de notre péché. Cette dimension transcendante qui guérit n'est pas quelque chose de plus à faire, à apprendre, pour l'ajouter à nos activités professionnelles. Ce n'est pas non plus une profession en soi. Je la vois plutôt comme **une qualité de présence et de relation** enracinée dans la manière dont je suis présente et en relation avec ma propre blessure et vulnérabilité. Une fois bien à l'aise avec ma propre vie, et avec tout ce que je vis, cette relation intérieure imprègne toutes mes relations extérieures. Elle me permet de sentir profondément ce qu'une autre personne souffre sans en être submergée. Enracinée dans mon moi le plus profond, sans paroles ou explications, il me semble que j'invite les autres à progresser de la même manière et à entrer en contact avec leur propre étincelle intérieure de vie qui attend toujours de s'enflammer.

Cela est devenu pour moi une manière de vivre, consciemment choisie, jour après jour. Dans cette manière de vivre, action et contemplation coulent de la même source, de la même attitude. Elles se pénètrent l'une l'autre et ne pourraient exister l'une sans l'autre.

Pendant mon séjour à l'ermitage, j'ai vu clairement que beaucoup trop d'autres peurs influençaient encore mes choix : je demeurais confrontée avec le cocon, incapable d'aimer mon Créateur plus que quiconque et plus que tout. Cette vérité m'a remplie de paix divine, car elle était accompagnée de l'expérience illuminatrice et libératrice de l'amour inconditionnel de Dieu pour moi. Pour la première fois, j'étais capable d'accepter pleinement mon

humanité et toutes mes limites. Je savais très bien que ces limites demeureraient, mais aussi que je ne leur permettrai jamais plus de me décourager, ou de m'empêcher de chercher à vivre de tout mon cœur et de toute ma force. Plus profondément enracinée dans l'amour de Dieu, je réalise qu'en étant guérisseur blessé j'ai grandi et que je suis amenée à rencontrer les autres avec le même amour inconditionnel. Cette expérience est, et restera pour moi, un signe tangible de la présence de Dieu parmi nous.

un nouveau monde

Cette histoire de ma transformation en guérisseur blessé est l'histoire d'une conversion. En 1973 déjà, les Sœurs missionnaires médecins écrivaient : « Nous vivons notre mission de guérison en entrant dans la vie de gens différents, assez ouvertes pour être influencées par eux et assez simples pour donner de nous-mêmes. » Il a fallu des années pour intérioriser cela. Entre temps, les perspectives sur l'essentiel du travail médical missionnaire avaient rapidement changé. Les développements dans notre Société correspondaient au mouvement mondial pour *passer des soins curatifs à base hospitalière aux programmes de santé à base communautaire*. On a beaucoup écrit et partagé sur ces développements. Mais j'aimerais souligner ceci : bien des changements importants ont été introduits avec conviction, pourtant ils n'ont pas produit les fruits escomptés. Ils étaient imposés avec une telle violence verbale que leur crédibilité était déjà perdue ; les vieilles plaies recommençaient à saigner. Pour s'éloigner des structures coloniales, patriarcales ou autoritaires, il faut plus que la ferme décision de les changer. De plus, même à l'intérieur de nouvelles structures, les préjugés de race, de culture, de classe, d'éducation, de religion continuent à influencer les attitudes et les attentes des personnes concernées. Comme « pourvoyeurs de services » nous avons été conditionnés par la *culture de domination*. Les gens parmi lesquels nous vivons ont été conditionnés par la *culture du silence*. Il a fallu du courage pour entrer dans un **dialogue de vie**, pour partager la souffrance infligée les uns aux autres. Mais lentement nous avons été guéris de notre aveuglement et de notre surdité. Brisés, les cocons se sont ouverts, comme si, pour la première fois, nous découvrons la beauté et les dons sans prix des uns et des autres, et devenions vraiment une communauté.

De plus en plus de gens, en différents endroits et dans des circonstances différentes, trouvent une nouvelle vie et un renouveau total à travers la guérison. Ensemble ils forment les petits débuts d'un mouvement mondial. Pour ceux qui rassemblent des faits et des chiffres et qui travaillent avec des statistiques,

ils sont à peine visibles. Mais pour ceux qui voient avec le cœur, ils sont la promesse certaine d'une nouvelle communauté mondiale unifiée parce qu'ils connaissent la puissance intérieure du Guérisseur blessé.

Godelieve Prové, smm

*Kempering 634
NL 1104 KE Amsterdam ZO*

CONCLUSIONS DE L'ATELIER

L'atelier XI a étudié, en plus des contributions de G. Prové et E. de Rosny, les douze thèses proposées par C. Grundmann : six sur « *christianisme, Eglise et guérison* » et six sur « *une orientation théologique/missiologique sur la guérison* ».

(Nous signalons ou résumons ici quelques points de ces thèses).

1. Le souci de la guérison est commun à toute l'humanité.
2. Les succès de la science médicale moderne sont indiscutables.
3. La théologie doit aborder sérieusement cette question, à cause du mandat du Seigneur (Mt 10,8 ; Lc 9,2 ; 10,9) et pour préciser une perspective chrétienne dans une société sécularisée et un monde chrétien où les expériences sont nombreuses.
4. La guérison manifeste le souci évangélique de l'amélioration concrète de la vie des gens.
5. « Le phénomène de guérison, avec ses multiples facettes, ne peut être compris et interprété correctement qu'en fonction du mystère chrétien de la Trinité. » (...)
6. « Le ministère de guérison n'est exercé de manière complète que si on reconnaît et on explique à tous la puissance critique implicite de la mission biblique de guérison. » (...)
7. Toutes les cultures ont leurs méthodes particulières de guérison.
8. « La guérison exprime l'action conservatrice de Dieu (la création continue) d'une manière matérielle, corporelle et personnelle. »
9. « C'est la Révélation de Dieu en Christ qui rend compréhensible la guérison comme expression de la volonté personnelle du Tout-Puissant. » (Cette perspective doit être expliquée pour que la guérison transforme la vie ensuite).
10. Toute perspective chrétienne de guérison doit inclure la croix.

11. Le discernement en commun des esprits est indispensable quand on fait référence à l'Esprit Saint pour des guérisons.
12. L'Esprit Saint permet de comprendre en quoi la Création est défigurée et comment la guérison témoigne du Règne de Dieu.

dans les échanges, l'atelier a surtout discuté les points suivants :

1. Les expressions bibliques du salut sont radicalement liées à la guérison. Jusqu'à quel point ?
2. L'anthropologie chrétienne ne voit pas la personne humaine simplement dans sa relation avec Dieu, mais comme un ensemble diversifié de relations incluant le corps, l'intelligence, l'esprit, la communauté, la société, la création. Aussi la guérison englobe-t-elle toutes ces dimensions liées de manière dynamique.
3. La guérison n'est pas un domaine exclusivement chrétien, comme nous l'ont bien montré les rapports sur les autres religions et les autres cultures.
4. Quoique la médecine à base scientifique soigne des maladies autrefois inguérissables, elle n'a pas produit une race humaine plus saine, même dans les sociétés industrielles qui l'ont vu naître.
5. La mission de guérison de Jésus fait de celle-ci une partie intégrale de son ministère et de celui de ses disciples. La guérison est ainsi au centre de la vie de l'Eglise, et signe de la nouvelle Création. La proclamation de l'Évangile est accompagnée par des guérisons concrètes qui changent la vie des gens dans le monde actuel.

(Les points 6 et 7 font référence aux interventions de G. Prové et de Rosny).

Il faut noter en conclusion que le thème de la guérison n'est pas nouveau à l'IAMS. En 1985, à Hararé, on décida de continuer l'étude de « *l'Eglise, communauté de guérison* ». L'IAMS en fit un projet permanent pour un groupe animé d'abord par H.-J. Becken et maintenant par le Dr Christoffer Grundmann, théologien luthérien (Sedanstrasse, 19 – 2000 Hamburg 13, Allemagne). Le groupe s'intéresse particulièrement à la mise au point d'une bibliographie sur la guérison et d'un thesaurus informatisé. A Hawaï, l'atelier a décidé d'insister à l'avenir sur deux thèmes : – recherches sur les *phénomènes de guérison* étudiés par les différentes Eglises, – élaboration d'une *théologie de la guérison* vue comme dimension de la missiologie.

L'ÉGLISE ET LE POUVOIR DU PEUPLE

MARTYRE ET MISSION

Ce titre énigmatique recouvre une grave question pour la mission : face aux puissances politiques et économiques, quel témoignage (martyre) l'Église doit-elle assumer, si elle veut être comme Jésus au service des plus petits ? L'intervention de E. Davis a servi de base aux échanges de l'atelier.

■ DÉFIS ÉCONOMIQUES POUR LA NOUVELLE CRÉATION

par Edmund Davis

Prêtre anglican du diocèse de la Jamaïque, E. Davis est recteur de l'église Saint-Georges et enseigne à la faculté de théologie des Indes occidentales. Il a assumé de très nombreuses charges au niveau national et international et écrit de nombreux livres sur des sujets théologiques et économiques. Face à des relations internationales injustes et qui développent une misère croissante, l'Église a le devoir de proclamer les exigences et les critères évangéliques.

Dans la perspective chrétienne, le monde entier est création de Dieu, constamment renouvelée par un Dieu juste et droit. La finalité dernière du monde comme projet sacré, c'est l'accomplissement de la promesse « des cieux nouveaux et d'une terre nouvelle où habite la justice » (2 P 3,13) et la réalisation de l'espérance de ceux qui ont faim et soif de voir triompher le bien (Mt 5,6). La justice englobe donc à la fois la rectitude de Dieu et la fidélité à la volonté de voir l'homme gérer honnêtement la Nouvelle Création. La justice, c'est la pénultième incarnation de l'amour. La relation nécessaire qui unit l'amour et la justice trouve sa dramatique expression dans l'Incarnation, la Crucifixion, et la Résurrection de Jésus Christ.

mission de l'Eglise dans l'économie

Dès lors, dans la nouvelle Création, le rôle institutionnel de l'Eglise comporte : – un appel à vivre en disciple obéissant et à gérer en chrétien tout ce qui relève des droits économiques, – un appel à s'engager avec d'autres institutions et d'autres personnes dans la recherche d'un monde de justice et d'amour, – un engagement et un combat de type missionnaire qui se manifesteront dans un monde pacifique et stable où les êtres humains expérimenteront des relations justes et l'accomplissement vrai de la vie. Cette obligation missionnaire de l'Eglise implique une lutte contre les abus économiques, les structures et les situations déshumanisantes qui, parfois, privent les gens des moyens de première nécessité pour la vie, et de leurs droits à une alimentation suffisante, un habitat décent, des soins de santé garantis, un emploi rémunéré, et une éducation pour le développement total des potentialités humaines.

Dans de telles situations, l'Eglise doit agir en pleine fidélité avec les exigences de l'Evangile de Jésus Christ, sous peine d'être jugée complice de l'injustice et en contradiction avec la croix de Jésus Christ. En ce qui concerne la satisfaction des besoins sociaux primaires, l'indépendance économique doit être une des préoccupations centrales au sein de la Nouvelle Création. Cet engagement de l'Eglise devrait être considéré comme une expression de l'obéissance et de la fidélité à la volonté divine.

L'Eglise n'a pas le choix : elle doit travailler inlassablement à promouvoir un processus de transformation historique pour plus d'équité, de justice et de droiture, présumés de la paix et de la stabilité au sein de la Nouvelle Création. La participation de l'Eglise trouve son foyer dans les sacrements qui anticipent ce que la Nouvelle Création doit devenir, dans la proclamation du jugement et de l'amour de Dieu qui transforment l'esprit, les valeurs, les attitudes et les relations humaines, et dans la réforme des structures et des institutions selon l'esprit du Christ Incarné.

Dans cette perspective chrétienne et son contexte existentiel, les défis économiques à la Nouvelle Création prennent une profonde signification. *Une question demande une réponse urgente : comment l'Eglise peut-elle devenir l'Eglise des pauvres et des marginalisés en situation d'injustice, d'oppression et de privation ?*

l'Eglise des pauvres

L'Eglise des pauvres est une Eglise qui essaie de participer au travail de justice, de paix et de développement, en s'attaquant aux racines de la pauvreté et

de la dépendance économique. La communauté chrétienne s'efforce d'assumer cette obligation missionnaire envers les marginalisés de la société comme une expression de sa fidélité aux exigences de l'Évangile de Jésus Christ. La mission de l'Église dans la société est de chercher à *briser les barrières de l'égoïsme* et de l'amour limité, afin d'encourager l'ensemble de la société à faire des efforts plus importants pour que tous s'acceptent et se soutiennent comme des frères et des sœurs pour lesquels le Christ est mort.

La situation critique des «damnés de la terre» manifeste à quel point la volonté de Dieu est rejetée. Dieu nous a faits à son image, mettant en lumière le caractère central de l'humanité dans la création. Quand le groupe le plus vulnérable de la société vit dans des conditions déshumanisantes, il est évident que nous n'avons pas tenu compte de la volonté de Dieu et que nous n'avons pas saisi pleinement la signification sacramentelle des pains rompus et du **corps du Christ rompu** pour les péchés du monde. Ce n'est pas à travers la charité et le paternalisme que les pauvres peuvent expérimenter la plénitude de vie offerte en Jésus Christ. Trop de nos frères et sœurs s'aigrissent parce qu'ils n'ont pas assez de nourriture à manger, de vêtements à porter, d'endroits décentes où habiter. Trop de familles vivent dans d'horribles conditions qui n'améliorent pas leur dignité et leur valeur. Trop de personnes aux potentialités inexploitées et aux rêves brisés errent dans nos rues, mangent dans nos poubelles, dorment sur les trottoirs, mendient et volent pour survivre, sans espoir ni avenir.

Rien n'est plus évident dans notre monde que le fait de la misère, du chômage, de la corruption et du désespoir. La structure sociale actuelle semble être programmée pour maintenir les pauvres dans un état de pauvreté perpétuelle et pour réduire le «non-pauvre» et le «pas-si-pauvre» à l'appauvrissement. Si on n'aide pas en priorité les gens à satisfaire leurs besoins sociaux primaires, la frustration, la tension sociale, le crime et la violence continueront à pousser beaucoup de pays dans le malheur. En tête des programmes de la Nouvelle Création, on devrait placer un authentique souci pour le peuple, particulièrement pour les pauvres et les nécessiteux. Il faudrait faciliter aux pauvres *la prise en charge responsable* de leur propre intégration, de leur développement et de leur indépendance économique. C'est un sage conseil, pour les pauvres comme pour les missionnaires et les agents sociaux qui essaient d'aider les pauvres, le proverbe chinois qui dit: «Donne à l'homme un poisson, tu le nourris pour un jour. Apprends à l'homme à pêcher, tu le nourris pour la vie.»

Mais une question se pose: l'Église a-t-elle assez de courage et de foi pour aider les gens à affronter les défis et les difficultés socio-économiques croissants que beaucoup expérimentent jour après jour?

face au poids croissant de la dette

Dans les années 1960, en Amérique latine et aux Caraïbes, la croissance économique de la plupart des pays en voie de développement a suscité des emprunteurs dignes de confiance sur le plan commercial. Dans les années 1970, les circonstances favorisaient l'emprunt international: taux d'intérêt bas ou négatifs, volumes d'exportation en croissance. La capacité des pays à rembourser leurs emprunts ne faisait aucun doute. Mais, dans bien des pays du Tiers Monde, les fonds n'ayant pas été investis et gérés prudemment, la croissance prévue pour les exportations ne se concrétisa pas. Au début des années 1980, la dette a progressé vers le court-terme. Quand le prix du pétrole a grimpé, producteurs et consommateurs de pétrole se sont trouvés dans l'incapacité d'honorer leurs dettes. La situation a été aggravée par la politique des pays industrialisés: produits à bas prix et taux d'intérêt réels élevés.

Au *Pérou*, en 1988 le taux d'inflation était de 1.722 %; en 1989 il passait à 2.775 % et en 1990 il était de 10.327 %. En août 1990, les prix montèrent de 400 %. La dette extérieure du Pérou a atteint 21 milliards de dollars, et selon Juan Carlos Hurtado Miller, ministre de l'Economie, cette dette ne pourra pas être remboursée. Au *Brésil*, en 1990, l'inflation s'élevait à 1.795 %. Malgré les sévères mesures anti-inflationnistes décidées par le Président Fernando Collor de Mello, les prix ont monté de plus de 80 % par mois. La *Trinidad et Tobago* ont emprunté 6,079 milliards de dollars de 1987 à 1990, et en *Jamaïque*, 50 % de chaque dollar gagné sont utilisés à rembourser la dette extérieure.

l'engagement des Eglises

La Conférence des Eglises des Caraïbes s'est investie dans la lutte des pauvres pour vaincre la pauvreté, l'injustice et l'exploitation aux niveaux national et régional. Le ministère de l'Eglise auprès des pauvres s'exerce à travers :

– *Des Etudes Œcuméniques*. Elles ont été entreprises dans différents domaines. On a déjà publié les études suivantes: – Participation des gens au développement – Domination et dépendance – L'Eglise et les pauvres – Le développement rural – Nouvelles économies et nouveaux styles de vie – Associations transnationales.

– *Des programmes d'éducation au développement*. Ils visent à éveiller la conscience des gens aux questions du développement dans les Caraïbes: – Vie domestique et familiale – Crime et violence – Efficacité de nos prisons

et du système pénitencier – Police et administration de la justice – Droit à l'autodétermination nationale. La « Semaine de l'Action Chrétienne » et l'« Appel communautaire des Caraïbes » sont des efforts significatifs de l'engagement de l'Eglise des Caraïbes dans le développement de cette région.

– *Des services techniques.* Différents programmes sont en cours : Terre et Nourriture pour le peuple – Formation aux médias dans les Caraïbes – Pour une technologie adaptée. Des efforts sont ainsi réalisés pour améliorer les compétences et les services techniques dans toute la région.

– *Assistance financière.* Elle est mise en œuvre par le Comité régional du fonds de développement et par le Comité national du fonds de développement communautaire. Ils offrent des subventions ou des prêts à faible intérêt pour les programmes et les projets de développement communautaire.

initiatives de l'Eglise face aux situations difficiles

Lors de la seconde Rencontre des responsables d'Eglises d'Amérique latine et des Caraïbes (Jamaïque, 4-9 juin 1990), évêques, pasteurs et experts ont examiné **la question du remboursement de la dette extérieure** de l'Amérique latine et des Caraïbes, dette estimée à 420 milliards de dollars à la fin de 1989. Ils sont tombés d'accord pour juger ce remboursement moralement condamnable, parce qu'il mine aveuglément et brutalement l'avenir de l'humanité même, favorisant et provoquant dans la région une catastrophe qui détruit les êtres humains et la nature elle-même.

Dans un document qui met en évidence les origines de l'accumulation de la dette extérieure, la Conférence examine quelques-unes des conditions dans lesquelles vivent les gens de la région, en particulier les pauvres, alors que les gouvernements se démènent pour rembourser la dette. Elle déclare le remboursement de la dette économiquement irrationnel et menaçant pour l'avenir des crédeurs eux-mêmes.

Les évêques, les pasteurs et les experts font remarquer que, malgré la soumission de l'Amérique Latine et des Caraïbes aux exigences des instances créditrices internationales depuis 1982 et les sacrifices consentis par la population, la dette continue d'augmenter, entraînant la dégradation des conditions sociales et économiques, spécialement au détriment des pauvres, des chômeurs et des marginalisés. Cela favorise la croissance des désordres sociaux, tels que l'augmentation du nombre des crimes et particulièrement l'intensification du trafic de la drogue.

Dans une déclaration capitale, la Conférence a estimé qu'en l'état actuel, la pratique du FMI dans le recouvrement de la dette est un mal. Les responsables d'Eglises affirment qu'ils sont «parfaitement conscients des risques, mais que **le remboursement de la dette doit être condamné**», parce qu'il est tout simplement une condamnation à mort pour notre peuple et pour l'avenir de l'Amérique Latine et des Caraïbes.

En d'autres pays, l'Eglise essaye de provoquer **un renouveau de la confiance et de l'espérance** des pauvres et des opprimés. En *Uruguay*, un projet de coopérative pour le ramassage des ordures a été mis sur pied afin de fournir un emploi et une sécurité sociale à quelques pauvres. D'après une enquête réalisée par l'Institut pour la Recherche et le Développement social, en 1990, 5.500 familles vivent dans les 90 favelas de Montevideo. Environ 40 % de ces familles exercent des activités non officielles, telles que le ramassage et le tri des déchets ménagers. Les coopératives créées par la Fondation Pablo de Torso et le Comité National Eclof ont pour but de court-circuiter les intermédiaires, de changer les conditions de vie et de travail des ramasseurs d'ordures, et de leur assurer instruction et promotion. Le Comité Eclof soutient des actions semblables au *Kenya* et en *Inde*. A la *Jamaïque*, la «Fondation pour le développement de la communauté jamaïcaine», fondée par la Conférence des Eglises des Caraïbes, fournit des subventions et des prêts à faible intérêt.

ÉTHIQUE POUR UNE ÉCONOMIE RESPONSABLE

La récession économique mondiale, jointe aux crises économiques nationales, conduira inévitablement à d'autres détériorations de notre niveau de vie. Les évolutions récentes en Europe et au Moyen-Orient, comme les catastrophes naturelles et les conflits en bien des régions du monde, amènent à penser que la tendance économique actuelle ne sera pas inversée dans un avenir proche. La construction d'un pays ne peut être réalisée d'un coup de baguette ou en suscitant de faux espoirs par une industrialisation hasardeuse. La construction d'une nation doit être fondée sur l'engagement de tout un peuple, s'appuyant sur les principes de l'effort honnête, de la gestion prudente, d'un investissement sérieux de l'argent et sur d'autres valeurs économiques: telle est la réponse créative à la souveraine providence de Dieu.

Un nombre croissant de personnes vivent dans des conditions horribles qui détruisent leur capacité d'expérimenter la Paix de Dieu. Pour leur donner une lueur d'espoir, les gouvernements seront contraints à des choix pénibles dans

la production et la distribution des maigres ressources disponibles. Le succès ou l'échec économique contribue à façonner les relations de l'homme avec Dieu et avec ses frères et sœurs. La justice économique relève de ces relations fondamentales. Et **le test de base** de la justice économique, c'est la façon dont nous traitons **les groupes les plus vulnérables** de la société.

Dans la Bible, la voix prophétique condamne constamment l'exploitation et l'oppression économiques. *Les prophètes* nous avertissent que le jugement de Dieu se fonde sur la façon dont nos décisions économiques affectent les veuves et les orphelins, les étrangers à l'intérieur de nos frontières, les pauvres et les nécessiteux. En Amos 2,6, nous lisons : « Ainsi parle le Seigneur: pour trois transgressions d'Israël et pour quatre, je ne révoquerai pas mon arrêt: parce qu'ils ont vendu le juste pour de l'argent et le pauvre pour une paire de sandales.» Le prophète Michée dénonçait les injustices envers les opprimés et les esclaves de la société de son temps. Il dénonçait les fonctionnaires de Jérusalem «qui haïssent le bien et aiment le mal» (3,2).

En Luc 12,13-21, *Jésus* est abordé par un homme aigri par un sentiment d'injustice économique. La première chose que Jésus lui demande, c'est de placer son problème dans le contexte de sa relation avec Dieu. Les exigences de l'Évangile de Jésus Christ nous invitent à gérer tous les aspects de notre vie économique selon notre compréhension du service chrétien. L'économie peut être utilisée comme une des plus grandes forces de division et d'oppression du monde et, d'un autre côté, elle peut être une source de fraternité et un signe de la divine providence lorsqu'elle sert les besoins de l'humanité.

Une question cruciale défie le monde: *les décisions économiques doivent-elles être pénétrées de considérations morales?* Le gouvernement d'une nation implique des décisions économiques. Les politiques économiques et les stratégies du développement sont des modèles de choix politiques. Les hommes politiques et les autres entrepreneurs sont responsables de décisions qui concernent la répartition des ressources. Il n'y a pas de problème économique là où il n'y a pas de choix à faire, là où on ne manque pas de moyens, ou quand les moyens ne doivent pas être réservés à une fin particulière. Mais le problème se pose lorsque les moyens disponibles sont limités et les besoins nombreux. Un choix s'impose. Pour une décision économique responsable, quand il s'agit d'utiliser des moyens réduits pour différentes alternatives, *il faut donner une place sérieuse aux considérations non économiques.* L'utilisation responsable des ressources de la terre entraîne des décisions économiques qui incluent l'exercice d'un pouvoir sur la vie des gens. Nos dirigeants doivent choisir entre user ou abuser des maigres ressources

disponibles lorsqu'ils prennent des décisions qui faciliteront ou contrecarreront notre croissance vers une plénitude de vie.

une tâche pour l'Eglise : apporter des critères éthiques

L'impact des décisions économiques sur la situation humaine devrait offrir à l'Eglise l'occasion de tenter de découvrir les critères moraux qui permettent de déterminer ce qui est désirable dans une société responsable, prenant des décisions responsables dans l'intérêt de la nation. La mission de l'Eglise consiste à insister sur les valeurs spirituelles et éthiques ultimes qui permettront de mesurer la pertinence des décisions économiques. L'Eglise doit s'engager vis-à-vis des politiques économiques et des stratégies du développement qui ne tiennent pas compte de la misère sociale et détruisent les principes moraux par lesquels la société devrait être guidée. L'Eglise a aussi la responsabilité d'apporter son point de vue original sur les problèmes spirituels et moraux des hommes en plein cœur de la crise économique. En outre, la mission de l'Eglise est de chercher à influencer les décisions économiques à partir de sa compréhension théologique de Dieu, de l'homme et du monde, et de sa perception du but et des possibilités de l'existence.

Le vrai problème économique auquel est affronté le monde actuel, c'est de savoir *comment utiliser d'une manière responsable les maigres ressources disponibles* pour satisfaire les besoins fondamentaux de l'homme. Il est urgent d'établir des critères grâce auxquels on pourra déterminer et évaluer si oui ou non les ressources disponibles sont utilisées au mieux de l'intérêt des nations. Il est aussi urgent d'encourager les gens à utiliser leurs ressources, leurs talents et leur temps d'une manière qui facilite le développement national et l'accomplissement de l'homme. Les tentatives de redressement et de croissance économique nationale ne devraient pas se faire aux dépens de principes éthiques reconnus. Nous devons rendre compte à Dieu de tous nos choix économiques. Les décisions économiques doivent être animées par des considérations morales, parce que les analyses et les prévisions économiques sont animées par des valeurs humaines et sont basées sur des choix humains. Gérants de sa création, nous sommes tous responsables devant Dieu. Des décisions économiques sans considérations morales peuvent conduire à de graves conséquences sociales.

Davis Edmund

*36 Paddigton Terrace
Kingston 6. Jamaica*

CONCLUSIONS DE L'ATELIER

d'après N.M.A. Idarous

Les exemples d'**abus de pouvoir** sont innombrables, au niveau des individus comme des institutions. Le premier abus est de ne pas reconnaître que les pauvres et les marginalisés sont la majorité de la population. Les puissants transforment en idoles leurs privilèges et leurs possessions. Localement ils s'opposent aux efforts du peuple pour devenir plus forts ; au niveau planétaire, les institutions aggravent l'exploitation des gens.

L'Eglise ne peut traiter à la légère les situations qui bafouent les droits fondamentaux des peuples et conduisent les familles à la misère et à la dispersion. Le paiement de la « dette » est une condamnation à mort pour bien des peuples. Ces symptômes manifestent un péché structurel.

Une Eglise qui témoigne est une **Eglise martyre** : elle proclame l'Évangile par ses actes, ses souffrances, sa spiritualité. Elle est intransigeante dans sa mission : elle rejette le dieu de l'exploitation et choisit le Dieu de justice et de droiture.

Il faut donc mettre en cause les structures des sociétés modernes, notamment au plan économique, par exemple en s'opposant au paiement de la dette comme l'ont fait les responsables des Eglises des Caraïbes. Et nous devons examiner aussi nos propres structures : est-ce qu'elles nous aident à devenir les gardiens de nos sœurs et de nos frères ?

Les pages qui suivent présentent très brièvement les conclusions de quatre ateliers dont les thèmes auraient mérité plus de développement, mais le manque de place ne nous permet pas de publier toutes les interventions et conférences qui ont marqué ce Congrès. On trouvera une documentation plus abondante (en anglais) dans la revue bi-annuelle de l'IAMS: « Missions Studies », IAMS Secretariat, Normannenweg 17-21, 2000 Hamburg 26, Allemagne.

MISSION AU-DELÀ DU COLONIALISME

MÉTHODES, MODÈLES ET LANGAGE NOUVEAUX

d'après Félix Wilfred

L'énoncé du thème souligne que la mission a connu des rapports pour le moins ambigus avec le colonialisme occidental, au point même que parfois on hésite à utiliser encore le terme de « mission ». Dans l'atelier, l'intervention de *Theo Sundermeier* sur la mission comme partenariat a suscité des échanges fructueux qui ont mis en valeur l'importance des Eglises locales pour un nouveau modèle de la mission.

mission et partenariat

Les conquérants ont souvent regardé les non-chrétiens d'abord comme des êtres à « civiliser » et à « évangéliser ». Leur identité culturelle et religieuse n'était pas reconnue. Ils devaient y renoncer pour être considérés comme des êtres humains. Et c'est à l'intérieur de cette vision colonisatrice que la plupart des missionnaires ont mis en œuvre l'évangélisation.

La perspective change radicalement à partir du moment où le missionnaire reconnaît les autres comme **sujets de leur évangélisation**, dans le respect de leur identité culturelle. La mission devient alors un partenariat qui transforme les modèles, les méthodes et le langage missionnaire. La mission, c'est reconnaître le don que Dieu fait à tous les peuples par des voies différentes et accepter « l'étranger » comme un frère ou une sœur, en travaillant à faire tomber les barrières de la division. Pour pouvoir évangéliser, il faut d'abord vivre avec les gens, les accepter dans leur différence, et partager leurs combats.

Le missionnaire-partenaire n'est plus le propriétaire de doctrines qu'il serait le seul à pouvoir comprendre. Il offre aux autres l'Évangile, en leur laissant

la liberté de se l'approprier et de l'interpréter selon leur génie propre, dans leur contexte original.

la mission des Eglises locales

Cette vision nouvelle des liens entre évangéliste et évangélisés entraîne un regard nouveau sur les Eglises locales. Elles sont les premières responsables de la mission et elles en déterminent les priorités **en fonction de leur contexte**. Pour beaucoup d'Eglises aujourd'hui, la mission concerne d'abord les luttes socio-politiques, la promotion de la justice et l'établissement de relations nouvelles avec les frères et sœurs de religions différentes. On découvre alors que le premier envoi en mission par Jésus ne se situe pas à la fin de l'Évangile de Matthieu mais au début, quand, sur la montagne, il commande à ses disciples d'être le *sel de la terre* et la *lumière du monde*.

L'atelier a conclu ses échanges par **quelques suggestions pratiques**. La *formation* théologique doit inclure cette vision nouvelle de la mission comme rencontre respectueuse de «l'autre». Par ailleurs, les Eglises devraient être beaucoup plus attentives aux *richesses culturelles* des peuples, non pour les récupérer dans une «inculturation» douteuse mais pour apprendre des gens eux-mêmes comment ils comprennent l'Évangile. Enfin, au nord comme au sud, les Eglises doivent être attentives aux mouvements qui tentent de relever les défis nouveaux. Ils peuvent être source d'inspiration pour un nouveau visage de la mission.

MISSION ET IDÉOLOGIES

AFFRONTER LES IDOLES

d'après Charles Taber

L'atelier chargé d'étudier ce thème illustre bien la diversité des participants du Congrès. Il comprenait quatorze personnes venant de neuf pays : Argentine, Autriche, Fidji, Allemagne, Inde, Corée, Malaisie, Nouvelle Zélande, Royaume-Uni et USA. De nombreuses traditions chrétiennes étaient représentées. Les documents avaient été préparés par Nestor Miguez, Akuila Yabaki et Miroslav Volf. Comme l'écrit avec humour C. Taber dans ses conclusions : «*Nous sommes parvenus à un certain nombre de conclusions,*

parfois unanimement. Certains de nos désaccords découlaient sûrement d'engagements idéologiques inconscients! » Voici donc ces conclusions.

L'idéologie est inévitable : elle traduit la vision du monde et les valeurs d'un groupe humain, vision et valeurs nécessairement limitées et déformées en fonction des intérêts du groupe. Ce n'est pas grave aussi longtemps que l'idéologie est au service d'intérêts légitimes, sans dommage pour les autres.

Mais **toute idéologie tend à s'absolutiser** et à monopoliser le pouvoir. Certains individus ou certains groupes s'en servent pour dominer et exploiter les autres. Les idéologies obtiennent et maintiennent leur domination principalement en redéfinissant la réalité de manière à exclure les alternatives. Elles s'efforcent de manipuler et d'intimider en contrôlant les médias et l'éducation. Si nécessaire, elles utilisent la coercition et la violence, par exemple à travers la militarisation.

Une idéologie absolutisée peut en venir à rejeter l'autorité de Dieu pour s'imposer comme **une idole** : elle réclame alors une soumission absolue, exigeant même les sacrifices humains qu'elle estime nécessaires. Les exemples modernes sont nombreux et dans tous les domaines. En politique, on trouve les idoles de la sécurité nationale et du nationalisme ethnique exclusif. En économie, on connaît la planification centralisée ou le libéralisme capitaliste. Les idoles peuvent être aussi religieuses, comme les multiples formes du *fondamentalisme*.

Les idoles doivent être nommées, démasquées et affrontées par les chrétiens en mission. Il faut d'abord miner le caractère sacré dont les idéologies se servent en se présentant comme nécessaires et inévitables. Nos outils sont nombreux. L'analyse, bien sûr, mais aussi la Bible : prédication, enseignement, dénonciation prophétique et annonce de l'Évangile libérateur. Mais l'affrontement authentique commence en libérant nos propres esprits et nos vies du contrôle des idéologies par le *repentir et la transformation* (Rm 12,2; 2 Co 10,4-5). Nous pourrons alors offrir une délicate attention pastorale aux victimes des **idoles idéologiques**. Avec elles nous pourrons, en communauté, trouver les authentiques alternatives que les idoles rejettent. Nous serons alors crédibles et capables, dans la puissance de l'impuissance de la croix, de dénoncer les idoles et d'inviter leurs victimes et leurs esclaves à travers le monde à la liberté qui se trouve dans le Christ.

RELIGIOSITÉ POPULAIRE ET FOI DU PEUPLE

LES NOUVEAUX MOUVEMENTS RELIGIEUX POPULAIRES

d'après Calvin E. Shenk

L'atelier s'est surtout intéressé aux mouvements religieux populaires *de type chrétien*. Plusieurs participants ont présenté des communications sur divers aspects du thème: – «Typologie des mouvements religieux» (S. Nussbaum), – «Nouvelle religiosité évangélique dans les grandes villes d'Amérique latine» (N. Saracco), – «Dynamismes internes de l'Eglise noire en Grande-Bretagne» (R. Gerloff), – «Allégresse: un caractère de l'adoration dans les Eglises indépendantes africaines» (C. Oshun), – «Religiosité populaire en Papouasie-Nouvelle-Guinée» (W. Kigasung).

Les échanges ont montré la **complexité du sujet** et les **nombreuses questions** qu'il pose aux Eglises. *Comment définir* cette religiosité et ces mouvements populaires? Quels sont les liens entre rationalité et émotivité, ordre et spontanéité, sens de la tradition apostolique et ouverture à l'Esprit, formes de prières traditionnelles et nouvelles? Les *origines* de ces mouvements sont également très diverses. Souvent ils offrent des alternatives à des formes de christianisme qui paraissent trop rigides ou dépassées, ou bien ils veulent combler un vide ou un sentiment d'aliénation dans un contexte déterminé.

Que doivent faire les Eglises établies? S'ouvrir ou résister? Ces mouvements peuvent-ils – et veulent-ils – faire partie d'une grande Eglise? *Avec quels critères* peut-on discerner ce qui est compatible avec la foi chrétienne et ce qui relève du syncrétisme?

Une chose est sûre: il faut **prendre au sérieux** ces mouvements et les respecter. Une approche intellectuelle ne suffit pas: nous devons chercher à les comprendre. Tout en veillant à ne pas les juger au nom de nos propres modèles théologiques, nous avons à *opérer un discernement* fondé sur l'identité chrétienne telle qu'elle s'est structurée à partir de Jésus Christ. Pratiquement et moralement, comment correspondent-ils à la personne et à l'enseignement de Jésus? Dans leur évolution, se rapprochent-ils ou s'éloignent-ils du Christ? Dans notre recherche, méfions-nous de toute arrogance: Dieu travaille souvent en dehors de nos structures.

NDLR. On peut noter ici le remarquable document publié récemment par les Conférences épiscopales et les Supérieurs majeurs d'Afrique: «Les nouveaux mouvements chrétiens en Afrique et Madagascar», D.C. 1992, pp. 989-996.

CHRIST ET LE PLURALISME DES RELIGIONS

d'après Graham Kings

Cet atelier rassemblait 21 personnes, hommes et femmes, catholiques et protestants, de onze nationalités différentes, missionnaires dans six autres pays. Les échanges ont mis en lumière l'**importance théologique et missionnaire de ce thème**.

Que désire Dieu pour le monde : une Eglise multiculturelle ou le pluralisme des religions ? Nous reconnaissons volontiers que Dieu se réjouit de son Eglise multiculturelle, mais il faut distinguer la pluralité des religions – qui est un fait – et un engagement pour le pluralisme des religions. Faut-il dire que ce pluralisme est le désir de Dieu ? Les opinions étaient partagées. Certains soulignaient les aspects positifs des autres religions. D'autres préféraient parler de « meilleur » et de « plus sûr » plutôt que de « vrai » et « faux ».

Certes, évangéliser, c'est partager Jésus Christ, non le christianisme. Mais l'Eglise n'est-elle pas appelée à rendre le Christ visible ? De quelle manière ? Nous sommes tombés **d'accord sur plusieurs points**. L'Eglise fait partie de l'Evangile. En insistant sur l'œcuménisme et le caractère international du Corps du Christ, on contribue à éviter le danger d'impérialisme culturel. Christ nous précède. Nous devons nommer son nom. En évangélisant, nous sommes évangélisés. Le Nouveau Testament présente bien des visages du Christ : imposer notre vision de l'Evangile, c'est un détournement.

Par ailleurs, certains ont trouvé intéressante l'idée d'un *Christ cosmique* : Jésus est le Christ, mais le Christ est plus que Jésus. Par contre, d'autres voient là un aspect gnostique et soulignent l'unité du Jésus de l'histoire et du Christ de la foi. Le débat a soulevé des étincelles, mais il s'est achevé par une citation de Yusef Effendi Tadros à propos de son ami Temple Gairdner : « *D'autres nous ont enseigné l'art de réfuter l'Islam. Il nous a appris à aimer les musulmans.* »

NDLR : Les questions fondamentales débattues dans cet atelier ont été développées dans les numéros 122 et 126 de SPIRITUS. Elles feront l'objet du colloque organisé par SPIRITUS à Paris en septembre 1994 : « La mission à la rencontre des religions ».

CONDUITS PAR L'ESPRIT

DANS LE MYSTÈRE PASCAL

par James H. Kroeger

James H. Kroeger, docteur en missiologie, est missionnaire de Maryknoll. Il a travaillé en Asie (Bengladesh et Philippines) pendant une vingtaine d'années. Il est actuellement assistant général pour la région Asie-Pacifique. Dans une brève étude, il nous fait découvrir les richesses insoupçonnées d'un petit passage de Gaudium et Spes qui apparaît de plus en plus comme une source d'inspiration nouvelle pour la mission et pour les missionnaires.

Ces dernières années l'Eglise connaît un renouveau de la conscience évangélique. Après avoir été l'enfant pauvre pendant des décennies, la mission est à nouveau reconnue comme centrale par la communauté des disciples de Jésus. Mission et dialogue occupent le devant de la scène dans les milieux catholiques. Deux documents missionnaires ont contribué à centrer cet intérêt renouvelé pour l'évangélisation: «Redemptoris Missio» (RM), l'encyclique sur la mission et «Dialogue et Annonce» (DA), tous deux publiés au début de 1991. L'encyclique présente une vision d'ensemble sur la pensée et la pratique de la mission catholique; Dialogue et Annonce traite particulièrement du rôle du dialogue interreligieux dans la mission ecclésiale d'évangélisation.

Le modeste travail que voici cherche à éclairer et souligner un thème particulier des documents mentionnés. En fait, il sera centré sur un unique passage: comme croyants chrétiens «nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal» (RM 28).

C'est la seule affirmation citée plus d'une fois dans toute l'encyclique missionnaire (RM 6,10,28). Elle vient du Concile Vatican II dans la Constitution

pastorale «l'Eglise dans le monde de ce temps» (GS 22,5). Elle est souvent reprise par le Pape dans d'autres documents: *Redemptor hominis* 8,13,1; *Dominum et Vivificantem* 53; *Assise* 4; *Centesimus Annus* 47. Elle est régulièrement citée par le Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux dans deux documents clés: *Dialogue et Mission* 24,37; *Dialogue et Annonce* 15,28,68. Et les conférences épiscopales d'Asie et d'Amérique Latine l'emploient dans leurs documents; *FABC I*, 28; *FABC V*, 1.4,6.4; *FABC-OE*:49; *CELAM: Puebla* 1117.

Etant donné l'extension et la fréquence avec lesquelles ce passage de Vatican II est actuellement employé, on a de solides raisons d'affirmer qu'il exprime une perspective capitale en missiologie. C'est probablement l'un des principes théologiques clés de Jean-Paul II quand il envisage la mission dans ses rapports avec les croyants des autres religions mondiales. Il appelle donc une exégèse minutieuse en raison de son utilité pour la théorie et la pratique de la mission à notre époque.

le rôle du Saint-Esprit

Aujourd'hui aucune théologie missionnaire n'est complète sans une intelligence convenable de la pneumatologie (Théologie du Saint-Esprit). L'Esprit est présent et actif dans et au-delà des Eglises. Continuellement les missionnaires reconnaissent dans les peuples, les cultures et les traditions, de nombreuses valeurs qui manifestent la grâce et la charité de l'Esprit Saint. Le plan de salut de l'amour divin comprend certainement ces manifestations positives des dons de l'Esprit.

Il faut aussi remarquer que l'Esprit Saint n'est pas une force quelconque, impersonnelle et inconnue. L'Esprit de Dieu, c'est aussi l'Esprit de Jésus Christ crucifié et ressuscité. Il ne faut pas oublier ce point quand on étudie la manière particulière dont l'Esprit est actif dans le monde et la vie des peuples.

Dans le mystère chrétien sont présentes en même temps deux perspectives: l'une christologique et l'autre pneumatologique. Ce serait une erreur de les opposer. A mesure qu'un chrétien accompagne les croyants d'autres religions en un dialogue de vie, il découvre et discerne la présence active et l'influence vivifiante du Saint Esprit de Jésus. En termes techniques de missiologie, les chrétiens agissent toujours dans une perspective de «christocentrisme pneumatologique».

l'activité universelle de l'Esprit

Le court passage que nous étudions note que «le Saint-Esprit offre à **tous**» ses dons gracieux. Ils atteignent toutes les personnes, tous les peuples, toutes les situations socio-culturelles et chacun des aspects de la vie humaine. Dans sa recherche des invitations de l'Esprit de Jésus, la mission ne doit jamais se restreindre à des réalités ou des circonstances «ecclésiales»; la mission est foncièrement universelle, ou elle n'est pas.

L'activité universelle de l'Esprit repose sur une profonde vérité anthropologique: l'unité foncière du genre humain. La famille humaine tout entière et tous ses membres ont la même origine divine qui se reflète en l'image de Dieu que tous portent en eux-mêmes. Le plan divin d'amour et de salut est unique et universel, englobant chacun des êtres humains qui entrent en ce monde (1 Tm 2,4). Le Saint-Esprit n'agit pas en faisant des choix mesquins; l'Esprit offre à tous ses dons gracieux.

C'est dans ce cadre général de notre unité humaine radicale et de l'universalité du plan de Dieu que les chrétiens doivent apprécier les autres religions et les valeurs authentiques qu'elles contiennent. La vocation ultime de l'humanité entière est en fait unique et divine; l'évangélisation intégrale ne perd jamais de vue le plan universel de Dieu et la présence active universelle de l'Esprit.

«être associé au mystère pascal»

Au cœur de l'acte rédempteur du Christ, dans le plan d'amour du Père, on trouve «l'événement pascal». Les documents de l'Eglise et les théologiens contemporains emploient cette expression pour englober la totalité du mystère de la Pâque de Jésus: sa passion, sa résurrection et son ascension. Toute la vie chrétienne est considérée comme pascale; les chrétiens, dans leur vie au quotidien, reproduisent sans cesse la mort et la résurrection du Christ.

Dans un tel contexte, le mot «mystère» est à prendre dans son sens technique, théologique et biblique. Il se focalise sur le plan d'amour divin pour le salut de tous les peuples. Il est centré sur le Christ et reflète la sagesse de Dieu. Le dessein en est toujours «pascal», passant par la mort pour aboutir à la vie renouvelée.

La vie elle-même a une configuration pascale. Tout le monde lutte pour passer de l'obscurité à la lumière, de la captivité à la liberté, de la sécheresse

à l'épanouissement, de l'aliénation à l'union. On peut dire encore que la vie a une dynamique interne centrée sur le mouvement de la mort vers la vie en toutes ses dimensions: du mensonge à la vérité, de l'apathie au sens des responsabilités, de la mise à l'écart à la prise en charge, de la solitude et de l'isolement à la communion universelle et du péché à la grâce.

Le modèle pascal de la vie (universellement partagé par tous les peuples, quelle que soit la terminologie employée) offre un point de départ très fécond pour que *les croyants de toutes les religions* commencent à dialoguer. En bref, il se fonde sur notre humanité et notre expérience communes; il est prégnant de possibilités pour satisfaire les besoins humains les plus profonds; il forge les liens authentiques de solidarité, de respect et de compassion réciproque; il offre continuellement des occasions de rencontres humano-divines en profondeur. Il permet à l'expérience humano-divine d'une personne (chrétienne, bouddhiste...) de rencontrer l'expérience humano-divine d'une autre personne (musulmane, hindoue...). C'est là que se trouvent les sources profondes du dialogue interreligieux authentique.

Cette rencontre cœur à cœur est un effet direct de l'action du Saint-Esprit qui amène tous les peuples à avoir part au mystère pascal. Cela veut dire que le Saint-Esprit pénètre de l'intérieur la vie concrète et l'histoire personnelle des gens, et leur offre une participation mutuelle et réelle au mystère pascal du Christ. Bien sûr, pour un chrétien, elle sera explicitement chrétienne. Pourtant, une expérience identique, bien que d'une façon inchoative, est continuellement vécue par tous les peuples, quelle que soit l'affiliation religieuse personnelle.

Le mystère pascal explicitement chrétien est donc relié en toute validité au **mystère pascal de l'humanité entière**. Le monde ne connaît que trop la passion continue du genre humain, la souffrance humaine en tous temps et en tous lieux. Le modèle pascal a le pouvoir de rendre lumineuse la dure vérité d'une souffrance omniprésente dans la création et dans l'histoire, ainsi que la vérité d'un Dieu communiant à la souffrance. Cela ne veut pas dire qu'il y ait des réponses faciles, mais la rencontre fournit maintes occasions de solidarité et de dialogue interreligieux qui sont autant de kairós (temps de grâce) permanents.

«d'une manière que Dieu connaît»

On énonce une vérité importante sur la mission quand on comprend que celle-ci appartient à Dieu: c'est «le projet de Dieu». Cela libère les chrétiens

de l'illusion de croire que la mission progresse et porte fruit par leur propre puissance. L'agent principal de la mission est toujours l'Esprit Saint.

Si le modèle pascal de l'expérience humaine rencontre avec fruit la forme christique du mystère pascal, c'est précisément grâce à l'Esprit Saint. La mission du Saint-Esprit est justement de réaliser dans les chrétiens – et d'offrir à tous les autres la possibilité de participer à – la rédemption accomplie pour tous dans l'événement du Mystère pascal du Christ. En d'autres termes, c'est l'Esprit Saint qui communique personnellement la participation à la rédemption objective du mystère pascal du Christ.

Quand l'Eglise énonce explicitement que ce don du salut («le mystère pascal») est universellement accessible («offert à tous»), elle affirme clairement le dessein de Dieu pour le salut de tous. Et ceci est mis en œuvre par la seule action de Dieu («l'Esprit Saint»). Mais tout en affirmant avec vigueur la réalité de ce don, l'Eglise fait remarquer que, pour prendre part au mystère pascal, d'autres voies sont «connues de Dieu». En bref, les voies de Dieu dépassent de beaucoup la portée de l'homme, mais nous avons toutes les raisons de faire confiance à la générosité sans limites de Dieu qui offre à tous la possibilité d'être incorporés dans le mystère pascal.

Ces réflexions ont un seul but: renforcer l'affirmation que la mission demeure «le projet de Dieu». Nous ne pouvons réaliser pour nous-mêmes le mystère pascal. Par sa nature même, en tant que mystère salvifique de mort et de résurrection, il ne peut qu'être reçu. Quand? Comment? Par qui? De quelle manière? Autant de questions confiées à la patience et à l'amour de Dieu.

implications pour la mission

Cette brève exégèse d'un passage bien connu mais profond de la missiologie catholique contemporaine a ouvert un monde d'aperçus féconds dans la théologie et la pratique de la mission. Les perspectives sont nombreuses: rôle actif de l'Esprit Saint dans toute l'activité missionnaire; universalité de la grâce et du salut offerts; expérience pascale (mort-résurrection) commune à tous les hommes comme chemin pour relier tous les peuples croyants; mystère pascal comme base de la solidarité et du dialogue interreligieux; mission conçue à l'intérieur d'un «christocentrisme pneumatologique»; mission comme «projet de Dieu»; pour les missionnaires, nécessité d'apprécier l'amour et la patience de Dieu afin de puiser leurs approches missionnaires au cœur même du mystère pascal évangélique, et afin d'aligner leur conduite sur l'engagement souffrant de Dieu avec toute l'humanité.

Un lecteur averti aura déjà noté que cette présentation omet de développer bien d'autres riches idées. Un approfondissement nuancé exigerait une étude beaucoup plus étendue. On a seulement signalé quelques indications qui montrent la fécondité d'une approche de la mission et du dialogue fondée sur la pneumatologie et le mystère pascal. Evangélistes et missionnaires sont ainsi invités à conformer leur vie à cette image pour qu'ils deviennent vraiment des «missionnaires de Pâques».

James H. Kroeger

*Maryknoll P.O.
New York 10545-0303 USA*

ACTION DE GRACE... APPELS...

La Conférence de l'IAMS a pris fin avec une célébration eucharistique selon le rituel œcuménique de Lima. Edith Bernard (laïque, mère de famille), assistante du Centre de Recherche Théologique Missionnaire de France, a assuré l'homélie en français, en anglais et en espagnol. Le texte complet paraîtra dans les langues originales de ses trois parties dans un prochain numéro de « Missions Studies » (cf. p. 118, note 1). Le texte français est publié in extenso dans « Lettre inter-Eglises » n° 60. En voici quelques extraits qui nous invitent à laisser le souffle de l'Esprit renouveler nos os et la face de la terre.

Chers Frères et Sœurs en Christ,

... Remercions notre Dieu et remercions-nous les uns les autres pour cette semaine de partage en profondeur, dans ce pays de **P'ALOHA**. Lors de notre rencontre significative avec la culture locale, Paul Neves nous a fait comprendre combien la véritable salutation hawaïenne était loin du « hello » superficiel que le tourisme massif en a fait. Mais bien plutôt *un SOUFFLE intérieur partagé au plus profond (« Ha »)*; et c'est le sens de la salutation traditionnelle, nez à nez.

... **Ce souffle** que nous avons échangé et qui vient du plus profond, du jardin intérieur de chacun de nous, ce souffle n'est pas un souffle quelconque. Le meilleur de ce que nous avons partagé, ce qui *donne vie*, ce qui *réveille* nos énergies, notre créativité pour le bon combat (Ep 6,12) contre les forces obscures qui travaillent nos situations concrètes, nos contextes divers, ce souffle qui recrée nos os fatigués, **il vient du Seigneur.**

Parfois nous nous demandons, à propos de nous-mêmes – ou peut-être plus fréquemment à propos des autres: « *Ces ossements peuvent-ils revivre ?* » et nous allons même jusqu'à penser: « *Ces os sont desséchés, l'espérance a disparu.* » Alors le Seigneur Dieu nous dit, dans ce merveilleux passage d'Ezéchiel 37: « *Dis au souffle... : Souffle, viens des quatre points cardinaux, souffle sur ces morts et ils vivront.* » Il nous dit encore: « *Je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple; je vous ramènerai sur le sol d'Israël.* »

Le Seigneur nous fait découvrir tous ceux qui sont **sur la carte du Royaume de Dieu**. Et ses critères ne sont pas ceux que nous avons l'habitude d'entendre:

*Heureux les pauvres de cœur:
le Royaume des cieux est à eux.
Heureux les doux:
ils auront la terre en partage.
Heureux ceux qui ont faim et soif de justice...*

Comme le disait récemment mon plus jeune fils: « *C'est complètement fou, maman, de dire et croire ces paroles! Quand je discute avec mes copains de lycée et que je leur dis que je suis chrétien, que mes parents sont des chrétiens engagés, ils se moquent de moi et disent que nous sommes fous...* »

Oui, quel scandale, chers ami(e)s de l'IAMS, que de se risquer à croire ces paroles, à croire **la Parole**, si nous la prenons au sérieux! Le Seigneur met tout à l'envers: tout ce en quoi le monde met habituellement son orgueil, tout ce qui séduit notre cœur si facilement!

... Quel levain dans le monde, si nous, les chrétiens, nous étions plus profondément convaincus, en communautés, de ce qu'a de décisif l'événement Jésus Christ!... si nous étions plus profondément convaincus que nous n'avons qu'à ouvrir nos cœurs, dans la foi, à cette réalité déjà là, à cette personne qui se tient à la porte... ne demandant qu'à porter plus de fruit, en nous ses disciples, par son Esprit.

... Dans son Fils bien-aimé, **Dieu invite** chacun et tous à devenir ses enfants.

Dans le Fils, il **offre** à chacun de nous qui sommes ici de nous comporter comme ce que nous sommes en réalité dans le mystère pascal: les membres vivants d'une même famille humaine et divine, et d'un monde solidaire.

Par l'Esprit il nous rappelle ses bienfaits, il met un cœur de chair, une voix de prophète dans nos os fatigués et desséchés. Il recrée continuellement nos vies pour qu'elles proclament au monde entier sa gloire indicible, sa présence attentive et son merveilleux dessein pour sa création.

Edith Bernard

*5, rue Monsieur
75007 Paris*

L'ÉGLISE DANS LE NOUVEL ORDRE MONDIAL

REGARD D'UNE AFRICAINE

par Mary Mabweijano

Mary Mabweijano, née en Ouganda, est la première Africaine membre du Mouvement des Volontaires Missionnaires (VMM-USA). Diplômée en Sciences politiques et en Administration publique de l'Université de Kampala, elle a travaillé à Chicago pour le compte de cette association. C'est en raison de son expérience internationale – elle a vécu plusieurs années en Europe et aux USA – qu'elle est intervenue à la conférence annuelle de l'« US Catholic Mission Association » à Pittsburgh en novembre 1992 dont le thème était : « L'émergence d'un nouvel ordre mondial : un nouveau contexte pour la mission. »

missionnaire aux usa

En introduction à son intervention, Mary Mabweijano évoque les quelques mois passés à Chicago. Elle se pose une question : comment, jeune femme africaine, ai-je pu vivre en missionnaire aux USA ? Elle conclut :

J'ai le sentiment d'avoir **reçu au centuple ce que j'ai donné**. Ce fut un temps de croissance spirituelle et d'épanouissement grâce au partage et au cheminement avec des gens d'une autre culture, même si cela ne dura pas longtemps : temps de joie, d'amitiés nombreuses, de rencontres, de rires partagés et de larmes versées ; temps de naissance, de célébrations, de combats, de réalisations, d'échecs, de tristesse et même de mort.

J'aurais pu faire cette expérience, ce bref cheminement dans mon pays... L'expérience missionnaire ne se fait pas forcément outre-mer. Pour beaucoup de laïcs, par nécessité, elle est locale mais non moins enrichissante. Je recon-

nais que j'ai vraiment eu de la chance d'avoir partagé cette expérience avec des gens aux Etats-Unis. Pouvoir donner un peu de moi-même à des gens qui ont tant, par définition, penser que j'avais quelque chose de valable à leur donner, ce fut une expérience toute nouvelle et qui invite à l'humilité. C'est sur cet arrière-plan que je fonde ma réflexion concernant l'Eglise dans le nouvel ordre mondial.

L'Eglise face au désordre grandissant

A bien des égards, le «nouvel ordre mondial» ne changera rien pour beaucoup de gens dans le monde. Les experts en sciences politiques appliquent ce terme aux changements considérés comme profonds et importants dans la sphère politique internationale: redistribution du pouvoir entre les nations, problèmes de sécurité, redistribution de la richesse économique.

Pour l'hémisphère Nord, spécialement en Europe, Amérique du Nord, Europe de l'Est, Chine et Japon, de profonds changements se sont produits et de nouvelles structures de pouvoir ont surgi. Un nouvel ordre des choses, ou du moins, un processus de restructuration est en cours. Le développement en Europe de l'Est, l'émergence du Japon comme géant économique, l'avancée de l'Europe vers son unité économique sont des faits de grande portée.

Pour le reste du monde, avec un peu de recul, on observe aussi des changements profonds, non seulement physiques, mais aussi politiques, sociaux, économiques. Le fossé s'agrandit entre le Nord et le Sud. Des catastrophes naturelles ravagent des régions d'Asie et d'Amérique Latine: tremblements de terre, typhons, tornades, éruptions volcaniques. Des catastrophes dues à l'homme font la une des journaux: désastres écologiques, famines massives en Somalie et au Soudan, guerres sur tous les continents. On constate une oppression et une persécution continuelles, une exploitation économique engendrant une terrible misère, une marginalisation grandissante due à la drogue, au manque de logement, à la violence, et par-dessus tout, l'épidémie du sida qui menace le monde entier. Dans cet ordre mondial qui émerge, l'Eglise est mise au défi. En tant qu'Eglise, comment allons-nous relever ces défis ?

Nous ne pouvons pas faire grand-chose pour empêcher les catastrophes naturelles, et ce qui est déjà fait pour aider les victimes de ces catastrophes est remarquable. C'est aux catastrophes causées par l'homme que l'Eglise doit s'appliquer à remédier avec honnêteté si elle veut contribuer à l'établissement d'un ordre mondial vraiment nouveau. Pour y arriver, il faut, à mon

avis, développer fortement dans l'Eglise **le sens de la communauté**. Cette communauté ne peut pas être une vague association de gens. Il faut la comprendre au sens africain traditionnel du mot : *un groupe cohérent auquel chacun participe et qui est responsable de chacun*. C'est sur cette base que l'Eglise peut s'identifier au sort des gens qui la composent, sans élitisme, exclusivisme ou marginalisation de certains. Car lorsque nous admettons notre interdépendance, la communauté est sans aucun doute possible.

communauté

(...)

En ce qui me concerne, la vie n'est pas un chemin étroit où l'homme se traîne dans l'isolement et la peur. C'est plutôt une route large sur laquelle nous marchons tous ensemble, bras dessus, bras dessous, libres de rejoindre tel ou tel groupe, nous entraînant dans les passages difficiles. Parfois on glisse ou on ralentit, mais on a le souci de l'autre et on se soutient. Il peut y avoir des luttes et des querelles, quelque montée escarpée ou une descente à pic, mais on n'est jamais tout seul. Je n'ai rien contre la discipline et le travail exigeant, mais j'aime aussi le chant, la danse, les fêtes et me retrouver avec les autres. Ma vision du ciel tourne plutôt autour de ce genre d'images.

Cette conception est, je l'admets, influencée par la vision africaine traditionnelle de la personne, où l'identité est fondée sur l'appartenance au groupe : famille nucléaire ou étendue, clan ou tribu. Ou bien cela tient au fait que je suis une personne sociable qui n'apprécie pas la solitude. Quoi qu'il en soit, l'Eglise doit être davantage fondée et axée sur la communauté si elle veut pleinement jouer son rôle : contribuer à faire naître *un nouvel ordre circulaire*. Le modèle linéaire, individualiste, basé sur la peur de l'enfer, a montré ses limites. La vision d'une Eglise communauté de travail, de prière, de divertissement et de lutte en vue d'atteindre ensemble un même but est plus riche de promesses et de vie. Dans cette structure circulaire, j'ai l'impression d'être entourée de gens qui se soucient de ce qui peut m'arriver, et cela me donne un sentiment de sécurité, de force et d'espérance.

Au vu des problèmes qui attendent l'humanité au XXI^e siècle, il y a un déséquilibre dans la manière dont nous nous regardons. Nous mettons l'accent sur le succès personnel plutôt que sur les réalisations communautaires, sur la promotion personnelle de quelques-uns par la puissance et la richesse au détriment du plus grand nombre, sur le mépris pour ceux qui sont moins privilégiés.

giés ou différents de nous. Aucune de ces tendances ne peut et ne doit persister si nous voulons que le monde grandisse vers un ordre nouveau et riche de sens. Si l'Eglise est capable de devenir une communauté de fidèles marchant ensemble, côte à côte, conscients de leur solidarité et de leur responsabilité, nous pourrons sûrement affronter les défis à venir.

défis à la communauté mondiale

Communauté mondiale, nous vivons sur **une terre** qui nous a nourris. Elle nous a donné tout ce dont notre humanité avait besoin pour survivre, et en retour nous en faisons peu de cas. La modernisation a coûté un prix que nous ne pourrions sans doute pas payer. Certes on peut, dans bien des cas, louer les réalisations de la science moderne. La modernisation et le développement sont des buts désirables et, pour eux, bien des pays ont investi beaucoup de temps et d'énergie. Mais on réalise maintenant qu'il faudra atteindre ces objectifs par un chemin moins destructeur de l'environnement.

Certains pays qui ont atteint un haut degré d'industrialisation jouissent d'un niveau de vie élevé. Il ne serait sûrement pas réaliste d'espérer qu'ils renoncent à tout pour adopter le style de vie des pays en voie de développement. Ce n'est pas ce qui leur est demandé. Pourtant nous ne pouvons pas continuer à nous montrer du doigt, Nord contre Sud, sans rien faire d'autre, alors que le trou s'agrandit dans la couche d'ozone, que les forêts sont détruites, que les animaux disparaissent pour toujours, que l'eau et l'atmosphère sont polluées.

Scientifiquement, nous pouvons mettre en œuvre des technologies alternatives. Le temps et l'énergie dépensés à découvrir des moyens de destruction plus performants pourraient sûrement être mieux employés à la recherche de technologies respectueuses de l'environnement et porteuses de vie. Que cela nous plaise ou non, nous devons **changer notre style de vie**.

Détruire l'environnement au nom du développement ou pour maintenir un style de vie de riches n'est pas le chemin qui nous mènera vers un nouvel ordre mondial. L'Eglise, comme communauté, devra nécessairement travailler à la promotion et au soutien des efforts pour **préserver l'environnement** ainsi qu'au développement de technologies de remplacement adaptées aux besoins de tous les peuples. Il lui faudra aussi veiller à ce que la terre soit reconnue comme création et don de Dieu. C'est certainement le minimum de ce qu'elle peut faire.

Durant les trente premières années de notre indépendance, j'ai personnellement vécu l'insécurité et les conflits politiques qui engendrent **guerres**,

oppression et persécution. L'histoire du christianisme en **Ouganda** a été tragique et la religion a été une des causes de nos divisions. Notre foi commune ne nous a pas rassemblés. Protestants et catholiques ont souvent été adversaires dans les combats politiques.

Une Eglise implantée dans le peuple et partageant ses difficultés, ses souffrances et ses combats, sera certainement plus sensible à son sort, aux persécutions et aux violations des droits de l'homme dont il souffre. Quand nos frères, nos sœurs, nos pères, nos mères et nos enfants disparaissent, et quand nos évêques et notre clergé s'élèvent contre l'injustice, alors nous traversons ensemble la gorge profonde, en communauté, main dans la main. Malheureusement, pour bien des peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine et du Moyen-Orient, la règle a été la guerre, l'oppression et les persécutions. Guerre et oppression ouvrent la voie à la misère, à la famine, à la maladie et à d'indicibles souffrances. Après les horreurs de l'Ethiopie, pouvait-on imaginer que, moins de dix ans plus tard, la Somalie nous présenterait les mêmes sinistres images ?

La **misère** et la **marginalisation** de la plus grande partie de l'humanité est un véritable défi pour l'Eglise de demain. La Banque mondiale et les Nations Unies s'accordent pour affirmer que la misère étend son étreinte sur des peuples de plus en plus nombreux. Les pauvres deviennent plus pauvres. La plupart des nations dans notre monde ont peu d'espoir de participer à la croissance économique, au développement et à la prospérité tant que l'actuel système économique international continuera à fonctionner comme il le fait.

deux théories

En économie politique, au plan international, deux grandes théories concernant les marchés mondiaux sont l'objet de nombreux et passionnés débats. La première soutient que le développement sera le résultat d'une **participation soutenue et effective aux marchés mondiaux**. Dans ce but, il est nécessaire d'emprunter beaucoup d'argent à la Banque mondiale ou aux institutions financières et de l'investir dans la production d'articles d'exportation vers les pays riches. En même temps, il faudra inviter les étrangers à investir dans le pays en apportant non seulement leur capital, mais aussi leur savoir-faire technologique. Il faut aussi veiller à créer un climat favorable : interdire les organisations syndicales fortes qui pourraient les gêner, faire valoir les bas salaires, offrir des exemptions d'impôts et des subventions publiques.

Tout cela permet des coûts de production minimum et des prix compétitifs sur le marché international. Il ne faut pas oublier non plus les programmes d'ajustement de la Banque mondiale et les mesures d'austérité qui les accompagnent. Si l'on s'engage dans cette voie, le développement ne devrait pas tarder. Le problème est que les gouvernements des pays en voie de développement ne suivent pas correctement ce plan.

La deuxième théorie se situe à l'opposé. Ceux qui la défendent pensent que c'est précisément l'intégration des pays sous-développés dans l'économie mondiale qui a conduit à leur sous-développement. Par sa structure même, le système économique mondial est responsable de l'impuissance persistante de ces pays à se développer. *D'abord* parce que le marché mondial offre des potentialités limitées. Dépendre des exportations sur le marché mondial signifie que l'on n'est pas libre d'exporter ce que l'on veut ni autant qu'on le souhaite. Le prix offert pour les produits et denrées exportés par les pays en voie de développement est bas et le marché se rétrécit. *Par ailleurs*, les investisseurs étrangers, par les biais des multinationales, ont tendance à prendre trop d'influence au plan politique et social puisqu'il est de leur intérêt de faire durer la pénurie. *Enfin*, les institutions financières prêteuses d'argent ont, elles aussi, une influence démesurée sur la politique des pays emprunteurs puisqu'elles doivent veiller au remboursement des emprunts.

Le résultat, c'est une dette qui s'accroît sans fin et que beaucoup de pays doivent affronter aujourd'hui. On appelle cela : « **développement dans la dépendance** ». Il conduit inévitablement au sous-développement puisque, par nature, l'argent accumulé doit être exporté. Les multinationales exporteront leurs bénéfices vers leur pays d'origine. L'argent à dépenser pour le service de la dette, la faiblesse des prix à l'exportation et le coût élevé des importations, provoquent inévitablement l'épuisement des ressources.

Quel que soit le point de vue que l'on adopte, la réalité pour les masses paysannes et urbaines des pays en voie de développement c'est **une pauvreté de plus en plus grande**. Et cette tendance ne semble pas devoir s'inverser dans un futur proche. Comme Eglise, comment voyons-nous ces problèmes ? Pouvons-nous faire quelque chose pour ralentir cette dérive dramatique ? Dans nos communautés chrétiennes, ne devrions-nous pas nous soutenir mutuellement de sorte que le plus faible puisse s'appuyer sur le plus fort jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour se tenir debout tout seul ?

Misère et marginalisation ne sont pas le monopole des nations en voie de développement. La **marginalisation** est une situation par laquelle beaucoup

d'entre nous sont plus ou moins passés. Cela peut aller du sentiment momentané de n'être pas compris à la réalité d'une exclusion permanente, exclusion profonde et sans espoir. Une communauté qui marginalise constamment une grande partie de ses membres est à coup sûr une communauté en déclin. Il n'est certainement pas possible humainement d'avoir une société composée d'une minorité de parfaits définis uniquement comme «les gagnants qui produisent».

Où est notre avenir si nous marginalisons nos enfants par l'ignorance, la pauvreté, la maladie, la drogue, les bandes et la rue? *Où sont notre force et notre espérance* si nous livrons nos pères, nos mères, nos amis et nos voisins à la famine, à la guerre, au travail forcé, aux camps de réfugiés, à l'exil, au chômage, à l'assistance sociale, à la prostitution, et à la mort solitaire des parias qui agonisent du sida? *Où est notre sagesse* quand nos anciens languissent dans l'isolement, marqués au fer parce qu'inutiles et improductifs, oubliés, confinés dans des maisons de retraite où ils attendent le grand passage, tristes, abrutis, isolés? L'Eglise de l'avenir ne pourra exister comme communauté si la communauté elle-même n'existe pas. Combien de temps encore les plus pauvres des pauvres seront-ils les femmes et les enfants qui souffrent au plus haut point de la marginalisation sociale? Où donc est la base de la société sinon dans la famille?

un défi missionnaire, le sida

Une jeune femme ougandaise, médecin, chargée d'une enquête sur le sida à l'hôpital de Mulago, me faisait récemment remarquer que la meilleure manière de traiter le sida n'était pas tant la recherche scientifique que **l'approche sociale**. Quand une épidémie atteint l'ampleur qu'elle connaît en bien des pays d'Afrique, les structures sociales sont alors tendues à se rompre. Par malheur, la maladie se répand surtout parmi les membres productifs de la société: les jeunes adultes entre 20 et 49 ans. Dans certaines régions de l'Ouganda, des villages entiers ont été décimés; il ne reste que des enfants de moins de 15 ans et des vieillards. On ne peut mesurer le poids que les sidéens représentent pour leur famille et leurs proches: soins médicaux dans une Afrique où les infrastructures et les ressources sont terriblement limitées, en ville comme à la campagne, tristesse engendrée par la perte du malade, peur de la contagion de la part du conjoint, souci de trouver quelqu'un qui s'occupera des enfants... Tout cela provoque parfois un stress à la limite du tolérable.

Dans bien des communautés, lorsque plusieurs membres de la même famille sont décédés, les charges s'accroissent sur quelques parents éloignés ou sur

des vieillards. Beaucoup de familles ne peuvent faire face aux dépenses que demandent les soins aux sidéens et l'entretien des enfants qui restent. La société ayant perdu la plupart de ses membres actifs, des régions autrefois prospères s'enfoncent dans la misère. La malnutrition s'installe et les structures sociales s'effondrent. C'est vraiment épouvantable. Le seul espoir pour la société, c'est d'accentuer les efforts contre le sida par l'information, la prévention et le soutien aux victimes et à leurs familles. Quand on s'occupe de cette épidémie, les mots clés sont compassion, soutien et compréhension. Les condamnations, l'ignorance et la mise à l'écart ne sont pas seulement inacceptables, elles sont fatales.

Ne vous méprenez pas sur le sens de mon propos. Je ne prône pas la négligence, l'abandon des traitements médicaux ou l'arrêt des efforts en vue de trouver des remèdes ou un vaccin contre le sida. Constatons simplement que pour beaucoup de sociétés, **il est trop tard**. Les débats sur l'usage du préservatif, les causes et les voies de l'infection, les groupes à risques et ceux qui ne le sont pas : tout cela est secondaire quand on est confronté à l'épidémie du sida. (...)

Quel défi pour les missionnaires et leurs communautés d'envoi ! Sommes-nous préparés pour ce travail ? Avons-nous pris en compte les risques encourus par les missionnaires eux-mêmes ? Aujourd'hui il y a des sidéens dans toutes les couches sociales. Les préjugés et l'intolérance ne peuvent que retarder les efforts pour en finir avec cette épidémie.

Dans le nouvel ordre mondial, l'Eglise doit faire face au sida **de façon réaliste et humaine**. Cette maladie ne fait que mettre en relief la faiblesse du tissu social. Il n'a jamais été aussi urgent de travailler ensemble en communauté d'Eglise, communauté où tous aient la possibilité d'apporter leur énergie, leurs idées, si modestes soient-elles, où tous puissent aider à l'élaboration et à la mise en œuvre des programmes et des plans d'action qui les concernent. Une telle communauté non seulement répondra au défi qui nous est lancé aujourd'hui, mais elle sera efficace pour participer à l'élaboration d'un véritable ordre mondial nouveau. Je suis persuadée que l'Eglise a énormément à offrir et peut donner encore plus. Car en fait, c'est en Eglise que nous pouvons le mieux nous aider nous-mêmes et aider les autres.

Mary Mabweijano

*VMM, 5980 West Loomis
Greendale, WI 53129 USA*

notes bibliographiques

Le corps humain. Du soupçon à l'épanouissement, une vision réconciliée de l'âme et du corps.

par Michel Legrain

Le sous-titre du livre, dans sa nouvelle édition complétée, exprime clairement le programme que l'auteur s'est tracé. Michel Legrain, prêtre spiritain, théologien moraliste, auteur de nombreux ouvrages, est aussi directeur de la collection « Amour humain » aux éditions du Centurion. On en déduit facilement qu'il n'esquive aucun problème.

On ne résume pas facilement ce livre de 250 pages. La table des matières (elle aurait pu figurer au début du volume) avec ses six grands chapitres, ses divisions en thèmes, eux-mêmes explorés en 120 points de vue, est déjà en elle-même un parcours exhaustif et très éclairant du sujet traité. Selon les goûts et les requêtes des lecteurs, on pourrait aisément éditer des tirés-à-part sur les thèmes retenus.

Une première fois, j'ai lu ce livre, j'allais dire, comme un roman ou plutôt une grande et belle histoire: celle de notre présence au monde dans l'éclairage de la Bible et des sciences humaines. Ce sont bien les « problèmes très réels de notre condition incarnée » qui sont abordés ici. L'auteur signale les impasses, déblaye, balise, sans pédanterie aucune, souvent avec humour, avec un sens discret mais sûr de la culture, de l'art, de la littérature, et toujours à partir de son expérience pastorale qui est grande.

Le livre de Michel Legrain est écrit dans une langue dense, riche mais souple, comme d'une seule coulée généreuse nourrie d'humanisme et de foi. Il traite de questions précises, anciennes et modernes, mais il invite à une réflexion neuve sur l'ensemble de la vie humaine: une existence réconciliée à vivre dès aujourd'hui dans l'Esprit de Jésus.

Centurion, 1992, 254 p.

Jean Stacoffe

Ruptures sociales et religion

par François Houtart et al.

Cet ouvrage est un hommage à François Houtart. Treize chapitres sont autant de contributions à la sociologie religieuse et à son histoire à travers divers pays de quatre continents. Chacun d'eux est l'œuvre d'un étudiant dont F. Houtart a dirigé la thèse. Nous pouvons y retrouver l'histoire de François Houtart lui-même à travers son travail de sociologue et ses découvertes. L'Amérique latine y tient une grande place avec l'histoire de la recherche sociologique sur le phénomène religieux dans ce sous-continent: communautés ecclésiales de base et leurs relations avec la structure ecclésiale traditionnelle; relations et tensions entre religion et engagement social dans le Mouvement des Travailleurs Ruraux sans Terre; les répercussions des transformations sociales sur la religion au Nicaragua. De l'Afrique est analysée la sacralité du pouvoir royal dans l'empire shona du Monomotapa (Zimbabwe). De l'Asie, est retenu le rôle joué par les moines bouddhistes dans le conflit entre cinghalais et tamouls au Sri-Lanka. Une présentation des religions « populaires » dans divers pays européens et latino-américains et l'étude de l'évolution de la religion dans l'Europe post-moderne complètent cet ouvrage.

L'Harmattan/Centre tricontinental,
1992, 250 p.

P. Saulnier

Et si l'Afrique refusait le développement

par Axelle Kabou

Une Camerounaise, spécialiste des idéologies et des mass-médias, entreprend la critique et l'analyse des thèses établies sur le développement et le sous-développement. Son étude est passionnée, virulente, proche de la caricature. Elle est cependant plus approfondie dans la deuxième partie qui montre comment ces idéologies fonctionnent, à qui elles profitent. Pour l'auteur, il s'agit de « mythes post-coloniaux » engendrés et cultivés par la génération des indépendances. Leur sens profond serait un refus du développement, peu visible, quasi inconscient, mais qui

permet de se maintenir en place, d'accepter et de faire accepter l'inacceptable sans en paraître responsable. L'analyse est valable, intéressante, même si trop souvent la critique ne va guère au-delà des idéologies. Ce qui est présenté comme solution est surtout l'énoncé de problèmes qui ne sont pas analysés. Cette étude réclame le complément d'autres analyses: histoire, économie, rapports sociaux, religion, sorcellerie.

L'Harmattan, 1991, 200 p. Armand Guillaumin

L'Eglise pour la démocratie

par Jean-Yves Calvez et Henri Tincq

Jean-Yves Calvez, directeur de la revue *ÉTUDES*, connaît très bien les problèmes des relations Eglises-Etats. Henri Tincq, informateur religieux au journal *LE MONDE*, se trouve à un poste d'observateur privilégié. Dans ce livre, ils s'efforcent de répondre à la question: L'Eglise est-elle pour la démocratie? Soupçonnée de ménager les puissances en place, les intérêts économiques ou les structures conservatrices pour protéger sa propre influence sociale et morale, comment l'Eglise a-t-elle opéré sa conversion? Ils en retracent les étapes à travers la pensée et l'action des papes depuis Léon XIII. La deuxième partie de l'ouvrage illustre à travers un large éventail d'exemples pris dans tous les continents l'option qu'a faite l'Eglise. L'ouvrage se termine sur l'examen de quelques questions d'actualité.

Centurion, 1992, 222 p.

Prêtres et Evêques. Le service de la présidence ecclésiale

par Rémi Parent

Constatant la crise des ministères ordonnés, Rémi Parent en recherche les causes. Pour lui, au-delà de la diminution des vocations et de la montée des ministères dits nouveaux, ce qui semble être remis en question aujourd'hui ce sont les justifications théologiques au nom des-

quelles on ordonnait et sur lesquelles les prêtres misaient leur vie. Il entreprend donc une exploration approfondie du décret de Vatican II sur les prêtres. Il en étudie le contenu, tenant compte des débats préparatoires et des compromis qui ont précédé la rédaction définitive. Il s'agit d'aller au-delà de l'héritage du concile de Trente qui définissait le sacerdoce ministériel à partir de sa fonction eucharistique, faisant de l'ordination un « super baptême » et du prêtre un « super chrétien ». Le concile de Trente ne mentionnait le sacerdoce des fidèles que pour mémoire et sans en préciser les caractéristiques. Un tel langage menace l'Eglise d'un retour au sacerdoce lévitique et la précipite dans le cléricalisme. Ce n'est pas le sacrifice eucharistique qui donne, en premier lieu, la raison du ministère ordonné. C'est le rassemblement du peuple de Dieu, peuple de baptisés et donc peuple sacerdotal dont les ministres ordonnés président les assemblées et l'eucharistie. Prêtres et fidèles sont à la fois des vis-à-vis et des partenaires. En ce qui concerne l'ordination des femmes et le célibat des ministres ordonnés, l'auteur pense que certaines paroles originales de Dieu ne peuvent être proférées tant qu'on oblige la présidence ecclésiale à n'être que masculine et célibataire. Le lecteur aura peut-être quelque hésitation à suivre l'auteur dans toute sa démarche, mais il en tirera certainement profit.

Le Cerf, 1992, 385 p.

Henri Frévin

L'Eglise et les religions

par Jacques Vidal

Cet ouvrage porte en sous-titre : « ou l'amour désorienté ». Il nous livre les conférences d'une retraite prêchée en 1987 au Carmel d'Avignon par le père Jacques Vidal, quelques mois avant sa mort. Grâce au travail des participants à cette retraite, c'est une riche méditation sur la nécessité et la signification du dialogue avec les autres religions qui nous est présentée. Elle se situe dans le droit fil de l'enseignement de J. Vidal à l'Institut de science et de théologie des religions de Paris.

Albin Michel-Le Cerf, 1992, 178 p.

Baptême, Eucharistie, Ministère. 1982-1990. Rapport sur le processus «BEM» et les réactions des Eglises (178 p.).

Confesser la foi commune. Explication œcuménique de la foi apostolique telle qu'elle est confessée dans le Symbole de Nicée-Constantinople (154 p.,.).

Ces deux documents édités par Le Cerf, émanent de la Commission « Foi et Constitution » du Conseil Œcuménique des Eglises. Nous les présenterons plus longuement dans un prochain numéro de SPIRITUS.

La résolution des conflits en Afrique

par William Zartman

Cet ouvrage semble un manuel de théorie politique mais il repose sur l'analyse, très fouillée, de quatre grands conflits en Afrique et de l'intervention des grandes puissances,

spécialement des USA. L'auteur cherche à dégager une méthode valable d'analyse, de gestion et de résolution de tels conflits. Les cas sont typiques : problème de frontières (Maroc, Algérie, Mauritanie, Sahara occidental), problèmes de nationalités (Ethiopie, Somalie), problèmes d'indépendance et de domination (Afrique du sud, Namibie, pays de la « ligne du front »), problèmes de légitimité (Zaire, Angola). L'analyse approfondie des problèmes fait ressortir leur spécificité, leur complexité, leur évolution. Parfois, une solution semble possible quand il y a risque de s'enfermer dans une impasse ou qu'une catastrophe menace de se produire. A l'inverse, la négociation semble parfois impossible car chaque camp a l'espoir de remporter la victoire. Souvent, chacun des camps poursuit deux buts, ensemble ou alternativement: poursuivre l'option marxiste ou aller vers un compromis. L'accord peut se faire en principe, mais il butera sur les conditions d'exécution. Cet ouvrage n'est pas simplement à lire mais à étudier, et il le mérite. Il aidera à comprendre le caractère utopique de certaines revendications: unité panafricaine, économie autocentrée, démocratie, et autres «N'y a qu'à...».

L'Harmattan, 1990, 260p. Armand Guillaumin

livres reçus à la Rédaction

Pleins pouvoirs à l'Esprit-Saint, par Marguerite Ph. Hoppenot. *Cerf* 1993, 186 p.

Le chemin de la connaissance intérieure, par Parmananda Divarkar sj. *Médiaspaul* 1993, 158 p.

Fioretti de Jean XXIII, par Moïse Prieto. *Médiaspaul* 1993, 128 p.

Lexique historique de la Guinée Conakry, par Aly Gilbert Iffono. *L'Harmattan* 1992, 236 p.

Medjugorje, par Sœur Emmanuel. *Editions des Béatitudes* 1992, 178 p.

Traité de l'amour de Dieu, par saint François de Sales. *Médiaspaul* 1992, 224 p.

La morale, par Jean-Marie Aubert. *Centurion* 1992, 108 p.

Jeu d'Eglise, par Philippe Bordeyne. *Centurion* 1993, 120 p.

Saisons bibliques 2. Eté-automne, par l'Atelier. *Cerf* 1993, 382 p.

« **Silence! On décolonise...** » par Djibo Bakary. *L'Harmattan* 1992, 300 p.

Nord Katanga 1960-1964, par Kabuya Lumuna Sando C. *L'Harmattan* 1992, 222 p.

Vers toi ils ont crié, par Raymond Pautrel. *Foi Vivante, Cerf* 1992, 228 p.

En haine de l'Evangile, par Charles Molette. *Fayard* 1993, 382 p.

Appelés à la communion, par Joseph Ratzinger. *Fayard* 1993, 190 p.

Sous le regard de Dieu, par Dom Godefroid Belorgey. *Cerf* 1993, 158 p.

Epreuve et persévérance, par Carlo Maria Martini. *Le Cerf* 1993, 134 p.

Un carême autrement, par Pierre Vanderlinden. *Le Cerf* 1993, 114 p.

Afrique et démocratie, par Zahir Farès. *L'Harmattan* 1992, 190 p.

Le Totem, recueil de contes du Burkina-Faso, par Boubakar Diallo. *L'Harmattan* 1993, 160 p.

Histoire et théologie chez Ernest Troeltsch, par Pierre Gisel. *Labor et Fides* 1992, 430 p.

Quel Dieu pour un monde scientifique, par Thierry Magnin. *Nouvelle cité* 1993, 122 p.

Tolérance et vérité, par Benoît Lobet. *Nouvelle cité* 1993, 152 p.

La famille, l'œcuménisme, Lourdes 1992. Assemblée plénière de l'épiscopat français. *Centurion* 1993, 282 p.

D'esprit et de cœur avec Georges Bernanos, par Georges Rotheval. *Le Cerf* 1993, 156 p.

Sacerdoce mon amour, par Etienne Richier. *Pneumathèque* 1993, 54 p.

Prières pour la guérison, par Philippe Madre. *Pneumathèque* 1993, 68 p.

Le sens du jeûne, par Dominique et Elisabeth Lemaitre. *Pneumathèque* 1993, 70 p.

Evangeliser, par Doudou (J.F. Callens). *Pneumathèque* 1993, 58 p.

Contemplatifs à l'école de Marie, par Dom Bernardo Olivera. *Edition des Béatitudes* 1993, 134 p.

L'amour plus fort que la peur, par Joseph Thomas. *Desclée de Brouwer* 1993, 158 p.

Unité de l'Empire et division des chrétiens, par Jean Meyendorff. *Le Cerf* 1993, 428 p.

Petite vie de Jeanne de France, par Marc Joulin. *Desclée de Brouwer* 1992, 128 p.

Scheut, hier et aujourd'hui, par Daniël Verhelst et Hyacinthe Daniëls. *Presses universitaires de Louvain* 1993, 552 p.

Virginité, chemin d'amour à l'école d'Elisabeth de la Trinité, par Patrick Marie Févotte. *Le Cerf* 1993, 112 p.

101 questions sur la Bible, par Raymond E. Brown. *Le Cerf* 1993, 214 p.

La nuit comme le jour, par Sr Marie-Pascale Ducrocq, op. *Monastère de la Clarté Notre-Dame - 26770 Taulignan*, 96 p.

La Bible au fil des jours, textes choisis. *Sator - Le Cerf* 1993, 384 p.

La foi n'est pas ce que vous pensez, par Bernard Bro. *Le Cerf* 1993, 128 p.

La parole est mon royaume, par François Varillon. *Le Cerf* 1993, 190 p.

La pierre vivante, par Maurice Zundel. *Le Cerf* 1993, 180 p.

Les imprévus de Dieu, par L.J. Suenens. *Fayard* 1993, 330 p.

Le prix de la Liberté, par Michel Juguet. *Karthala* 1992.

Dictionnaire des proverbes africains, par Mwamba Cabakulu. *L'Harmattan* 1992, 304 p.

Dis-moi d'où tu viens, textes présentés par le Comité épiscopal France-Amérique latine. *Cerf* 1993, 200 p.

Réussites et déconvenues du Développement dans le Tiers Monde, par Olivier de Solages, osb. *L'Harmattan* 1992, 624 p.

Sors de cet homme, Satan, par Georges Morand. *Fayard* 1993, 210 p.

informations... informations... informations...

■ **ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION DE LA REVUE *SPIRITUS*** (1^{er} mars 1993). *Jean Baptiste Etcharren*, vicaire général des MEP, a été élu président de l'association en remplacement de la sœur Paulette Fourré qui arrivait au terme de son deuxième mandat. *Joseph Gross* a été reconduit au poste de directeur de la revue pour un troisième mandat. Les *Oblats de Marie Immaculée*, province de France et la *Société du Verbe Divin*, province de Suisse-France, ont été reçus dans l'Association, ce qui porte à treize le nombre des instituts-membres. Par ailleurs, l'Assemblée a adopté une nouvelle rédaction du Protocole de l'Association en tenant compte des modifications apportées ces dernières années. Désormais, un «Bureau permanent» est chargé de la préparation et du suivi des Assemblées générales.

■ **COLLOQUE DE *SPIRITUS*: «La mission à la rencontre des religions», septembre 1994.** Le comité d'organisation s'est réuni le 3 mars 1993 pour prendre connaissance des 95 réponses à l'enquête préliminaire (sur 200 questionnaires envoyés). Nous voyons mieux comment orienter le colloque: partir du vécu avec ses difficultés et ses joies; resituer ce vécu dans une perspective scripturaire et historique; réfléchir à quelques questions essentielles: dialogue-annonce-conversion, acculturation, place des religions dans le plan du salut, rôle de l'Esprit Saint... Il faudra ensuite revenir au concret: la connaissance de l'autre, la communication-rencontre, la formation à la rencontre. Bien d'autres suggestions ont été faites dont il sera tenu compte. Merci à tous ceux qui ont pris de leur temps pour nous répondre.

■ **ISLAM ET CHRISTIANISME.** Le Secrétariat pour les relations avec l'Islam (SRI, 71, rue de Grenelle, 75007 Paris) organise du 1^{er} au 8 juillet 1993 une session de formation animée par le P. Robert Caspar.

■ **UN SEUL SAUVEUR POUR TOUS LES HOMMES.** «Fils de Dieu fait homme, Jésus Christ est l'unique Sauveur du monde entier», tel est le thème de ce supplément de la revue «PRÊTRES DIOCÉSAINS» qui reprend l'essentiel d'une session nationale de l'UNION APOSTOLIQUE. Théologiens et pasteurs, les auteurs des douze contributions publiées fondent cette affirmation essentielle de notre confession de foi chrétienne et balisent les différents champs de sa mise en œuvre pastorale, sans occulter une autre question théologique bien actuelle: «Si Jésus est le seul Sauveur du monde entier, qu'en est-il du salut de ceux qui ne connaissent pas son nom?». «*Prêtres diocésains*», supplément mars-avril 1993, 236 p. (179, rue de Tolbiac, 75013 Paris).

■ **CHRISTIANISME ET AUTRES RELIGIONS.** La revue du CENTRE NATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX (CNER) consacre ce troisième numéro de 1992 à une question souvent abordée dans *SPIRITUS*. Elle le fait selon sa vocation propre à partir de l'actualité du dialogue interreligieux en France et au service de la catéchèse. «*CATÉCHÈSES*» n° 128, 128 p. (6, avenue Vavin, 75006 Paris).